OEUVRES DE M. FIELDING. TOME PREMIER [-QUINZIEME]: JULIEN...

BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME DIXIEME.

ŒUVRES

DE

M. FIELDING.

TOME X.

JULIEN L'APOSTAT,

OU

VOYAGE DANS L'AUTRE MONDE.

Traduit par M. KAUFFMANN.

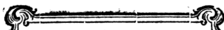


À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1782.





AVERTISSEMENT

DE M. FIELDING.

IL feroit auffi difficile que fuperflu, de dire, fi ce qui fuit eft la vifion d'un faint, ou le rève d'un homme de bien; ou fi réellement cet ouvrage a été écrit dans l'autre monde, & envoyé dans celui-ci, ainfi que plufieurs perfonnes le conjecturent; opinion qui me paroît cependant tenir beaucoup de la fuperftition. On pourra foupçonner encore que peut-être eft-ce ici la production de quelque digne habitant du nouveau Bethlehem, (*) & cette idée pourroit bien être adoptée par le plus grand nombre.

Au refte, il fuffira d'informer le lecteur par quelle voie le manufcrit m'eft parvenu.

J'en ai l'obligation au fir Robert Powney, marchand de papier, rue fainte Catherine, fur le bord de la Tamife, très-honnête homme, qui, outre fes excellentes marchandifes relatives à fon commerce,

(*) Nom qu'on donne, à Londres, à l'hôpital des fous, appelé en France *petites Maifons.*

eſt ſur-tout réputé pour vendre de belles plumes ; aveu que je dois faire avec d'autant plus de raiſon, que c'eſt à leur bonté que je dois une écriture liſible. Ce bon homme m'envoya, il y a quelque tems, un paquet de ſes plumes, qui étoient enveloppées, avec beaucoup de ſoin, dans un grand cahier de papier, ſur lequel je remarquai des caracteres inconnus, qui me parurent avoir été tracés par une main peu habile. J'ai une envie extraordinaire de lire tout ce qui eſt inliſible, & peut-être cette envie me vient-elle de l'agréable ſouvenir des caracteres informes, que, dans ma jeuneſſe, j'ai reçu du beau ſexe, que je révère toujours avec paſſion ; cette envie ſe fondoit encore ſur le deſir particulier qui ſéduit tout homme, & qui le porte à attribuer un prix ineſtimable aux objets dans leſquels il a deviné ce qui étoit obſcur ou inconnu à tout le monde, comme, par exemple, dans des écritures totalement effacées, dans des ſculptures tronquées ou mutilées, dans des peintures enfumées ou barbouillées de noir.*

Je donnai donc tous mes ſoins à examiner ce cahier de papier, & après les plus grands efforts d'un eſprit appliqué pen-

dant un jour entier, je découvris, hélas ! que je n'y connoiſſois rien.

Je retournai auſſi-tôt chez ſir Powney, je lui demandai avec empreſſement s'il avoit encore de ces papiers. Il m'en apporta dans le moment environ cent pages, en me déclarant qu'il n'en avoit pas gardé davantage ; mais que tout l'ouvrage avoit originairement compoſé un gros in-folio, qui avoit été laiſſé chez lui par une perſonne qu'il avoit logée pendant neuf mois, & qui avoit apparemment imaginé payer ſon loyer avec ce manuſcrit. Il ajouta que tous les Libraires l'avoient examiné avec des yeux d'aigle, pour me ſervir de ſes termes, mais qu'aucun d'eux n'avoit voulu s'en charger. Les uns s'étoient excuſés ſur ce qu'ils n'y comprenoient rien, les autres ſur ce qu'ils ne pouvoient pas le lire ; il s'en étoit trouvé qui avoient ſoutenu que c'étoit l'ouvrage d'un athée, d'autres avoient dit que cet écrit faiſoit la ſatyre du gouvernement ; enfin, ſur tous ces différens prétextes, tous avoient refuſé de le faire imprimer. Il avoit auſſi été préſenté à la ſociété royale, à ce qu'il m'aſſura, mais on y avoit ſecoué la tête, en déclarant, qu'il ne contenoit rien qui fût aſſez merveil-

leux pour elle. Powney ayant appris ensuite, que le propriétaire étoit parti pour l'Amérique, avoit employé l'in-folio en enveloppes, dans la persuasion qu'il ne pouvoit servir à autre chose ; il me dit en même tems que ce qui lui restoit étoit fort à mon service, & qu'il regrettoit même ce qui s'étoit perdu, puisque je semblois y attribuer quelque valeur.

Je le priai très-instamment de m'en fixer le prix, mais il n'en voulut recevoir d'autre paiement, que l'acquit d'un petit compte, que je lui devois, en me déclarant poliment, que, dans les circonstances actuelles, il le regardoit comme un présent de ma part.

Je prêtai ce manuscrit à mon ami sir Abraham Adams, qui me le rendit après un examen très-long & très-exact, en m'apprenant, qu'il contenoit plus qu'il ne promettoit d'abord ; il m'assura que l'auteur avoit connu les écrits de Platon, qu'il eût dû seulement citer quelquefois en marge, & qu'il étoit certain qu'il l'avoit lu en original : car, continua-t-il, rien n'est plus ordinaire de nos jours, que de se glorifier d'avoir lu les auteurs grecs, quoiqu'on ne les connoisse cependant que par les traductions.

Pour dire ici mon sentiment sur l'au-

teur de cet écrit, il me ſemble qu'il montre une façon de penſer philoſophique, & beaucoup de connoiſſance du monde, qu'il ſait apprécier aſſez juſte.

Il ſe trouvera peut-être pluſieurs perſonnes, qu'un génie plus ardent, & un état opulent porteront à ſe repréſenter cet objet de leurs deſirs, le monde, avec moins de vices & de vanité, & qui verront l'enſemble de la ſcene & des acteurs d'un œil plus favorable, qui y trouveront une plus grande importance que celle qu'on lui a donnée dans cet ouvrage; mais, ſans contredire actuellement leur ſentiment, je me fais un plaiſir de croire que le nombre des hommes ſages & bien intentionnés, qui penſent comme notre auteur, ſuffit pour balancer le nombre des premiers. On n'a pas à craindre de mauvaiſe ſuite de ſes réflexions, car partout elles tendent à inculquer que l'honnêteté & l'amour de la vertu ſont la félicité la plus grande & la plus durable, que ce monde puiſſe procurer; doctrine, qui, dans ſa certitude indubitable, tend à un but ſi noble & ſi utile, qu'elle ne ſauroit être aſſez ſouvent répétée, ni aſſez fortement imprimée dans le cœur humain.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Lorsque j'entrepris la Traduction du Roman de Fielding*, que je donne au Public aujourd'hui, j'ignorois qu'il y eût en France un ouvrage semblable, publié en* 1752*, sous le double titre de Voyage dans l'autre monde, & Voyage au séjour des ombres. Rempli de mon ignorance & chargé de mon Manuscrit, je me présente à différens Libraires ; mais ces Messieurs, à la seule lecture du titre, prononcérent effrontément qu'on avoit déjà cet ouvrage en François.*

Je regagne mon gîte, déséspéré d'avoir passé plusieurs mois à cette Traduction. Mon amour propre piqué me faisoit saisir le Manuscrit pour le jetter au feu, lorsque l'intérêt personnel me retint le bras. La réfléxion m'inspira de faire une nouvelle tentative auprès du S. N., honnête Libraire, qui se charge volontiers de tous les Manuscrits possibles, pourvu qu'on les lui vende au poids. Il soulève mon Manuscrit à plusieurs reprises, secoue la tête, & me dit honnêtement : Monsieur, ce Manuscrit ne composera que 400 *pages ; à dix sols le rôle, il vaudroit* 100 *livres ; mais comme j'ai déjà dans ma boutique l'Edition presque*

entiere d'un Voyage en l'autre monde, dont ce monde-ci a très-peu fait de cas, je ne peux en conscience vous donner que la moitié du prix porté par mon Tarif; en conséquence, si cinquante francs sont de votre goût, je suis prèt de vous les compter.

Je suis très-sensible à votre générosité, répondis-je. Mon Voyage en l'autre monde est sûrement différent de celui qui garde votre boutique, puisqu'il est de Fielding. Cependant, pour m'en assurer, je vous serois très-obligé de me prêter un Exemplaire de ce voyage, je vous promets de vous le renvoyer sous peu de jours. Ah! Monsieur, reprit poliment le marchand, j'ai encore neuf cent de cet ouvrage; ils m'embarrassent beaucoup; je n'en vends aucun; agréez que je vous fasse le cadeau de cet Exemplaire. Comparez-le à votre Voyage dans l'autre monde; tachez qu'il n'y ait entre ces deux ouvrages aucune similitude. Moins le vôtre approchera du mien, plus il trouvera d'acheteurs.

J'emporte précipitamment les deux Voyages, l'un manuscrit, l'autre imprimé. J'ouvre ce dernier avec avidité. Mon attention, plus promte que mon œil, dévore à la fois le plan, la marche & l'exécution. Après maints & maints bâillemens, je vois que l'Auteur du Voyage au séjour des ombres n'a jamais connu Fielding. Je ne trouve dans ce Livre qu'une mauvaise rapsodie de

vers, en prose détestable, & de lourde prose qui traîne une Critique encore plus pesante.

Quoique étranger, je crus remarquer que ce pitoyable amphygouri ne pouvoit être que le début de quelque jeune téméraire, qui avoit tenté de monter Pégase, & n'en avoit essuyé que des ruades, qui l'avoient précipité dans la fange du Parnasse.

Convaincu par cet examen que mon Voyage en l'autre monde n'avoit de ressemblance avec l'ouvrage anonyme que par le titre; je me suis déterminé à faire imprimer mon Manuscrit, & à l'intituler Julien, pour trois raisons. La premiere pour ne laisser ni équivoque, ni connexion entre ces deux Romans. La seconde, parce que l'Empereur Julien paroît réellement sur la scène sous vingt caractères différens. La troisieme de mes raisons est la déférence que je dois aux conseils d'un homme de Lettres très-connu que j'ai consulté. C'est au Public à prononcer, qui de Fielding ou de l'anonyme a le mieux rempli son but. Pour moi, je n'en ai eu d'autre que de traduire avec exactitude & clarté. Je demande grace pour les Germanismes qui ont pu se glisser malgré moi dans le style; c'est la seule chose qui m'appartienne. Le desir que j'ai de faire des progrès dans la langue Françoise me fera recevoir toutes les Critiques, avec autant de docilité que de reconnoissance.



VOYAGE DANS L'AUTRE MONDE.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur meurt, & rencontre Mercure, qui le conduit à la Voiture qui part pour l'autre monde.

CE fut le premier de Décembre de l'an 1741 (*), que je quittai cette vie, & ma

(*) Quelques doctes Commentateurs doutent, si l'on ne doit pas lire plutôt 1641, laquelle année s'accorde davantage avec les indices donnés dans l'avertissement. Il est vrai, qu'on trouve dans la suite quelques passages qui paroissent se rapporter

demeure à Cheapside. Mais je ne pus (*) pas quitter mon corps aussi-tôt qu'il eut perdu tout mouvement, parce que quelque heureux accident pouvoit le rappeler à la vie. Cet assujettissement a été imposé à toutes les ames par les loix éternelles du destin, afin de prévenir tous les désordres qui pourroient résulter si ces ames avoient une plus grande liberté.

Aussi-tôt que le terme de mon élargissement fut arrivé, c'est-à-dire, lorsque le corps fut devenu entiérement froid & roide, j'essayai de me mettre en mouvement, pour prendre mon essor, mais plusieurs obstacles s'opposerent à ma retraite. La grande porte, c'est-à-dire, la bouche, étoit fermée de façon à m'ôter toute espérance d'y passer. Les fenêtres, ou pour parler vulgairement, les yeux avoient été si exactement clos par la main habile d'une garde-

---

à des avantures plus récentes & même arrivées depuis peu d'années. Comme l'explication de ces conjectures est assez embarrassante, on auroit une grande obligation au Savant qui voudroit bien se donner la peine d'éclaircir cette question, qui en vaut bien une autre.

(*) On a assez bonne opinion de l'intelligence du lecteur, pour croire qu'il est inutile d'observer que c'est l'ame du Mort qui raconte ses avantures.

malade, que toutes mes tentatives furent inutiles de ce côté. Je commençois à me désespérer, & je visitois avec empressement tous les recoins de ma maison, lorsque j'apperçus un rayon de lumiere au haut du toît; je m'y élancai soudain, je descendis rapidement par une espèce de canal de cheminée, ou, pour parler à la portée des hommes, je me sauvai par les narines.

Un Prisonnier, qui échappe du cachot après une longue détention, ne ressent pas plus de plaisir que j'en eus à goûter les charmes de la liberté, après avoir été renfermée plus de 40 ans. Mais, malgré ces réflexions agréables, je tournois encore quelquefois les yeux (*) sur ma prison.

Mes amis & mes parens avoient déja tous quitté la chambre où reposoit mon corps, & se disputoient même assez vivement au bas de l'escalier, autant que j'ai pû le comprendre, sur les dispositions de mon testament.

Il n'y avoit plus auprès de mon cadavre qu'une vieille femme qui paroissoit le

(*) Le mot des *yeux* ne convient pas trop bien à une substance spirituelle; mais, pour se rendre intelligible, on est contraint d'emprunter en cette circonstance, ainsi qu'en beaucoup d'autres, des expressions qui ne conviennent qu'à des objets corporels.

garder, mais qui dormoit d'un sommeil profond, qu'elle s'étoit procuré par une bonne dose de vin ou d'eau-de-vie, ainsi que l'indiquoit son haleine un peu forte.

Une pareille compagnie me déplut. Je m'élançai par la fenêtre, qui étoit ouverte, & je m'apperçus bientôt avec beaucoup de surprise que je n'étois pas faite pour voler, faculté que j'avois toujours crûe propre aux esprits lorsque j'habitois la matiere. Cependant je tombai si doucement par terre, que ma chûte ne me fit aucun mal. D'ailleurs, quoique je fusse privée de la puissance des volatiles, je vis que j'étois capable de franchir un si grand espace, que cet avantage valoit presque celui de voler.

Après avoir fait quelques bonds, j'apperçus un jeune homme d'une taille élégante, lestement habillé par une veste de soye. Sa tête étoit ornée d'une guirlande, il avoit des aîles aux talons, & tenoit un caducée à sa main droite.

Je crus l'avoir vû précédemment, mais il ne me fut pas possible de me rappeler en quel endroit.

Il m'aborda cependant bientôt, & me demanda s'il y avoit long-tems que j'étois parti. A l'instant même, répondis-je. Ne vous arrêtez pas ici plus long-tems, me répliqua-t-il, à moins que vous n'ayez été assassiné ; dans ce cas, vous pourriez

errer encore quelque tems ; mais si c'est une mort naturelle qui vous a chassé de votre prison, il vous faut incontinent poursuivre votre voyage dans un autre monde.

Je m'informai de la route. Rien n'est plus aisé, -- je vais vous indiquer l'hôtellerie d'où la voiture part, j'en suis le portier ; je m'appelle Mercure : est-ce que vous n'avez pas quelquefois entendu parler de moi ? Je vous demande pardon, monsieur, repris-je, j'ai eu l'honneur de vous voir ci-devant à la Comédie. (*)

Il sourit à ma réponse, &, sans me faire d'autres questions, il passa devant moi, & m'ordonna de le suivre en sautillant. J'obéis, & peu de tems après, je me trouvai à Warklane. Mercure s'y arrêta subitement, en me montrant une maison où je devois m'informer de la voiture. Au même moment il me quitta, en me souhaitant poliment un bon voyage, & me disant, qu'il étoit obligé d'aller chercher encore d'autres compagnons.

(*) Ce Dieu paroit ordinairement sur le Théâtre ainsi qu'on l'a répresenté. Une des occupations, que les anciens lui attribuoient, étoit de rassembler les ames des morts, comme un berger rassemble un troupeau de brebis, & de les conduire avec sa verge dans l'autre monde.

La voiture alloit partir au moment que je m'y préfentai, &, fans qu'aucun des efprits fit des informations fur mon compte, je vis qu'ils fe preffoient tous de me faire place, quoique le cocher me criât qu'il n'y en avoit plus pour moi. Ils étoient déja fix; je les remerciai, comme je le devois, de leur honnêteté, & je me plaçai de mon mieux fans faire de façons.

Notre compagnie étoit donc compofée de fept perfonnes, & nous n'étions pas gênés, parce que trois Dames qui étoient du nombre n'ayant pas de panier, elles n'occupoient pas plus de place que deux hommes.

Le Lecteur defirera fans doute d'avoir une defcription de cette voiture, puifqu'il n'aura de fa vie occafion de la connoître.

Ce Chariot a été conftruit par un fameux Maître dans l'art de travailler la matiere fpirituelle; il n'y avoit rien de corporel, & il étoit fini avec tant de délicateffe, qu'aucun œil humain ne pouvoit le difcerner. Les chevaux qui menoient cette voiture extraordinaire étoient, ainfi que les Voyageurs, des êtres fpirituels, qui étoient tous morts au fervice d'un certain Maître de Pofte. Le cocher étoit un bon morceau de fubftance immatérielle, qui avoit eu dans fa vie l'honneur de mener Pierre le Grand, au fervice duquel fon corps avoit expiré de faim & de froid.

Telle est la peinture exacte de la voiture où je fis mon voyage. Ceux qui n'ont point encore envie de me suivre, peuvent s'arrêter ici; mais il n'y a point d'inconvénient pour ceux qui s'y trouvent disposés, à continuer les chapitres suivans, qui renferment la suite du Voyage.



CHAPITRE II.

L'Auteur réfute premièrement quelques fausses opinions des esprits voyageurs; ils racontent ensuite leurs différens genres de mort.

C'EST une opinion commune, que les esprits ainsi que les hibous peuvent voir dans l'obscurité, & peuvent être vus alors; ce qui fait que quelques personnes ont coûtume d'allumer une chandelle, pour n'être point effrayées de leur apparition. Le Sieur Locke, qui ne connoissoit point de matiere, a soutenu expressément qu'on pouvoit voir un esprit aussi bien de jour que de nuit.

Il faisoit fort obscur, lorsque nous partîmes, & nous ne pûmes voir rien de plus, que ce que chacun de nous auroit pu voir dans sa vie. Nous fimes bien du chemin, avant de dire un seul mot; car la moitié de la Compagnie étoit endormie. (*) Comme je ne me sentois point de disposition au sommeil, & que je m'apperçus qu'un esprit assis vis-à-vis de moi n'étoit pas endormi, je résolus de lier conversation avec lui. Je la commençai par me plaindre qu'il faisoit

(*) Ceux qui ont lû dans Homère que les Dieux sont sujets au sommeil, ne s'étonneront point de trouver ici les esprits dans le même état.

extrêmement ſombre. Oui, répondit mon compagnon de voyage, & de plus il fait encore très-froid. Je me réjouis de n'avoir plus de corps, & de ne pas craindre de ſouffrir par là : Vous conviendrez volontiers, Monſieur, que ce froid doit être fort ſenſible pour celui qui vient de ſortir d'un four : eh bien! c'eſt une demeure auſſi chaude, que je viens de quitter. De quelle maniere êtes-vous donc ſorti du monde, lui dis-je? J'ai été aſſaſſiné. -- Je ſuis ſurpris, repliquai-je, que vous ne vous ſoyez point donné le plaiſir de roder encore un peu dans le monde, pour jouer quelques tours amuſans à vos aſſaſſins. Hélas! Monſieur, me dit-il, je n'avois pas cette liberté, j'ai été tué légitimement : bref, un Médecin m'a mis dans une étuve; en même tems il m'a donné quelques médecines, pour chaſſer des mauvaiſes humeurs de mon corps, & je ſuis mort dans les remedes, ou, pour parler plus vulgairement, la ſœur ainée de la petite vérole eſt mon aſſaſſin.

Un autre eſprit, qui avoit entendu ce récit, s'éveilla tout effrayé, & s'écria : Vérole! bonté de Dieu! j'eſpérois être dans une compagnie où il n'y a pas de contagion, moi qui l'ai tant fui toute ma vie & à laquelle j'ai échappé ſi heureuſement juſqu'à préſent. Ce moment de peur occaſionna, parmi tous les eſprits qui étoient éveillés, un éclat de rire; l'eſprit craintif

fe remit bientôt lui-même de fa frayeur, & demanda excufe avec un peu de confufion: Je vous affure, dit-il, que je croyois être encore en vie. Peut-être, l'interrompis-je, êtes-vous mort de cette maladie & fon fimple nom peut vous caufer cette grande frayeur. Non, Monfieur, me répondit-il, je ne l'ai jamais connue; mais la grande peur que j'en ai toujours eue, m'a, à ce que je vois, tellement préoccupée que je ne faurois encore me vaincre. Croiriez-vous, que, crainte de cette maladie, j'ai évité d'aller à Londres pendant 30 ans; mais enfin une affaire importante m'y conduifit il y a environ cinq jours. J'étois tellement fur mes gardes, que je refufai, le lendemain de mon arrivée, de fouper chez un de mes amis; parce que je favois qu'il n'y avoit que quelques mois que fa femme venoit d'être guérie de la maladie que j'abhorrois. Le même foir je mangeai tant de moules, que j'en eus une indigeftion qui m'a procuré l'honneur de votre compagnie.

J'ofe parier, dit un autre efprit qui étoit affis près du dernier, que perfonne de vous ne devinera de quelle maladie je fuis mort. Je le priai de la déclarer, puifqu'elle étoit fi extraordinaire. Je fuis mort par honneur, repliqua-t-il. Par honneur, lui dis-je, avec quelque furprife! Oui, répondit-il, l'honneur me força de m'engager dans un duël, dans lequel j'ai été tué.

Quant à moi, dit un joli esprit, je me fis inoculer l'Eté passé, & je fus délivré de la petite vérole avec quelques petites marques au visage. Ce danger passé, je m'estimois très-heureux, j'imaginois qu'il n'y avoit plus rien qui m'empêchât de jouir des plaisirs de la ville; mais peu de jours après ma guérison, je gagnai une fluxion à un bal, & je mourus d'une fiévre maligne.

Le jour commençoit à paroître, il y eut un intervalle de silence; enfin le joli esprit, qui avoit parlé le dernier, se tourna vers une Demoiselle, qui étoit assise près de lui, & lui demanda, à quel accident on étoit redevable du bonheur de la voir dans la compagnie.

Je crois, Monsieur, répondit-elle, que c'est à une consomption; mais les Médecins n'étoient pas d'accord sur la nature de ma maladie, deux d'entr'eux se disputoient même encore violemment, au moment où je quittois mon corps.

Et vous, Madame, demanda le même esprit au sixieme compagnon de voyage, par quelle raison avez-vous quitté l'autre monde? Au lieu de faire complaisamment une réponse; je suis très-surprise, dit-elle d'un air sérieux, de la curiosité de certaines gens; bien du monde fait peut-être déja la nouvelle de mon décès d'une maniere fort éloignée de la vérité; mais quoi qu'il en soit de la cause de ma mort, je suis très-satis-

faite d'avoir quitté un monde, où je ne trouvois aucune satisfaction, où règnent par-tout l'impudence & l'effronterie, principalement parmi le sexe, dont la mauvaise conduite m'a fort humiliée depuis longtems.

Le joli esprit voyant ses questions mal reçues, ne s'avisa plus d'en faire.

Cet esprit féminin ne disant plus mot non plus, toute la compagnie tourna les yeux sur lui pour le considérer. Il paroissoit réunir les agrémens extérieurs à cet air de douceur, qui rend le sexe si aimable, quand il vient de la sensibilité du cœur. Les graces & la modestie brilloient dans toutes ses manieres, & lui donnoient cet éclat particulier, qui embellit Séraphine (*), & qui inspire à quiconque la voit, l'admiration & le respect. S'il n'eût pas été question peu de tems auparavant dans notre conversation de la maladie Vénérienne, je ne doute point que nous n'eussions trouvé Séraphine même dans cet esprit. Cette opinion avantageuse se confirmoit encore par le jugement qu'elle faisoit paroître dans ses discours, par la délicatesse de sa façon de penser, par sa politesse & une certaine dignité

(*) Ce nom désigne une certaine personne amie de l'Auteur; mais toute femme, de condition ou non, peut s'attribuer ce caractère.

dignité qui accompagnoient ses regards, ses paroles & tous ses mouvemens : ces avantages devoient nécessairement faire une impression sur un cœur (*) qui en est aussi susceptible que le mien, & bientôt il fut enflammé de l'amour séraphique le plus ardent. Je ne prétends pas désigner cet amour grossier, que le genre masculin éprouve dans le bas monde, pour le beau sexe, amour qui est plutôt un appétit qui va rarement au-delà du desir ; mais j'entends par amour séraphique, une tendresse pure, intellectuelle, telle qu'on peut la supposer entre des Anges. Si le Lecteur n'en a point d'idée, ainsi que j'ai sujet de le conjecturer, mes peines à le lui expliquer seroient aussi infructueuses, que si je voulois résoudre un problême difficile de Newton, & l'expliquer à un Algébriste ignorant & vulgaire.

Retournons donc à des choses plus intelligibles. La conversation tomba sur la varité, sur la folie & la misere du bas monde, & chacun témoigna beaucoup de satisfaction de l'avoir quitté. Il est ce-

(*) J'ai déjà demandé pardon de ce langage, que j'applique à des esprits; je le renouvelle encore ici pour la dernière fois : quoique je croye que ce mot soit mieux employé dans le sens métaphorique, que quand on attribue au corps, des passions, qui proprement n'appartiennent qu'à l'ame.

pendant bon de remarquer, que, quoique tous les esprits parussent être satisfaits de leur mort, aucun d'entr'eux ne parloit de la cause, que comme d'un accident qu'il auroit volontiers évité, s'il en avoit eu le pouvoir. Et même, la dame sérieuse, qui plus que tous les autres s'étoit empressée de témoigner sa satisfaction de sa mort, déclara peut-être trop promtement qu'elle regrettoit le Médecin, qui étoit resté près de son lit; l'homme, qui étoit mort par honneur, maudissoit souvent sa folie pour l'art des escrimeurs.

Tandis qu'on s'entretenoit ainsi, nous fûmes tous frappés subitement d'une très-mauvaise odeur, semblable à celle qu'on ressent aux approches de la superbe La Haye pendant l'Eté, & qui s'exhale des eaux dormantes, dont sont remplis les beaux canaux qui environnent cette Ville. Ces exhalaisons, peut-être fort agréables à des nez hollandois, étoient extrêmement désagréables pour des organes délicats, & devenoient plus sensibles à mesure qu'on avançoit.

Cet événement engagea un esprit de la compagnie à regarder par la portiere; il nous avertit que nous étions au milieu d'une grande Ville. Nous reconnûmes en effet tous que nous étions dans des Fauxbourgs, que le cocher nous dit être dépendans de la Ville des Maladies. La route pour y

arriver étoit facile & bien pavée ; tout, excepté l'odeur dont on a parlé, étoit très-gracieux. Aux deux côtés des rues de ces Fauxbourgs étoient une quantité de Bains, de Bouchons & d'Auberges. Dans ces derniers on voyoit aux fenêtres plusieurs belles femmes, dont l'habillement avoit beaucoup d'apparence & d'éclat. Arrivés dans la Ville, la scène changea tout-à-coup, & nous reconnûmes que les Fauxbourgs étoient infiniment plus beaux que la Ville.

C'etoit un lieu triste & sombre. Les rues étoient presque désertes, le peu de monde qu'on y voyoit ne consistoit en grande partie qu'en quelques vieilles femmes, ou quelques hommes fort sérieux & vêtus d'une longue robe-de-chambre, marchant en rêvant profondément & en s'appuyant sur une canne, dont la poignée étoit d'ambre. Nous espérions tous, que notre voiture ne s'arrêteroit point dans cette triste Ville; mais, malheureusement pour nous, le cocher fit entrer la voiture dans une Hôtellerie, & nous fûmes contraints d'y descendre.



CHAPITRE III.

Avantures arrivées aux Voyageurs, dans la Ville des Maladies.

A Peine avions-nous débarqué dans cette Hôtellerie, où nous croyions passer le reste du jour, que le Maître se présenta devant nous, & nous apprit qu'il étoit d'usage que toutes les ames qui paroissoient, rendissent visite à madame Maladie, à qui elles étoient redevables de leur liberté. Nous repliquâmes tous, que nous nous ferions un plaisir de nous conformer à cette coutume. Notre hôte nous quitta dans ce moment, en nous disant, qu'il alloit nous envoyer aussi-tôt les conducteurs dont nous avions besoin.

Peu de tems après, quelques-uns de ces hommes sérieux avec leurs cannes à poignées d'ambre, & leurs robes-de-chambre, vinrent se présenter comme les Portiers en Charge de la Ville; leur dignité s'annonçoit par leurs cannes, de même que celle d'un Maréchal de France s'indique par un petit bâton.

Nous leur citions respectueusement les diverses dames Maladies, auxquelles nous avions l'obligation de notre liberté, & nous leur déclarions que nous étions prêts à les suivre; au lieu de répondre, ils s'ar-

rêtérent en se regardant les uns les autres, avec une espece de surprise. J'avoue que leurs mines fâchées nous causerent beaucoup de consternation, & même ce procédé extraordinaire nous engagea à appeler notre hôte, qui, de son côté, rit de tout son cœur, & nous avertit que la raison de l'étonnement de ces messieurs, venoit de ce qu'à leur arrivée nous ne les avions pas gratifié selon l'usage. Nous répondîmes avec une espece de trouble, que nous n'avions rien apporté avec nous, & qu'on nous avoit toujours dit pendant notre vie, qu'il étoit expressément défendu de rien emporter de l'autre monde. Oui, monsieur, répliqua l'hôte, je le sais, & le tout est de ma faute. J'aurois dû vous envoyer auparavant auprès du sieur M***, qui vous auroit fourni ce qu'il vous falloit. Comment le sieur M***, répondis-je avec vivacité! Il faut vous prévenir, que nous ne pouvions lui donner aucune sûreté, & l'on sait qu'il n'a de sa vie prêté * un Schelling à qui que ce soit, sans un honnête nantissement. Je le sais, monsieur, repliqua l'hôte : c'est par cette même raison

(*) Nous avertissons ici une fois pour toutes, que les louanges s'adressent toujours à quelqu'un; mais que la censure n'attaque personne en particulier.

qu'il eſt obligé de prêter ici. Il eſt condamné à tenir une banque, & à diſtribuer *gratis* aux Voyageurs tout l'argent dont ils ont beſoin. Sa banque conſiſte dans la ſomme qui lui a ſervi à faire tant de meſquineries, & ſa peine eſt de la voir diminuer journellement d'un Schelling; ſa ſomme abſorbée, il retournera dans l'autre monde pour y vivre dix-ſept ans dans la miſere; enſuite, après que ſon ame aura été purifiée dans le corps d'un porc, il reprendra la figure humaine.

Vous me racontez des choſes étonnantes, lui dis-je; mais ſi ſa banque ne doit être diminuée journellement que d'un Schelling, comment peut-il donc fournir de l'argent à tous les Voyageurs? Ce qu'il débourſe de plus, répondit-il, lui eſt auſſitôt rembourſé, mais d'une maniere que je ne ſaurois vous expliquer facilement. Monſieur, repris-je de nouveau; je ne conçois point comment ce peut être une punition pour lui que d'avancer cet argent, puiſqu'il ſait que tout ce qu'il débourſe hors le Schelling, lui eſt toujours rembourſé. Ne vaudroit-il pas mieux qu'on ne lui rembourſât qu'un Schelling ſeulement? Monſieur, me répondit-il, ſi vous ſaviez combien il reſſent de douleur à payer chaque guinée, vous penſeriez autrement.

Un priſonnier qui eſt jugé à mort, ne demande pas grace avec plus de gémiſ-

ſemens, que celui-ci n'en pouſſe, en demandant la permiſſion de paſſer en enfer, pourvû qu'il puiſſe y emporter ſon argent.

Vous apprendrez encore bien d'autres choſes qui ne ſont pas moins extraordinaires, à votre arrivée dans l'autre monde; je vais vous mener préſentement chez ce monſieur, qui eſt obligé de vous payer ce qu'il vous faut.

Nous le trouvâmes aſſis à une table, ſur laquelle étoit une ſomme immenſe d'argent, partagée par différens tas, dont chacun auroit pu ébranler la fidélité d'un Patriote, & vaincre la chaſteté d'une Prude.

Auſſi-tôt que cet avare nous apperçut, il pâlit, & ſoupira, vraiſemblablement parce qu'il ſoupçonnoit bien le ſujet de notre arrivée. Notre hôte l'aborda, ſans lui témoigner aucun reſpect, & j'en fus d'autant plus ſurpris, que je ſavois avec quelle vénération il avoit été traité dans ſa vie, par des perſonnes beaucoup plus diſtinguées que celle qui nous ſervoit de guide. Vous ſavez à quoi votre petite ame baſſe a été condamnée, lui dit notre conducteur; payez incontinent à ces meſſieurs, qui valent mieux que vous, ce qu'il leur faut; dépêchez-vous, ſinon j'appellerai le correcteur; ne vous imaginez pas être encore dans le bas monde, où vous pouviez exercer impunément votre métier d'uſurier.

A ce propos, cet homme commença à payer, mais avec les mêmes grimaces & l'air plaintif que ses débiteurs avoient, lorsqu'ils lui remettoient leurs billets de banque.

Quelques-uns de la compagnie furent émus de compassion, & nous aurions tous été satisfaits d'avoir de quoi donner à nos Conducteurs, si notre hôte ne nous eût exhorté vivement à ne pas épargner un méchant, qui n'avoit jamais fait la moindre grace, malgré sa grande opulence. Cette représentation endurcit nos cœurs, & nous fit remplir toutes nos poches de son argent. Je remarquai principalement l'animosité d'un Poëte, qui jura de se venger; car, dit cet esprit, ce coquin a non-seulement refusé de faire une avance sur un de mes ouvrages, mais il a même renvoyé ma lettre sans y faire réponse, quoique ma naissance me rendît fort supérieur à cet usurier.

Nous quittâmes ensuite ce malheureux, en admirant également la justice & la maniere de sa punition, qui, à ce que notre hôte nous dit, ne consistoit uniquement qu'à débourser de l'argent; cependant, ajouta-t-il, ne vous étonnez pas de ce qu'il en ressent tant de chagrin: car il n'est pas plus difficile de comprendre comment l'on peut débourser de l'argent à regret, que d'expliquer pourquoi l'on a tant de

plaiſir à amaſſer de l'argent, dont l'on fait ne pouvoir tirer aucun profit.

D'autres conducteurs nous attendoient alors : les premiers s'étoient dépités, & nous avoient abandonné. Nous leur diſtribuâmes de l'argent dès leur arrivée, ce qui nous attira de grands remercîmens, & d'honnêtes offres de nous conduire partout.

Chacun prit un chemin particulier, attendu que nous étions obligés de faire notre cour à différentes Maladies.

Moi, je priai mon conducteur de me mener chez la fiévre des eſprits vitaux, car c'étoit cette maladie qui m'avoit délivré de ma priſon (*).

Nous paſſâmes par pluſieurs rues, nous heurtâmes à pluſieurs portes, mais inutilement : tantôt on nous annonça que la conſomption y demeuroit, tantôt c'étoit la maladie à la mode, une Dame Françoiſe; tantôt l'hydropiſie, tantôt l'intempérance, tantôt les adverſités. Je me laſſois de tant de viſites infructueuſes qui me faiſoient perdre patience, & en même tems beaucoup d'argent que je donnois par forme de gratification à mon Conducteur, à chaque nouvelle information. Il me dé-

(*) Il eſt bon de ſe rappeler que c'eſt une ame ou un eſprit qui parle toujours.

clara enfin d'un air férieux qu'il avoit fait tout ce qui étoit en fon pouvoir, & me quitta fans s'embarraffer de ce que je deviendrois.

Bientôt j'en rencontrai un autre qui tenoit, comme le premier, un bâton avec une poignée d'ambre: je lui fis la petite libéralité, & je lui indiquai le nom de la maladie que je cherchois. Il rêva pendant quelques minutes, & tira enfuite de fa poche un morceau de papier fur lequel il écrivit quelque chofe, apparemment dans une langue Orientale, car je ne pus pas le lire. Il m'ordonna enfuite de remettre ce papier dans une certaine maifon qu'il me montra, en m'affurant qu'il rempliroit mes vues; puis il me quitta dans le même inftant.

Pour cette fois je me crus dans le bon chemin; je me rendis donc dans la maifon indiquée, qui reffembloit à un Apothicairerie: la perfonne qui fembloit y être le maître, defcendit environ vingt petites fioles pleines de liqueur, dont il verfa quelques gouttes de chacune, dans une autre fiole, pour en faire une mixtion, qu'il me remit après y avoir collé auparavant une étiquette fufcrite de trois ou quatre mots, dont le dernier compofoit onze fyllabes.

Je lui nommai la maladie que je cherchois; je ne reçus d'autre réponfe, finon

qu'il avoit fait ce qu'on lui avoit demandé, & que ses drogues étoient excellentes.

J'eus peine à modérer mon dépit ; je quittai cette maison de très-mauvaise humeur ; &, tout en murmurant, je me disposois à retourner à l'Auberge, lorsque je rencontrai un autre Portier, dont la bonne mine me frappa, & m'engagea à faire encore une tentative, mais toujours en lui faisant préalablement le présent accoutumé.

Dès qu'il eut entendu le nom de ma maladie, il se mit à rire de tout son cœur, en m'assurant que l'on m'avoit trompé, puisque cette maladie ne se trouvoit pas dans la Ville. Il s'informa des circonstances particulieres ; aussi-tôt qu'il les eût apprises, il me déclara que la maladie à la mode étoit la femme à laquelle j'avois l'obligation de mon décès ; sur quoi je lui témoignai mes remercîmens, & me préparai incontinent à faire ma visite à cette obligeante Dame.

La maison, ou plutôt le palais qu'elle habitoit, étoit un des plus beaux de la Ville ; les avenues étoient plantées de tilleuls, & ornées sur les côtés de boulingrins, avec des compartimens très-agréables, mais très-petits. On me mena ensuite par une avant-cour de la même beauté, qui étoit décorée d'un grand nombre de statues & de bustes, qui, pour la plûpart, étoient endommagés ; d'où je conclus sa-

vamment qu'il falloit que ce fût de véritables antiques; cependant on m'expliqua qu'au contraire ces figures repréſentoient de jeunes héros, qui s'étoient ſacrifiés pour l'honneur de cette fameuſe Dame.

Dans une ſalle ſpacieuſe, qui conduiſoit à l'eſcalier, il y avoit pluſieurs perſonnes peintes en caricature; l'on répondit à ma curioſité, que c'étoit les portraits de ceux qui s'étoient diſtingués particulièrement dans le bas monde au ſervice de madame. J'aurois certainement reconnu les viſages de pluſieurs Médecins & Apothicaires, s'ils n'avoient pas été ſi fort défigurés par le Peintre. Il avoit en effet employé dans cette manière tant de méchanceté, que je me perſuadai qu'il avoit été lui-même un favori de madame. Il ſeroit difficile de repréſenter une collection de figures plus groteſques & plus plaiſantes.

Je pénétrai enſuite dans une piéce ornée d'une quantité de portraits de femmes, qui toutes étoient d'une phyſionomie ſi régulière, que j'aurois cru me trouver dans une galerie de beautés, ſi une pâleur tirant ſur le jaune, ne m'eût un peu fait rabattre de cette agréable idée.

A cette piéce en ſuccédoit une autre qui étoit ornée de portraits de femmes ſurannées: comme j'en fis paroître quelque ſurpriſe, un des Domeſtiques me dit en ſouriant, qu'elles avoient été de bonnes amies

de sa maîtresse, & qu'elles lui avoient rendu des services essentiels dans l'autre monde.

Je remarquai quelques femmes de ma connoissance, qui avoient autrefois tenu des bains publics; mais je fus fort étonné de trouver aussi parmi elles une Dame de grande qualité. J'en demandai la raison au Domestique, qui ne me fit d'autre réponse, sinon, que sa maîtresse avoit des connoissances de toute condition.

On me conduisit enfin à madame; c'étoit une personne maigre, d'une couleur fort blême, qui n'avoit presque point de né, son visage étoit enluminé de quelques boutons. Elle voulut se lever à mon entrée dans l'appartement, mais elle ne put se tenir debout.

Après bien des complimens réciproques, qui consistoient de sa part en félicitations sur mon arrivée, & de mon côté en témoignages de reconnoissance de sa gracieuse protection: elle me fit, sur l'état de ses affaires dans le bas monde, plusieurs questions auxquelles je répondis à sa satisfaction.

Enfin elle me dit avec un souris, j'espère que mes gouttes, mes pillules & mes dragées auront un grand débit. Je l'assurai qu'on vantoit par-tout les cures qu'elles avoient faites. Je ne crains rien, ajouta-t-elle, des gens qui ne sont pas de la Faculté, & qui n'exercent pas la médecine selon ses

Loix ; car, quelles que ſoient les opinions des hommes, & tant qu'ils craindront la mort, ils aimeront toujours mieux mourir ſelon les règles, que de ſe guérir par un remede ſimple & domeſtique. Elle témoigna auſſi beaucoup de ſatisfaction du rapport que je lui faiſois de notre monde galant. Elle me raconta qu'elle avoit placé la centième partie de ſes remèdes à Drury & à Chaeringeroſſ (*), & qu'elle avoit appris avec beaucoup de plaiſir, qu'ils avoient pris faveur juſqu'à Saint-James. Elle attribuoit ſur-tout des progrès auſſi rapides qu'inattendus à pluſieurs de ſes bons amis, qui avoient publié nouvellement de beaux ouvrages, où ils s'efforçoient d'anéantir toute idée de Religion, d'affranchir leurs frères de la crainte de l'enfer, & d'étouffer le germe des vertus ; elle paroiſſoit très-ſenſible à l'honnêteté du ſavant Auteur des Prérogatives du Célibat. Si je ne préſumois pas, continua-t-elle, que cet homme eſt Chirurgien, & que des vûes d'intérêt ont dirigé ſa plume, je ſerois embarraſſée de lui exprimer toute l'étendue de ma reconnoiſſance.

(*) Ce ſont des cantons des fauxbourgs de Londres qu'habitent des gens du commun & la populace. L'auteur veut indiquer par-là qu'il regne les débauches les plus crapuleuſes parmi les jeunes gens de qualité.

Elle loua beaucoup la sage coutume qu'ont adoptée les pères & mères, de marier fort jeunes leurs enfans, sans consulter nullement l'inclination réciproque des parties. Elle finit enfin par me faire part de l'espérance qu'elle avoit, si cette habitude s'étendoit encore davantage, de se voir bientôt la seule maladie à laquelle les nouveaux venus d'un certain rang feroient la cour.

Pendant cette conversation, ses trois filles entrèrent dans l'appartement ; elles avoient des noms très-choquans ; l'ainée s'appeloit *Lepra*, la seconde *Chacras*, & la cadette *Scorbutia ;* elles étoient polies & galantes, mais laides : je fus surpris du peu de respect qu'elles marquoient à leur mère.

Elle le remarqua, & c'est ce qui l'engagea, dès qu'elles se furent retirées, à se plaindre que leur éducation n'avoit pas bien réussi, en ce que ces trois filles poussoient l'ingratitude jusqu'à ne vouloir pas se reconnoître pour ses enfans, quoique cependant elle eût pour elles toute la tendresse & tous les soins d'une bonne mère.

Comme les plaintes de famille sont aussi ennuyeuses à entendre, qu'elles sont agréables à raconter pour ceux qui se plaignent, & m'appercevant qu'elle étoit d'humeur à pousser ses lamentations fort loin ; je résolus d'abréger ma visite, & je pris en effet congé, après lui avoir marqué ma reconnoif-

ſance de l'affection qu'elle m'avoit témoi-gnée.

Je me rendis promtement à l'Hôtellerie, où je trouvai déja mes compagnons de voyage prêts à monter en voiture : je me hâtai donc de faire mes adieux à mon Hôte, & je pourſuivis ma route avec la compagnie.



CHAPITRE IV.

Contenant quelques Converſations qui ſe ſont tenues en route, avec la deſcription du Palais de la mort.

NOUS avançames pendant quelque tems en ſilence, juſqu'à ce que nous fûmes bien affermis dans nos places.

Je parlai le premier, pour raconter ce qui m'étoit arrivé dans la Ville depuis notre ſéparation; les autres en firent autant, à l'exception de la Dame ſérieuſe, qui s'étoit fait ſcrupule de découvrir ſa maladie. Il ſeroit ennuyeux de répéter tout ce qui fut rapporté : je remarquai ſeulement que l'intempérance avoit marqué une haine implacable contre toutes les autres maladies, & principalement contre la fiévre. Les fourberies des Conducteurs étoient cauſe, dit-elle, que pluſieurs voyageurs témoignoient à cette dernière des obligations qui n'étoient légitimement dûes qu'à elle ſeule. En vérité, ajouta-t-elle d'un ton fâché, ces marauts de Conducteurs ne mettent point de fin aux offenſes qu'ils me font : leur cœur eſt perpétuellement inacceſſible à la reconnoiſſance. Je ne trouve en eux que des ingrats inſolens, tandis qu'après les vapeurs, c'eſt pourtant moi, plus que toute autre ma-

ladie, qui leur donne de l'occupation. *Plus occidit gula quam gladium*, étoit le texte sur lequel l'intempérance avoit établi son discours, & sans cesse elle répétoit ces paroles. Tel un Orateur Ecclésiastique revient élégamment sur le passage latin, qui est la décoration moderne des Discours Evangéliques.

A peine ce récit étoit-il terminé, qu'un des nôtres nous avertit que nous approchions d'un des plus magnifiques bâtimens qui pût se voir; notre cocher nous apprit que c'étoit le Palais de la Mort.

La façade extérieure présentoit en effet un aspect superbe: l'édifice étoit d'une construction gothique fort vaste, & tout révêtu de marbre noir.

Autour de ce Palais regnoit un Amphithéâtre planté d'ifs si hauts & si touffus, que le soleil ne pouvoit les pénétrer: les ombres d'une nuit éternelle eussent couvert cet endroit, sans la précaution qu'on avoit eue de placer entre les arbres quantité de lampions disposés en pyramide.

L'éclat de toutes ces lumières, le brillant des dorures extérieures, qui n'avoient pas été ménagées, donnoient à ce Palais un coup d'œil aussi extraordinaire que magnifique; mais le bruit sourd que le vent excitoit en agitant les feuilles des arbres, le murmure bruyant des eaux courantes, qui se faisoit entendre dans l'éloignement, sem-

bloient ménagés exprès pour exciter l'horreur & l'effroi.

Nous avions à peine eu le tems d'admirer toute cette ordonnance effrayante, que notre voiture s'arrêta devant l'entrée de ce Palais; notre Conducteur nous signifia qu'il falloit descendre pour rendre nos respects à *Sa Majesté Meurtrière*, car elle avoit adopté cet auguste titre.

L'avant-cour étoit remplie de Soldats; tout l'apparat de la Souveraineté étoit semblable à ce qu'on voit chez les Monarques terrestres, & même encore plus recherché.

Nous traversâmes plusieurs autres cours pour parvenir à une belle gallerie, qui nous conduisit à une salle où aboutissoit un escalier: au-dessous de la première marche paroissoient en sentinelle deux Pages d'une physionomie rébarbarative, & d'un air très-sérieux; je fus curieux, on me répondit que les deux personnages devoient leurs fonctions à différentes entreprises, par lesquelles ils s'étoient jadis signalés dans le monde. Ce fut aussi les deux seuls visages épouvantables que nous rencontrâmes dans tout ce Palais; autant son extérieur nous avoit paru propre à inspirer la terreur, autant l'intérieur sembloit fait pour porter à la joie & à la gayeté. Aussi perdîmes-nous bientôt toutes les idées noires & effrayantes que nous avions conçues à notre arrivée.

Il est vrai que le calme, qu'on remarquoit généralement parmi les Gardes & les Domestiques, donnoit d'abord à penser qu'on se trouvoit à la Cour d'un Monarque Oriental; mais, avec de l'attention, on remarquoit sur tous les visages une sérénité si parfaite, un air de contentement si réel, qu'il passoit dans le cœur de tous les Assistans.

On nous conduisit par différens beaux appartemens, dont les murs étoient ornés de tapisseries qui représentoient des batailles, que nous nous amusâmes à examiner quelque tems : je me rappelai pour lors de beaux morceaux que j'avois vûs en ma vie à Blenheim [*]; ce souvenir me fit demander où l'on trouvoit les victoires du Duc de Marlborough, que je ne voyois pas parmi toutes ces tapisseries.

A ma question, le squelette d'un glouton, qui étoit présent, secoua la tête, en me disant qu'un certain Louis XIV, qui avoit toujours vécu en bonne intelligence avec Sa majesté meurtriere, avoit demandé qu'on ne les exposât pas; que, d'ailleurs, Sa majesté n'avoit pas beaucoup d'estime pour ce Général Anglois, parce qu'elle n'avoit vu venir dans ses Etats qu'un petit nombre de

[*] Nom de la fameuse tour qui fut construite à Londres après la bataille d'Hochstett.

ceux qui avoient été confiés à sa conduite ; pour cent nouveaux Sujets qu'elle en avoit reçus, elle en avoit perdu plus de mille autres.

A notre entrée dans la Salle d'Audience nous trouvâmes une assemblée nombreuse, avec la rumeur ordinaire, qui dura jusqu'à l'arrivée de Sa Majesté.

Parmi tous ces personnages, j'en remarquai deux qui tenoient, dans un coin de l'appartement, une conversation particulière ; l'un d'eux avoit un bonnet noir carré, & l'autre portoit un manteau orné de flammes, comme un Sambénito : à cette décoration, je reconnus un Inquisiteur général ; l'autre me parut être un Juge criminel mort depuis très-long-tems.

Je compris aisément, par ce que j'entendis de leur entretien, qu'ils se disputoient, si l'un avoit fait plus pendre d'hommes, que l'autre n'en avoit fait brûler pendant sa vie.

Tandis que j'écoutois cette dispute, qui, selon les apparences, auroit encore duré long-tems, le Souverain parut, & prit sa place, entre deux figures dont l'une avoit une physionomie triste & farouche, tandis que l'autre se faisoit distinguer par un air noble & par un visage régulier. On me dit que c'étoit Charles XII de Suede, & Alexandre de Macédoine.

Comme l'éloignement où j'étois ne me

permettoit pas d'entendre leur conversation, je cherchai à satisfaire ailleurs ma curiosité, en m'informant des noms des différentes personnes qui étoient présentes, & qui attiroient le plus mon attention.

Un page, d'une mine aussi pâle & aussi maigre qu'aucun page d'une Cour d'Europe; mais qui étoit avec cela beaucoup plus modeste, me donna obligeamment les connoissances que je desirois.

Il me montra deux ou trois Empereurs Turcs, auxquels Sa Majesté Meurtrière paroissoit témoigner beaucoup de faveur, ainsi qu'à plusieurs Empereurs Romains, particuliérement à Caligula, auquel elle marquoit une grande reconnoissance de ce qu'il auroit voulu, comme m'en assuroit le page, envoyer à Sa Majesté tous les Romains d'un seul coup.

On sera peut-être étonné que je n'aye point trouvé de médecins à l'audience de Sa Majesté meurtrière, & j'en fus surpris moi-même; mais on m'apprit qu'ils étoient tous partis pour la ville des maladies, afin de consulter ensemble sur les moyens d'extirper l'immortalité de l'ame.

Il seroit aussi superflu qu'ennuyeux de citer toutes les personnes que je reconnus. Je ne ferai mention que d'une figure qui fut accueillie fort gracieusement de Sa Majesté. A la vue de l'habit François magnifique dont elle étoit vêtue, je me persuadai que cette

figure ne pouvoit pas être moins que Louis XIV lui-même; mais mon page m'apprit que c'étoit un certain cuisinier François, à qui son art avoit doublement procuré une fortune brillante & une grande célébrité.

Nous fumes enfin présentés à Sa Majesté, & admis à lui baiser la main : elle voulut bien nous honorer de quelques questions que je supprime, parce qu'elles n'avoient rien d'assez important; bientôt après elle quitta l'assemblée.

Nous eûmes alors la liberté de continuer notre voyage, & nous en fûmes tous très-contens; car, malgré toute la pompe & la magnificence de cette Cour, le long cérémonial que nous avions été obligés d'essuyer, avoit été si désagréable, que nous quittâmes ce séjour avec bien du plaisir.



CHAPITRE V.

La compagnie continue son voyage, & rencontre différens Esprits qui retournent dans le bas monde pour reprendre de nouveaux corps.

NOUS arrivâmes bientôt au rivage du fameux fleuve Cocyte; nous quittâmes notre voiture pour le passer dans une barque, après quoi nous fumes obligés de marcher à pied une journée entiere. Nous trouvâmes sur cette route différens voyageurs qui reprenoient le chemin du monde que nous avions quitté, & qui nous apprirent qu'ils étoient des ames destinées pour de certains corps.

Les deux premiers que nous rencontrâmes, se tenoient amicalement par la main, & s'entretenoient familiérement; de ces deux ames, à ce qu'elles nous dirent, l'une devoit animer un Duc, & l'autre un Loueur de carrosses.

Comme nous n'étions pas encore arrivés à l'endroit où nous devions nous dépouiller de toutes nos anciennes passions, cette familiarité nous parut fort étrange, & notre compagne de voyage si sérieuse, ne put s'empêcher de témoigner sa surprise de ce que des personnes d'un rang si différent agissoient

agiſſoient avec autant de familiarité. Le Cocher qui les conduiſoit ſe mit à rire, & répondit en badinant qu'ils avoient été l'un & l'autre contraints de changer d'état, parce que le Duc avoit entretenu une femme qui avoit tiré vanité de partager les revenus d'un Duché, & que l'autre avoit vécu avec une fille ſans être marié.

Après avoir avancé plus loin, nous apperçûmes un magnifique eſprit qui marchoit tout ſeul avec beaucoup de fierté : notre curioſité nous porta, malgré qu'il ne parût pas diſpoſé à s'entretenir avec nous, de ſavoir de lui-même quelle étoit ſa deſtination. Il nous répondit en ſouriant qu'il auroit la réputation d'un homme ſage avec cent mille livres ſterlings dans ſa bourſe : je m'exerce d'avance, dit-il, à prendre l'air de décence qui ſera néceſſaire à mon rôle.

A peu de diſtance de ce ſage futur, nous vîmes une compagnie d'eſprits fort gais. Nous jugeâmes par leur allégreſſe que le plus heureux ſort leur étoit échu ; mais, à nos informations, nous eûmes pour réponſe qu'ils ſeroient tous mendians.

Plus nous avancions, plus nous trouvions de ces eſprits : enfin nous arrivâmes à un endroit où aboutiſſoient deux grands chemins dans une direction oppoſée, & qui étoient fort différens ; l'un ne traverſoit que des rochers, & paſſoit ſur un terrein marécageux, qui étoit par-tout rempli d'é-

pines, de forte qu'il étoit impossible de s'y tenir sans courir du danger, & sans essuyer beaucoup de fatigue. L'autre étoit le plus agréable qu'on puisse se répréfenter; il traversoit de belles prairies vertes & émaillées de fleurs, qui exhaloient l'odeur la plus gracieuse, en un mot, l'imagination la plus vive & la plus riante auroit peine à tracer un chemin qui fût plus agréable.

Nous apperçumes néanmoins, à notre grand étonnement, que la plus grande partie des voyageurs tâchoit de pénétrer par l'autre, & que seulement quelques esprits choisissoient le dernier. On nous dit que le mauvais chemin menoit à la grandeur, & que la route commode & douce conduisoit à la bonté.

Sur ce que nous faisions paroître notre surprise de ce qu'il y avoit tant de monde qui choisissoit le chemin le plus rude, on nous dit que la Musique, le son des trompettes & des timbales, les acclamations flatteuses du peuple qui honoroient les premiers, engageoient beaucoup de monde à tenter de le prendre. Nous apprîmes en même tems qu'on y trouvoit plusieurs beaux Palais, qui servoient à recevoir ceux qui avoient surmonté les difficultés sous lesquelles plusieurs succomboient; qu'on y trouvoit aussi une profusion de choses précieuses & de richesses, dont les voyageurs pouvoient user à leur volonté.

Au contraire, on ne trouvoit d'autres attraits à l'autre chemin que les agrémens de la ſituation ; ſur toute la route il n'y avoit que de chétifs bâtimens, excepté pourtant un ſeul qu'on pourroit comparer à une certaine maiſon de Bath. Enfin, on ne paroiſſoit faire ſi peu de cas de ce chemin, que parce qu'en ſuivant l'autre route, on étoit ſûr d'acquérir de la gloire, & de s'attirer les louanges de la multitude.

Dans ce moment nous entendîmes un grand bruit, qui nous fit tourner la tête ; nous apperçûmes une foule d'eſprits qui en pourſuivoient un autre, & qui s'acharnoient à lui faire toute ſorte d'outrages.

Je ne peux donner une idée plus exacte de ce ſpectacle, qu'en le comparant à celui que préſente une affluence de populace ſuivant les Conneſtables qui conduiſent un filou en priſon, ou bien encore à la ſcène qui arrive lorſque notre Parterre tient à ſa diſcrétion un Poëte dont il vient de huer les productions.

Les uns lui rioient au nez, les autres faiſoient retentir à ſes oreilles le ſon aigu d'un ſifflet ; d'autres l'apoſtrophoient malignement, le tirailloient par la manche, crachoient ſur ſes habits, ou les couvroient de boue.

Il nous fut impoſſible d'être témoins de ces huées, ſans nous informer de ce qui les occaſionnoit ; mais, ô ſurpriſe inouie !

on nous dit que cet esprit, qui essuyoit tant d'avanies, étoit destiné à monter sur un Trône dans le bas monde. On ajouta que c'étoit la conduite ordinaire des autres esprits, autant de fois que le lot d'un Empire, d'un Royaume, ou d'une Principauté tomboit à quelqu'un d'entr'eux, non par envie ou par dépit, mais uniquement par mépris pour les grandeurs terrestres.

On nous dit encore qu'il arrivoit très-souvent, par cette raison, que ceux à qui le sort accordoit cette brillante faveur, en faisoient l'échange avec le lot d'un Tailleur ou d'un Cordonnier; qu'Alexandre le Grand & Diogènes avoient fait ce troc ensemble; & que celui qui avoit été jadis Diogènes, le destin l'avoit primitivement honoré du sort d'Alexandre, qu'il avoit rejetté.

Cependant la risée cessa subitement, & l'esprit Royal, qui étoit parvenu à faire faire un instant de silence, se mit à haranguer les railleurs à-peu-près dans ces termes:

» MESSIEURS,

» Je suis très-surpris que vous me traitiez
» avec tant de rigueur, puisque le trône
» qui m'est échu n'est pas de mon choix:
» si ce lot mérite votre indignation, il se-
» roit beaucoup plus raisonnable de me
» plaindre, moi, de ce qu'il m'est échu, &
» de vous féliciter chacun en particulier de

» ce que vous avez eu le bonheur de l'é-
» viter.

» Je sais combien on méprise ici un scep-
» tre & un Empire ; je conviens volontiers
» que si la gloire ne soutient pas un Sou-
» verain sur son Trône, son sort est le plus
» vil qu'il y ait. Je sens qu'il n'est point
» d'état plus misérable dans le monde où
» je me rends, que d'être continuellement
» obsédé par des inquiétudes personnelles,
» d'avoir la conscience bourrelée, de se
» sentir le cœur déchiré par le spectacle
» des peines & des tourmens d'un peuple à
» qui l'on a promis la justice, & que l'on
» a juré de rendre heureux.

» Aussi je n'imaginerai jamais que le lot
» d'une Couronne m'élève au-dessus de
» vous, & que par-là je deviendrai un être
» d'un limon plus exquis que celui qui forme
» les autres créatures comme moi.

» Serois-je donc assez insensé pour croire
» être sans sagesse, raisonnable sans raison,
» vaillant sans courage, & enfin sans vertu
» & sans bonté, être meilleur que le plus
» vertueux des hommes; assurément un
» orgueil si absurde me rendroit aussi
» ridicule que méprisable; à Dieu ne plaise
» que jamais il ait accès dans mon cœur.

» Cependant, Messieurs; je ne peux
» m'empêcher de faire un très-grand cas
» du lot qui m'est échu, je l'estime même
» à un tel point, que je ne le changerois pas

» contre aucun des vôtres ; l'ambition que
» je vous avoue ressentir, jette sur mon
» sort un vernis si agréable, que je ne vois
» rien qui mérite la préférence.

» Cette ambition qui m'enflamme est en
» même-tems un noble aiguillon qui m'ex-
» cite à faire de grandes actions, & elle
» me promet plus de véritable gloire que
» vous n'aurez jamais occasion d'en ac-
» quérir.

» L'élévation dont je me glorifie, Mes-
» sieurs, & qui me rend infiniment supé-
» rieur à vous tous, c'est le pouvoir de
» faire du bien, c'est la volonté que j'ai
» d'en faire un usage fréquent & réfléchi.
» Ce qu'un pere est à l'égard de ses en-
» fans, un tuteur à l'égard d'un orphelin,
» un homme puissant envers un indigent;
» c'est ce que je suis à votre égard : vous
» êtes mes enfans ; je veux me comporter
» envers vous comme un tuteur & un pro-
» tecteur. Tant que durera mon regne,
» que je sais devoir être long, je n'irai ja-
» mais prendre de repos à la fin des jours,
» que je ne puisse m'arrêter sur l'idée glo-
» rieuse & consolante que plusieurs milliers
» d'ames me sont redevables du sommeil
» qu'elles goûtent pendant la nuit. Y a-t-il
» un bonheur égal à celui de qui se dit à lui-
» même ; je veux faire du bien ; j'en ai des
» occasions fréquentes ; je n'en laisse échap-
» per aucune ?

» Avec de pareils ſentimens, un homme » ſur le trône n'eſt-il pas ſemblable à un » de ces aſtres brillans dont l'éclat ſe ré- » pand d'autant plus loin, qu'il eſt plus » élevé ; la gloire eſt le fruit de ſes ac- » tions, & cette gloire n'eſt mêlée ni de » flatterie, ni de dériſion ; elle eſt pure, » ſans tache, telle enfin qu'une ame déli- » cate la peut deſirer.

» Lorſque votre bien-être dépendra de » moi, & que vous devrez à mon amour » pour la juſtice, la ſureté de vos perſon- » nes, & la ſolidité de vos fortunes ; lorſ- » que ma vigilance, mon courage veille- » ront continuellement ſur vous, pour » vous garantir de vos ennemis, & pour » repouſſer toute force étrangère. Lorſque » les encouragemens vivifieront l'induſtrie, » lorſque les récompenſes iront chercher le » mérite, juſques dans l'obſcurité où il s'en- » veloppe, quand il eſt réel ; lorſque mes » largeſſes s'attacheront à faire fleurir les » arts & les ſciences utiles, qui répandent » tant d'agrémens ſur la vie, quel eſt celui » d'entre vous qui ſera aſſez inſenſible & » aſſez ingrat pour me refuſer du reſpect, » & pour me dénier des louanges ?

» Que les perſonnes de mon rang ſoient » expoſées à la cenſure, je ne ſuis point » ſurpris ; mais je gémis qu'elles la méritent » ſi ſouvent.

» Quelle corruption dans la nature hu-

» maine! Quel malheureux penchant domine donc l'inclination de celui qui préfère inconsidérément le danger, la honte, & les remords qui poursuivent les mauvais Princes, à la sureté, à l'honneur & à la satisfaction délicieuse qui accompagnent partout ceux qui font le bien ?

» Soyez assurés, Messieurs, que ce tableau est trop présent à ma mémoire, pour en perdre jamais le souvenir. Eh! comment pourrois-je cesser de perdre de vue l'honneur & la félicité de mon peuple; je suis assuré que c'est l'unique moyen de mériter sa fidélité, & d'enchaîner son cœur ? »

Après cette harangue, qu'il accompagnoit de cette vive déclamation, qui part d'un cœur pénétré, le nouveau Monarque se rendit sur le chemin de la Bonté, & tous les Spectateurs témoignerent leur satisfaction, par des applaudissemens, & par les plus vives acclamations de joie.

Il n'étoit pas encore fort avancé dans cette route, lorsqu'un autre Esprit courut après lui, en jurant qu'il vouloit absolument l'en retirer.

J'étois curieux de savoir ce que c'étoit que cet Esprit; je le demandai; on m'apprit que cet Esprit venoit d'avoir le lot de premier Ministre de ce Souverain; alors je ne fus plus étonné.

CHAPITRE VI.

Description de la route de fortune : avec la maniere de préparer les Esprits au séjour du Globe Terraquée.

NOUS continuâmes notre voyage, fans nous arrêter plus long-tems, & fans nous inquiéter fi ce fervent Novice dans la Souveraineté tiendroit parole ou non.

Il ne nous arriva rien de remarquable, jufqu'à ce que nous fuffions arrivés à l'endroit, où les Efprits, deftinés à retourner dans le bas-monde, étoient obligés d'y attendre leur deftin.

Nous remarquâmes une roue d'une grandeur prodigieufe, & beaucoup plus confidérable que celles dont on a coutume de fe fervir dans les loteries. On nous dit que c'étoit la roue de la fortune, & la Déeffe elle-même étoit préfente. Elle me parut une des femmes les plus difformes que j'euffe jamais vues. Je fis attention que la mauvaife humeur fe peignoit fur fon vifage, chaque fois qu'il fe préfentoit un joli Efprit de fon fexe; & qu'elle prenoit au contraire un air riant, lorfqu'un Efprit mâle & bien fait s'approchoit d'elle.

Cette obfervation m'expliqua naturellement la vérité de la remarque que j'avois

souvent faite, qu'il n'y avoit rien de plus heureux qu'un homme bien fait, & rien de plus malheureux qu'une belle femme.

Certainement mes Lecteurs verront, avec quelque plaisir, de quelle maniere on essaie les Esprits qui sont destinés à prendre un corps.

Premiérement, chaque Esprit reçoit d'un homme parfaitement sage, dont la demeure ressemble à une Apothicairerie, une petite phiole, avec l'étiquette suivante : *Boisson pathétique, pour prendre immédiatement avant sa naissance.* Ce breuvage est une mixtion de toutes les passions; mais non pas dans une proportion exacte; de sorte qu'elle contient tantôt une plus forte, tantôt une plus foible dose de telle ou telle passion; & souvent, en la préparant à la hâte, on oublie un ingrédient, qui est le plus nécessaire.

L'Esprit reçoit en même tems une autre liqueur, sous le nom de *Décoction provoquant le dégoût, pour prendre à volonté.* Cette Décoction est un Extrait de toutes les inclinations du cœur, quelquefois très-forte & très-ardente, d'autres fois très-foible suivant sa préparation, dans laquelle il entre toujours de la négligence.

Cet extrait est si amer & si désagréable, que plusieurs Esprits, malgré sa grande salubrité, ne peuvent se résoudre à en prendre seulement une goutte, & la versent

ou la donnent au premier qui en a envie; ceux même que le mauvais goût ne rebute pas, en reçoivent une double ou triple dose.

Je vis une jeune & belle Dame en goûter d'abord par curiosité, ensuite faire une mine chagrine & jetter la liqueur loin d'elle. Arrivée à la roue de fortune, il lui échut une couronne, qu'elle mit aussi-tôt avec beaucoup de joie. Plusieurs personnes de son sexe ayant aussi goûté un peu de la liqueur amere dont on vient de parler, la rejettoient aussi-tôt.

Après que chaque esprit a reçu la potion de l'Apothicaire, il a la liberté de s'approcher de la roue de fortune, & de tirer son lot; mais ceux que le Destin veut favoriser, obtiennent la permission de tirer en secret trois ou quatre billets.

Un esprit plaisant & gai tira un jour une poignée entière de billets; il les ouvrit, & y trouva, Evêque, Général, Conseiller privé, Comédien, Poëte couronné; il rejetta aussi-tôt les trois premiers lots, & s'en alla très-content avec les deux autres.

Chaque billet contient deux ou plusieurs Inscriptions, qui sont ordinairement disposées de maniere que les lots deviennent égaux autant qu'il est possible; par exemple:

Un Billet, *ou* Lot portoit...	Comte, Richesse, Santé, Inquiétude.
Un autre.....	Fripier, Maladif, Esprit content.
Un troisieme...	Poëte, Mépris, Contentement de soi-même.
Un quatrieme..	Général, Honneur, Mécontentement.
Un cinquieme..	Berger, Amours heureux.
Un sixième....	Riche Financier, Carrosse à 6 chevaux, Mari impuissant, jaloux & déshonoré.
Un septième...	Premier Ministre, Flatterie, Injustice, Disgrace.

Un huitième...	République, Patriote, Bravoure, Gloire.
Un neuvième..	Philosophe, Pauvreté, Sageffe & Satisfaction.
Un dixième enfin	Négociant, Richeffe, Soucis.

De cette maniere, tous ces lots étoient tellement mêlangés de bon & de mauvais, que le choix étoit très-embarraffant.

Je dois rapporter encore, que fur chaque lot étoit marqué, fi l'on devoit fe marier ou non : la marque indicative du mariage étoit une tête de cerf.

Avant de quitter cet endroit, nous fûmes obligés de prendre chez l'Apothicaire une potion, qui nous purifia de toutes les paffions terreftres dont notre ame étoit encore enveloppée. Soudain la vapeur groffière qu'elles formoient, fe diffipa devant nous, ainfi que Virgile fait diffiper aux yeux d'Enée le nuage dans lequel Vénus l'avoit enlevé. Nous vîmes tout alors dans un bien plus grand jour qu'auparavant.

Nous commençâmes à jetter un œil de compaffion fur les Efprits que le fort appe-

loit à prendre une nouvelle prison sur terre, & dont nous n'avions gueres envié secrétement le bonheur. Tous nos desirs s'élançoient ardemment vers les plaines agréables qui frappoient alors nos regards; & notre empressement pour les atteindre, quel que vif qu'il fut, étoit encore trop lent pour notre impatience. Nous rencontrâmes encore quelques esprits qui paroissoient être très-tristes; mais notre ardeur ne nous permit pas de leur faire des questions.

Enfin nous parvînmes à la porte des Champs Elisées, où nous trouvâmes une quantité d'esprits qui sollicitoient pour y être introduits. On ouvroit à quelques-uns; le plus grand nombre étoit renvoyé; car chacun étoit contraint de subir un examen rigoureux de la part du portier, qui a été ci-devant le fameux Minos.



CHAPITRE VII.

Conduite du Juge Minos à la porte des Champs Elisées.

Le hasard me plaça assez près de la porte, pour pouvoir entendre distinctement tout ce qu'alléguoient les différens esprits, dans la vue d'être admis.

Le premier qui se présenta, cita plusieurs bonnes œuvres, & en particulier se loua beaucoup d'avoir été charitable envers un certain hôpital. C'est une hypocrisie fanfaronne, répondit Minos, & il le renvoya.

Celui qui suivoit, rapporta qu'il avoit fréquemment visité les Eglises, qu'il avoit strictement célébré toutes les fêtes; & qu'il n'avoit jamais manqué de reprendre les hommes des défauts qu'il avoit apperçus en eux; qu'à son égard il ne craignoit pas qu'on lui reprochât ni ivrognerie, ni passion pour le beau sexe; qu'il avoit même déshérité son fils, parce qu'il l'avoit fait grand-pere sans être marié. Quoi, réellement, répliqua Minos, vous avez été capable de tant de sévérité? En ce cas, retournez dans le monde, pour avoir plus de tendresse pour vos enfans; il n'est pas permis ici d'être dénaturé.

Une douzaine d'autres Esprits, qui s'étoient approchés avec beaucoup de confiance, furent effrayés de voir ce dernier éconduit, & prirent d'eux-mêmes le chemin de l'autre monde. Si ce Saint, disoient-ils, est exclus de l'Élisée, comment oserions-nous espérer d'y entrer ?

Tel étoit le sort de ceux que Minos jugeoit indignes de passer, qu'ils étoient obligés de retourner dans le monde pour s'y purifier. A l'égard de ceux qui étoient coupables de crimes très-grâves, c'est-à-dire contre la nature, comme meurtres, vols, parricides, *&c.* ils étoient aussi-tôt jettés par une porte différente, & précipités dans un gouffre profond.

Arrive un nouvel Esprit, qui déclare à Minos, qu'il n'a fait ni bien ni mal, ayant employé toute sa vie à ramasser beaucoup de raretés, & s'étant principalement appliqué à l'etude des papillons, dont il avoit possédé une très-rare collection.

Minos ne daigna pas lui répondre, & le renvoya avec un geste de mépris.

A cet Esprit en succéda un autre très-joli, dont la démarche aisée & le souris gracieux annonçoient le sexe. Cette personne se présenta d'un air de confiance, en disant qu'elle espéroit mériter quelques égards par la résistance qu'elle disoit avoir faite à un grand nombre d'amans, & par la gloire qu'elle avoit eue de mourir pucelle.

Vous n'avez point encore rebuté assez d'amans, lui répondit Minos d'un ton sérieux, retournez d'où vous venez.

Un autre Esprit arrive en criant orgueilleusement : Monseigneur, je me flatte que mes œuvres parlent pour moi. Quelles œuvres reprend Minos ? Mes Drames, répliqua le Poëte ; ils ont tant fait de bien par les éloges que j'ai donnés à la vertu & par la censure que j'ai faite des vices ! En ce cas, repart Minos, vous ferez bien de rester ici jusqu'à ce qu'il y vienne quelqu'un que vos Drames ayent conduit dans le sentier de la vertu, ou qu'ils ayent retiré de l'abîme du vice ; alors vous entrerez en même tems que lui. Cependant, ajouta le Juge, si vous voulez suivre mon conseil, & ne pas perdre de tems ; le meilleur parti pour vous, est de vous en retourner promtement dans l'autre vie.

A ce propos, le Barde murmura, & répliqua qu'indépendamment de ses travaux poëtiques, il étoit encore Auteur de plusieurs bonnes œuvres : par exemple, dit-il, j'ai un jour prêté tout le gain d'une représentation à un de mes amis, & ce secours lui a sauvé la vie, ainsi qu'à sa famille.

Il avoit à peine achevé de parler, que Minos fit ouvrir la porte, & dit poliment au Poëte, que s'il avoit d'abord annoncé cette action généreuse, il eût été superflu de parler de ses Drames.

Monseigneur, reprit encore le Nourris-

ſon des muſes, ſi vous vouliez vous donner la peine de lire mes ouvrages, je me perſuade, ſans vanité, que vous en feriez quelque cas. Minos, ſans parler, lui tourna le dos, & s'adreſſa à un nouvel eſprit qui arrivoit.

C'étoit un homme de belle taille, qui d'abord fit une profonde inclination devant Minos; il ſe redreſſa auſſi-tôt en portant le pied droit en avant, jettant le pied gauche ſur le côté, & en s'efforçant de ſe donner cette grace, que pourſuivent ceux qui prennent du tabac.

Qu'avez-vous à dire à votre avantage, demanda le fils de Jupiter?

Rien, répondit le révérencieux Eſprit, ſinon que je deſirerois vivement de danſer un menuet avec une habitante de l'Eliſée, pour vous donner une preuve de mon ſavoir; je peux même aſſurer votre Grandeur, que j'ai ſi fort excellé dans tous les exercices du corps, qu'il n'y a perſonne qui puiſſe me diſputer le titre d'homme agréable & du bon ton.

Minos lui dit qu'il ſeroit fâché de priver le monde d'un monſieur auſſi utile, & le pria en même tems de reprendre le chemin qui l'avoit amené.

Le joli Eſprit fit une profonde révérence, débita fort poſément un petit diſcours de remercimens, finit par aſſurer qu'il ne demandoit pas mieux que de regagner l'au-

tre monde, & disparut en faisant une pirouette.

Nous fûmes tous surpris de cette résolution; mais on nous rapporta qu'il n'avoit pas pris de purgatif chez l'Apothicaire dont il a été parlé.

Ensuite s'approcha en rampant un vieux Esprit, dont le menton couvert d'une barbe blanche très-longue, la tête pelée, les pieds nuds, joint à un habillement aussi grossier que grotesque, annonçoient un vénérable Disciple de Saint F.

Il fit en nazonnant un long discours sur la vie réglée qu'il avoit menée, sur les macérations qu'il avoit fait éprouver à son corps, & enfin sur le grand nombre de consolations & d'encouragemens qu'il avoit donnés à des moribonds, pour les déterminer à passer tranquillement dans l'autre vie.

Est-ce là tout le bien que vous avez fait, lui demanda Minos? Non, Monseigneur, répliqua-t-il; j'ai fait du bien à ma Communauté tant que j'ai pû. Un jour un agonisant que j'exhortois, connoissant ma pauvreté, me fit présent de son porte-feuille, qui valoit environ cinq mille livres sterlings, parce que, me dit-il, son fils étoit un dissipateur qui eût employé cet argent en débauches.

Je reçus humblement ce don, & pour entrer dans les vûes de mon bienfaiteur, je

distribuai ses bienfaits dans ma famille, que j'élevai par ce moyen fort au-dessus de la bassesse où elle étoit : dix années après, le fils du donateur mourut de misère à l'hôpital. Hélas ! mes quarante mille écus l'eussent fait mourir six ans plutôt.

Voilà je crois, Monseigneur, une assez belle action pour mériter d'être admis....

Qu'on arrête ce misérable, s'écria le Juge des enfers...., qu'il retourne dans le monde ; que quarante années passées dans son ancien état, lui fassent expier les crimes de sa première vie.

Minos se retourna en même tems du côté d'un Esprit qui se faisoit faire place avec grand bruit, & qui, la tête haute, & le regard dédaigneux, s'avança jusqu'au Trône, en disant qu'il étoit Duc, que son crédit, ses richesses & la faveur dont il jouissoit.... Retournez à toutes ces belles choses, reprit Minos, en l'interrompant, l'inquiétude de les perdre est un tourment pour les gens comme vous ; vous êtes trop puissant pour rester ici.

Au même instant, il porte ses regards sur un autre Esprit qui le prioit, en tremblant & d'un air consterné, de ne pas le jetter dans l'abîme. Monseigneur, crioit-il, considérez que si j'ai commis un crime, j'en ai subi la peine.

J'ai toujours soutenu par mon travail, mon père, que l'âge & les infirmités acca-

bloient doublement; je me suis conduit en bon mari & en bon père, jusqu'à ce que l'amitié me porta à me rendre caution d'un homme dont la fortune fondit en peu de tems; je tombai moi-même dans la plus affreuse indigence; enfin, pour me mourir moi & ma famille, je volai dix-huit pences, & je fus pendu.

A peine cette harangue étoit-elle finie; que la porte s'ouvrit.

Minos le fit entrer, & même lui donna en passant un petit coup sur la joue, comme pour lui marquer son affection.

Parut alors une troupe d'Esprits, qui déclarerent qu'ils avoient tous les mêmes raisons à dire, & que leur Conducteur parleroit pour eux.

Nous avons tous été tués, dit-il en effet, comme de braves guerriers, pour le service de notre patrie.

Minos à ces mots parut disposé à les recevoir; mais il demanda qui avoit été l'auteur de la guerre, qu'il falloit préparer pour lui l'entrée de la porte de l'abîme. Nous avons attaqué, nous nous sommes battus, répliqua l'Orateur de la troupe; nous avons envahi les Etats de l'ennemi, nous y avons pillé & brulé plusieurs Villes. Et qu'est-ce qui vous a porté à ces grandes actions, demanda Minos?

L'ordre de celui qui nous payoit, repliqua-t-il; un Soldat ne connoît pas d'autres

principes : nous exécutons ce qui nous eſt ordonné, autrement nous ſerions le mépris de l'armée, & nous ne mériterions pas notre ſolde. Vous êtes en effet de braves gens, reprit le Juge infernal; mais obéiſſez maintenant à mes ordres, & retournez-vous-en dans l'autre monde; que feroient ici d'auſſi braves gens; il n'y a point de Villes à piller ni à brûler. Suivez un peu plus à l'avenir la vérité dans vos paroles, & n'appelez pas la dévaſtation des autres Etats, *ſervice de votre patrie.*

Comment, répliqua le Conducteur en colere, vous m'accuſez de dire un menſonge? En même tems il s'efforçoit d'entrer; mais la garde de Minos le repouſſa auſſi-tôt, & ces hommes courageux prirent promtement la fuite dans l'autre monde.

Quatre Eſprits repréſenterent enſuite qu'ils étoient morts dans l'indigence, de faim & de froid, ſavoir le pére, la mère & deux enfans, qu'ils avoient mené toujours une vie réglée, honnête & fort laborieuſe, mais que des maladies les avoient mis hors d'état de travailler. Tout cela eſt vrai, s'écria un reſpectable Eſprit, Je ſais les circonſtances de leur vie, ces pauvres gens étoient de ma Paroiſſe. Vous êtes apparemment un Curé, lui dit Minos, & ſans doute vous étiez à votre aiſe? Pas tout-à-fait dans les commencemens; j'étois dans une honnête aiſance,

répondit l'Esprit, mais j'obtins bientôt après une Cure très considérable.

Cela est bien, dit Minos, laissez passer ces pauvres gens.

A ce propos, le Curé se mit avec confiance à leur tête, comme pour les conduire. Arrêtez, s'écria Minos, en le tirant par la manche ; doucement, Monsieur le Docteur, il faut que vous fassiez encore un petit tour dans le monde ; on ne laisse point entrer ici d'homme qui ait vu sans pitié mourir d'autres hommes.

On vit alors une figure distinguée, qui, se présentant à Minos comme un excellent Patriote, commença par débiter un beau discours qui rouloit sur ces deux points importans ; l'amour du bien public & la liberté de la patrie.

Minos témoigna beaucoup d'estime à notre Orateur, & en même tems ordonna d'ouvrir la porte.

Le Patriote, non content de cette faveur, & tourmenté par la démangeaison de discourir, ajouta, qu'ayant exercé un emploi, il s'étoit conduit en honnête homme ; car, comme il avoit été obligé d'entrer dans les vues de la Cour, il avoit profité de cette circonstance pour avoir soin de ses amis, & pour leur procurer des places.

Attendez un instant, Monsieur le Patriote, reprit Minos ; je fais réflexion que ce seroit un deuil trop douloureux pour votre

patrie, que de perdre un homme aussi adroit & aussi zélé que vous; ainsi je vous conseille d'y retourner. Je me persuade que vous ne vous en défendrez pas, & que vous serez très-empressé d'immoler votre propre félicité au bien public.

Le Patriote souriant, prit ce propos pour une raillerie, & voulut entrer; mais le Juge le retint, & persista dans son arrêt. Et comme le Patriote continuoit toujours à refuser d'obéir, la Garde le fit retourner par force.

Ensuite parut un Esprit, pour lequel la porte s'ouvrit, avant qu'il eût dit un seul mot. J'entendis que chacun se disoit à l'oreille : C'est notre défunt Lord Mayor.

Comme nous étions sur le point de paroître devant Minos, nous fûmes devancés par une belle Dame, dont la démarche majestueuse attiroit les regards de tous les assistans, qui se rangeoient pour lui faire place. Nous-mêmes, frappés par le coup d'œil fier que lançoit de part & d'autre cette femme, que nous prenions au moins pour une Princesse, nous nous serrâmes autant qu'il fut possible, crainte de la gêner dans son passage; &, par forme de remerciment, elle nous honora d'une inclination de tête, qu'elle nous lança rapidement de par-dessus son épaule, avec un regard de protection.

Je m'empressai de suivre notre Princesse pour entendre sa harangue, imaginant

nant qu'il devoit y être question du sort d'un peuple nombreux, & de quelque vaste empire.

Eh bien, madame, lui dit Minos, sans attendre la fin de la révérence qu'elle faisoit lentement, qui êtes-vous, quelle est votre vie?

Monseigneur, reprit-elle, je m'appelle *Nolliters.* Je reçus avec la vie quelques attraits, & un caractere élevé. Melpomène & Terpsycore me douerent aussi de quelques-uns de leurs talens; mais mon goût pour la volupté, & mon zèle à la rechercher, firent ma passion dominante.

Mes parens me voyant d'aussi heureuses dispositions, me firent entrer à l'âge de huit ans, dans une troupe de Comédiens de province, qui jouoient des Tragédies Françoises dans des Jeux de paume. Mon enfance fut de très-courte durée; mais je ne me souviens pas bien à quel âge elle cessa, ni quel fut celui qui m'enleva mon innocence. Ce qui est certain, c'est que, comme ma mere & mon beau-pere, car pour mon véritable pere, je ne le connus jamais, ne savoient exactement que végéter dans l'oisiveté, je pouvois à peine suffire à leur entretien & au mien, quelque multipliés que fussent mes talens, & quelque fréquent usage que j'en fisse. Hélas! si mes travaux redoublés les mettoient à l'abri de la misere, je ne pus les garantir

des atteintes mortelles d'une ennemie plus cruelle, qui les perſécutoit depuis longtems. Ils rendirent l'eſprit entre mes bras, à peu de mois de diſtance l'un de l'autre, & l'on m'apprit qu'ils étoient morts comme notre grand François Premier. Je voulus prendre des informations ſur cette maladie, qui m'étoit alors inconnue. On me fit ſon hiſtoire; je reconnus que c'étoit la plus terrible que pût redouter une Prêtreſſe de Vénus, dont j'avois adopté le rôle.

La vivacité de mes regrets me fit répandre en malédictions ſur le voyage de Colomb, ſur la découverte de l'Amérique; & ce fut-là le tribut que je payai à la mort de ma mere.

J'étois maîtreſſe de mon ſort; j'avois dix-huit ans; je manquois de fortune; mais non pas d'agrémens. Une vieille Comédienne eut la bonté de me conſeiller de me rendre à Paris, dès que mon engagement ſeroit expiré, & elle s'offrit même de m'y ſervir de mere. Sa propoſition fut acceptée; nous arrivons, & deux jours après je fus honorée de la viſite d'un Duc, qui, ſans m'avoir vue qu'un inſtant, jura qu'il m'aimoit paſſionnément, & que j'étois faite pour être adorée.

Je fus logée convenablement, & je débutai ſur le Théatre de cette Capitale avec un ſuccès brillant. J'eus cependant

besoin de tout le crédit de mon Duc pour me soutenir contre la cabale de mes Confreres, & contre l'intrigue de leurs femmes, qui ne portoient pas moins envie à mes petits appas, qu'aux talens de toute espece dont on disoit que j'étois douée. A la satisfaction du Public, & pour l'honneur de la Scène, je fus admise au rang fortuné d'Actrice, malgré les sifflets de la coulisse, & malgré les anecdotes secrettes que la calomnie répandoit au foyer.

Mon caractere majestueux, mes talens éminens, & la faveur de mon amant m'eurent bientôt portée au premier rang. Comme chargée des rôles de Princesse au Théatre, je devins aussi la souveraine à l'Assemblée de ma Troupe. Ma voix avoit la prépondérance, & ma volonté dirigeoit tout.

Mon antichambre étoit continuellement remplie de jeunes Poëtes qui vouloient se faire jouer, & d'anciens, qui demandoient à être repris; mais à parler vrai, je les jouois les uns & les autres. Je ne sortois des bras de Melpomène, que pour me jetter dans ceux de l'Amour; je ne me conduisois que par les conseils d'un jeune Colonel, que j'avois donné au Duc pour adjoint, & qui joignoit les forces d'Hercule à tout l'esprit d'Apollon. Ah, Monseigneur, il ne m'est pas possible de vous exprimer le nombre, de vous peindre la

douceur des momens délicieux que j'ai paſſés avec mon Colonel ! O ſort barbare ! la gloire l'avoit obligé de me quitter pour faire campagne à la tête de ſon Corps, Mars ſacrifia cette victime que je deſtinois à Vénus.

Dans le premier mouvement de la douleur accablante que me cauſa cette mort, je jurai de me retirer à la campagne, pour y finir mes jours dans les regrets. Mais dès le lendemain cette réſolution s'évanouit. Je ſentis que mon cœur n'étoit pas fait pour avoir du fiel contre l'amour. Je me preſſai donc de chercher de nouvelles conſolations. Parmi la foule qui ſe préſentoit, je choiſis trois jeunes gens de famille pour ſervir de vicaires à mon Duc. L'un étoit Mouſquetaire, âgé de dix-huit ans. Le ſecond, plus mûr, étoit deſtiné à une grande charge de Magiſtrature, & le troiſieme, homme fait, étoit déja pourvu de la ſurvivance & de l'exercice d'un riche Financier. Ce fut un trait de modeſtie, autant que de diſcernement, de me borner à trois amis ; car plus d'une de mes ſemblables en avoit juſqu'à ſix, & trouvoit encore bien du vuide dans ſes momens. Mon choix, toujours dirigé par la réflexion, ne m'expoſa jamais à de pareils inconvéniens.

Il ſeroit trop long, Monſeigneur, de vous faire l'hiſtoire de toutes les affaires

que j'eus avec différens perſonages, qui ſe ſuccédoient annuellement par terne, & quelquefois même par ſonnez. Mon Duc m'abandonna: ſon ſucceſſeur fit ma fortune; & dès-lors n'ayant plus à craindre de revers, je me plongeai tout-à-fait dans le torrent des plaiſirs. Je ne dois pas vous cacher que j'eus ſouvent des reproches amers à eſſuyer, de la part de quelques jeunes gens qui m'accuſoient de trop reſſembler à ma mere. Quoi qu'il en ſoit, moitié par raiſon, moitié par complaiſance pour le genre maſculin, je pris la réſolution d'extirper la racine d'une maladie ſi funeſte à mes goûts. Hélas! je ne fus pas heureuſe avec mes Médecins.

Un jour, que, dansun rôle de Princeſſe, j'avois mis tout l'emportement, & toutes les fureurs d'une amante jalouſe & délaiſſée, je tombai en foibleſſe; &, dès ce moment, je reſtai dans un état de débilité qui me permettoit à peine l'uſage de mes facultés corporelles, & auquel tout l'art de la Médecine ne put rien changer. Ma ſanté reſta languiſſante; mais mes talens devenoient d'autant plus agréables au Public, qu'il les voyoit plus rarement. Je ne me montrois plus, que la Salle ne rétentît d'acclamations & d'applaudiſſemens, avant que j'euſſe parlé.

Enfin, un jour qu'à une répétition je rendois mal le rôle d'une Reine déſeſpérée

de la perte de fon fils, l'Auteur de la Piece eut l'infolence de me faire des menaces, qu'il n'auroit dû faire qu'à des valets de théatre. Il avoit cependant bien tort; car j'étois fi pénétrée de mon rôle, qu'imaginant être la Souveraine que je repréfentois, mon indignation s'alluma par fes propos indécens, & je lui appliquai un foufflet. Auffitôt il tire fon épée; mais je m'enfuis, & je me fauvai dans les détours des couliffes. La frayeur que me caufa cette fcène, occafionna chez moi une telle révolution, que la fiévre fe joignit aux maux anciens qui me rongeoient fourdement, je fuccombai dans huit jours; & c'eft, Monfeigneur, ce qui me procure l'honneur de vous faire ma révérence. Vous êtes trop jufte, pour difconvenir que je ne doive être admife au rang des ames fortunées. Doucement, mademoifelle, reprit Minos: Vous n'avez point, il eft vrai, commis de crimes qui méritent le gouffre éternel; mais vous avez ruiné des vieux, vous avez empoifonné des jeunes; vous avez trompé les uns & les autres, & vous avez effentiellement bleffé la bienféance qui convient à votre fexe; on n'a pas befoin de mauvais exemples dans l'Elifée. *Retournez dans le monde*; reprenez votre état, & comptez que, fi vous pouvez avoir de bonnes mœurs, l'Elifée vous fera fûrement ouvert.

Enfin vint le tour de notre Compagnie. Le joli Esprit féminin, dont j'ai fait mention avec une estime si distinguée, ne trouva point de difficulté; mais notre Dame sérieuse fut renvoyée ; Minos déclara que dans tout l'Élisée il n'y avoit pas une seule femme prude ni bigote.

Aussi-tôt le Juge se tourna vers moi, & j'avoue franchement que je désespérois de bien me tirer d'un examen rigoureux.

Je confessai sans détour, que, dans ma jeunesse, j'avois été un peu trop abandonné aux femmes & au vin; mais que de ma vie je n'avois volontairement offensé personne, ni négligé une seule occasion de faire du bien; qu'à la vérité, je ne pouvois me glorifier d'avoir fait des efforts pour pratiquer la vertu, mais que j'avois toujours eu une humanité générale, & quelque amitié particuliere. J'allois continuer, lorsque Minos m'ordonna d'entrer, & de ne pas m'arrêter plus long-tems au récit de mes propres vertus.

Je ne tardai pas à suivre mon aimable Compagne : je l'embrassai avec toute la délicatesse d'une Intelligence aërienne, & avec cette innocence qui n'est plus qu'aux Champs Élisées. Elle me rendit mes embrassemens sans scrupule. Nous nous félicitons mutuellement d'être parvenus dans ces contrées délicieuses, dont la beauté ne sauroit être ni conçue par l'imagination la

plus riante, ni représentée par le pinceau du plus grand Maître.

CHAPITRE VIII.

Premières aventures de l'Auteur, après son arrivée aux Champs Elisées.

NOUS voyageâmes par une agréable forêt d'orangers, où je vis plusieurs Esprits, que je connoissois tous, & dont je fus aussitôt reconnu : car, dans ce séjour céleste, il suffit de se voir pour se connoître.

Bien-tôt après je rencontrai ma petite-fille, que j'avois perdue depuis quelques années. Pourrois-je trouver des expressions propres à décrire la joie ravissante qui saisit nos sens ? Nous nous baisions avec transport; nous versions des larmes de tendresse; la vivacité des sentimens que nous éprouvions, les efforts avec lesquels nous nous pressions mutuellement l'un contre l'autre, nous ôtoient toute autre faculté; j'assurerois que pendant une demi-année au moins que nous restâmes ensemble, s'il est possible de mesurer le tems dans un lieu de délices, nous ne sentîmes que notre amour.

Je continuai ma route ensuite, & le premier Esprit avec lequel j'entrai en conversation, étoit Léonidas de Sparte. Je lui racontai qu'un de nos plus fameux

Poëtes lui avoit rendu des honneurs particuliers ; il répondit simplement, qu'il lui en étoit très-obligé.

Une musique excellente se fit alors entendre de notre côté ; une voix des plus belles chantoit un *Duo*, accompagnée par un Violon qui me parut surpasser même Gaffarelli & Piantanida. Je reconnus que ce Musicien ravissant & cette divine Chanteuse étoient Orphée & Sapho.

Le bon-homme Homère assistoit à ce Concert ; & Madame Dacier étoit assise sur ses genoux.

Il me demanda d'abord des nouvelles de M. Pope, & marqua un vif desir de le voir. J'ai lu, me dit-il, sa Traduction de l'Iliade, &, en honneur, elle m'a satisfait autant que l'Original même a pu satisfaire quelques autres Lecteurs. Je ne pus m'empêcher de lui demander, s'il avoit en effet exécuté ce Poëme par chants détachés, & s'il avoit chanté ces différens morceaux par toute la Grèce, ainsi que les Historiens l'ont raconté. Il sourit à cette question : Trouvez-vous, me répondit-il, de l'ordre & une suite dans mon Poëme ? Dans ce cas, vous pouvez très-facilement résoudre vous-même cette question.

Je le priai de me dire quelle étoit celle des différentes Villes qui se disputoient l'honneur d'être sa patrie, qui avoit raison. En vé-

rité, je ne faurois le décider moi-même;
me répondit-il.

Virgile s'approcha de nous avec le Sieur Addifon, & me pria de lui dire combien il s'étoit fait de Traductions de fon Enéïde, dans ces dernières années? Quatre ou cinq, répondis-je, mais je ne faurois m'en fouvenir, n'ayant lu que la Traduction du Docteur Trapp. En effet, repliqua-t-il, cet ouvrage eft affez fingulier.

J'appris en même tems au Chantre de Didon, que M. Warburton avoit découvert les myftères Eleufiniques dans fon Enéïde. Quels myftères? demanda Addifon. Les myftères d'Eleufine, répondit Virgile, dont j'ai fait la defcription dans mon fixième Livre. Comment, répliqua Addifon, vous ne m'en avez rien dit depuis que nous nous connoiffons? J'ai, crû, dit Virgile, que cela n'étoit pas néceffaire pour un homme de votre favoir, qui m'a fouvent affuré qu'il m'entendoit très-bien par-tout.

Il me parut que notre Critique perdit un peu de fon affiette, & fe troubla; il fe tourna cependant vers un certain Dick Steele. Celui-ci d'abord l'embraffa, & lui jura qu'il étoit un des plus grands hommes de fon tems. Je ne puis, continua Steele, refufer d'avouer que mes propres ouvrages font effacés par les vôtres.

Ce propos flatteur ramena la férénité fur le front de M. Addifon, qui, d'un air

riant frappa sur l'épaule de Steele, en lui disant avec beaucoup de satisfaction, vous avez raison, mon cher Monsieur.

J'apperçûs ensuite Schakespear, au milieu de Bettertons & de Booth; il jugeoit une dispute que ces deux Messieurs avoient eue au sujet de l'endroit d'une de ses strophes, où il falloit mettre un accent.

Cette dispute continua même en ma présence, avec une ardeur que je ne croyois pas trouver dans l'Elysée; mais l'expérience m'apprit que chaque ame y conserve le caractère qu'elle avoit dans le monde terrestre, & que c'est même ce caractère qui fait l'essence de l'ame.

La strophe qui causoit la contestation, se trouve dans l'Othello, du tragique Anglois, &, suivant Bettertons, il falloit lire:

(Put out the light, and then put out the light. (*)

Booth, au contraire, vouloit qu'on s'exprimât ainsi:

Put out the light, and then put out the light;

& que l'accent devoit tomber sur le dernier *le*. Je ne pouvois me retenir de découvrir

(*) C'est-à-dire, éteins la lumiere, & alors éteins la lumiere. C'est un des fades jeux de mots dont Schakespear est rempli. Il prétend dire par-là, éteins la lumiere, & ensuite meurs.

ma conjecture, qu'on devoit dire peut-être:

Put out the light, and then put out they light. (*)

Un autre avoit un autre sentiment, & vouloit lire,

Put out the light, and then put out thee light [†]

de sorte que *light* devient le vocatif.

Un autre vouloit changer le dernier mot, & lire:

Put out the light, and then put they sight.

Mais Bettertons disoit; si l'on altère le texte, je ne vois pas pourquoi on ne pourroit pas changer aussi-bien un mot entier qu'une syllabe, & lire plutôt.

Put out they eyes [**].

Enfin tous s'accorderent à remettre la décision à M. Schakespear lui-même, qui s'énonça de la maniere suivante. En vérité, Messieurs, il y a si long-tems que j'ai écrit ces lignes, que j'ai oublié moi-même quelle étoit alors ma pensée; & si j'eusse pu prévoir qu'on barbouilleroit tant de papier,

(*) C'est-à-dire, éteins ta lumiere.
[†] C'est-à-dire, éteins toi-même, ô lumiere.
(**) C'est-à-dire, & alors crève-toi les yeux.

pour un sujet aussi ridicule qu'indifférent, je me serois certainement abstenu tout-à-fait de les écrire ; car je remarque, que si une des façons nouvelles de lire ce passage, rend ma pensée, il me fait fort peu d'honneur.

On le questionna encore sur différens autres passages douteux de ses Œuvres ; mais il ne voulut rien décider ; il dit seulement : que si ce que M. Théobald avoit écrit en sa faveur, n'étoit pas suffisant, il avoit paru trois ou quatre nouvelles éditions de ses Drames, dans lesquelles chacun pouvoit se satisfaire à son choix. Au reste, ajouta-t-il, je ne trouve rien de si insipide, que de s'occuper sérieusement à découvrir, dans un ouvrage, des beautés cachées même à son Auteur.

Les véritables beautés sont celles qui sont claires, & qui frappent tout le monde. L'on peut assurer que toutes les fois qu'un passage est susceptible de deux interprétations, & qu'il prête également à deux conjectures, c'est une certitude que le passage & les explications ne valent rien.

De ses œuvres, la conversation passa sur son épitaphe, ce qui le fit rire de tout son cœur ; puis, se tournant vers Milton : frere, lui dit-il, en vérité on a rassemblé ici une couple de Poëtes qui sont au mieux assortis ; on auroit eu regret de les avoir invité à la même table pendant leur vie. Cela est certain, répondit Milton, à moins que nous n'eussions eu alors aussi peu d'appétit que nous en avons actuellement.

CHAPITRE IX.

Autres Avantures de l'Elisée.

ARRIVA dans le moment une troupe d'Esprits, que je reconnus pour être tous ces Héros, qui doivent leur immortalité aux Poëtes, & qui venoient leur témoigner leur reconnoissance.

Achille & Ulysse s'adressoient à Homère; Enée & Jules-César à Virgile; Adam s'approcha de Milton.

Ce dernier m'excita à dire à Dryden à l'oreille; il me semble qu'il n'y auroit pas de mal, que le diable témoignât sa reconnoissance, ainsi qu'autrefois.

Je crois, répondit Dryden, que le diable conduisoit ma plume, lorsque j'écrivis son panégyrique.

Parmi plusieurs personages qui s'approchoient de Schakespear, pour lui marquer leurs obligations, Henri V. se distinguoit principalement.

Tandis que je considerois ce Monarque, accourut à moi un très-petit Esprit, qui, tout en me secouant amicalement la main, me dit, qu'il étoit Thomas Thumb. Je lui marquai beaucoup de satisfaction de le rencontrer; je ne pus en même tems m'empêcher de parler avec indignation des Histori-

ens qui avoient rapporté que sa taille n'alloit tout au plus qu'à une palme de hauteur, puisque je pouvois juger au premier coup d'œil, qu'il avoit un pied & demi complet de circuit, & même, comme il le disoit lui-même, la trente-septieme partie d'un pouce de plus. On voit conséquemment qu'il étoit encore moins petit que quelques Petits-Maîtres distingués de notre tems.

Je le questionnai pour savoir la vérité de certaines avantures qu'on raconte de lui; par exemple, celle du *Pudding*, de la Vache. Quant à la premiere avanture, me dit-il, elle est entiérement de l'invention de quelque honnête Romancier, & ne mérite pas plus d'attention que les billevesées ordinaires de ces Messieurs.

A l'égard de la Vache, je ne crois pas avoir mérité de honte, pour avoir été dévoré par cet animal, puisque je l'ai été par surprise; & certainement si j'avois eu quelque arme à la main, la Vache auroit plutôt avalé le diable que moi. Il proféra ces dernieres paroles avec tant de vivacité; & me parut en même tems être si animé, que j'aurois beaucoup craint pour sa santé, si je n'eusse tourné la conversation sur les Géans. Il m'assura qu'il étoit si peu vrai qu'il en eut tué quelques-uns, qu'au contraire, de toute sa vie il n'en avoit apperçu aucun. Qu'il y avoit apparence qu'on lui avoit fait honneur des faits & gestes, qui n'appartenoient qu'à

Jack, l'étrangleur de Géans, qu'il connoiſſoit bien, & qui méritoit d'être régardé comme le Héros qui avoit exterminé toute la race géante.

Je le contredis ſur cette derniere circonſtance, en lui racontant que j'avois vû moi-même un géant monſtrueux & apprivoiſé, qui avoit paſſé un hyver entier à Londres, pour affaires, & que des intérêts de famille avoient enſuite rappelé en Suede, ſa patrie.

J'apperçus en cet inſtant un Eſprit qui s'appuyoit ſur les épaules d'un autre & qui obſervoit les aſtres. Je m'arrêtai pour l'examiner, & je reconnus que le premier étoit Oliver Cromwel, & l'autre Charles-Martel.

Je dois convenir que je fus fort étonné de trouver ici Cromwel; puiſque ma grand'mère m'avoit aſſuré que le Diable l'avoit emporté dans un orage. Il me jura ſur ſon honneur, que rien n'étoit plus faux que ce conte. Il m'avoua cependant qu'il avoit eu beaucoup de peine à échapper au gouffre éternel, & que ſi la premiere moitié de ſa vie n'avoit pas été meilleure que la dernière, il y auroit été certainement précipité; mais qu'il en avoit été quitte pour retourner quelque tems dans le bas monde. J'y ſuis rentré, ajouta-t-il, le jour même du Couronnement ſolemnel de Charle II, & je fus membre d'une famille

qui avoit consumé des biens considérables au service de ce Prince, sans recevoir d'autre récompense que celle qu'on reçoit ordinairement de Messieurs les Princes.

Lorsque j'eus atteint ma seiziéme année, mon pere me procura un petit emploi militaire, que j'exerçai sans aucun avantage pendant tout le règne de ce Roi, & de son frère.

Après la révolution qui renversa mon Maître de son trône, je suivis fidèlement sa fortune, & la récompense de mes services fut une blessure dangereuse que je reçus à la bataille sur la Boyne, où je combattis comme un simple Soldat.

Après mon rétablissement, je me rendis à Paris auprès de cet infortuné Roi, & je tombai dans un état si misérable, que, pour nourrir une femme & sept enfans, je fus contraint de prendre la place de décroteur & moucheur de chandelles à l'Opéra. Après avoir passé quelques années dans ce malheureux état, je mourus une seconde fois d'inquiétude & de misere.

Je me présentai devant Minos, qui, par pitié du malheur que j'avois souffert pour l'amour d'une famille dont j'avois autrefois été le plus cruel ennemi, m'accorda l'entrée de l'Elisée.

La curiosité me porta à lui demander s'il avoit eu réellement des velléités pour

la Couronne ? Pas autrement, répondit-il en souriant ; mes desirs pour le sceptre n'étoient pas plus grands que ceux qu'un Ecclésiastique a pour la Mitre, lorsqu'il chante, *nolo Episcopari.*

Il parut, au reste, répondre à cette question avec beaucoup de mépris, & aussi-tôt s'éloigna de moi.

Un esprit d'un air respectable frappa mes regards ; c'étoit Livius, Historien Romain. Alexandre le Grand, qui venoit d'arriver du Palais de la Mort, passa devant nous avec une mine fâchée : l'Historien s'en apperçut, & cria au Prince Macédonien, vous avez bien sujet d'être de mauvaise humeur ; car il est sûr que vos Héros, qui ont vaincu tous ces Esclaves Asiatiques, se feroient mal tiré d'affaire avec les Romains. Nous regrettâmes ensuite entre nous la perte d'une grande partie de son Histoire, & il prit occasion de vanter la belle collection des œuvres de M. Hooke, qu'il préféra à toute autre.

Comme j'opposai les Œuvres d'Echard à son opinion, il rendit un son aigu, semblable au sifflement d'une fusée dans les airs, & voulut se retirer ; mais je l'arrêtai, & je le priai de vouloir bien me dire auparavant s'il avoit réellement été superstitieux, comme je l'avois toujours cru, jusqu'à ce que Leibnitz m'eût informé du contraire. Leibnitz, reprit-il d'un ton dédaigneux,

ce Leibnitz avec ſes monades, me connoîtroit-il donc mieux que moi-même ? Et dans l'inſtant je me trouvai ſeul.

CHAPITRE X.

Etonnement de l'Auteur, de trouver Julien l'Apoſtat aux Eliſées. Julien l'en fait revenir par le récit de la manière dont il a acquis cette félicité. Avantures de ce Prince dans la condition d'Eſclave.

COMME Livius me quittoit, je l'entendis qui ſaluoit un autre Eſprit, qu'il appeloit Julien l'Apoſtat.

J'en tréſſaillis de frayeur, car j'avois toujours cru fermement que perſonne n'avoit plus juſtement mérité les flammes éternelles. Ma frayeur ſe diſſipa pourtant un peu, lorſque j'appris que ce Julien & l'Archevêque Latimer, étoient la même perſonne.

Il me raconta qu'on avoit débité beaucoup de fauſſetés ſur ſa premiere apparition dans le monde, où, cependant, il n'avoit pas été auſſi méchant homme qu'on l'avoit univerſellement dépeint.

Avec tout cela, me dit-il, on ne voulut pas m'admettre ici la premiere fois. J'ai été obligé de faire pluſieurs voyages ſur terre.

J'y ai ſucceſſivement repréſenté la perſonne d'un Eſclave, d'un Juif, d'un Géné-

ral, de mon propre héritier, d'un Charpentier, d'un Petit-Maître, d'un Moine, d'un mauvais Menetrier, d'un Sage, d'un Roi, d'un Bouffon, d'un Mendiant; d'un Prince, d'un Homme d'Etat, d'un Soldat, d'un Tailleur, d'un Echevin, d'un Poëte, d'un Chevalier, d'un Maître de Danse & d'un Archevêque. Enfin tous ces longs tourmens, & sur-tout ma conduite dans le dernier caractere, m'ont mérité la grace d'entrer dans ces heureuses contrées.

A ce que je conjecture, lui fis-je entendre, tous ces différens caracteres ont dû vous occasionner des avantures qui ne seroient pas désagréables à entendre; si vous vous en souveniez, & que vous voulussiez avoir la complaisance de me les raconter, je vous en aurois certainement une très-sincere obligation.

Je me souviens très-bien de tout, répondit-il, je dois vous prévenir qu'il est du devoir de tous ceux qui habitent ces lieux de délices, de contribuer chacun de son côté aux plaisirs des autres.

A ces mots je pris ma fille d'une main, & ma chere compagne de voyage de l'autre, & nous nous rendîmes avec Julien au bout d'un parterre émaillé de toutes sortes de fleurs, sous un berceau touffu d'orangers & de citronniers entrelacés de chevrefeuille & de Jasmin.

Je suppose d'abord, commença-t-il, que

vous connoissez mes avantures du tems que j'étois revêtu de la pourpre Impériale : mais il faut bien vous garder d'ajouter foi à tous les bruits que la postérité a débités sur mon compte; certains imbécilles les ont saisis avec avidité, répandus avec empressement : surtout défiez-vous des présages singuliers que le fanatisme a inventés pour faire croire que ma mort étoit agréable au Ciel, & nécessaire au bonheur de la terre. Tous ces contes absurdes & populaires ne méritent pas que je m'arrête à les réfuter. Si les Historiens ont regardé l'histoire de ma vie & de ma mort comme une occasion de faire briller leur imagination, & d'amuser des sots par des sottises, je leur laisse leur ignorance, & je n'envie point le plaisir qu'ils y ont pu trouver.

Après être descendu du Trône dans l'Empire des Morts, je retournai donc dans le monde, & je tombai à Laodicée en Syrie, dans une famille Romaine, d'un état honnête, mais non qualifiée.

J'étois d'un caractère vif & turbulent ; j'abandonnai ma famille à l'âge de dix-sept ans, pour me rendre à Constantinople, où je séjournai jusqu'à ce que le desir de voyager me conduisit en Thrace, peu après que l'Empereur Valens eût reçu les Goths dans ces contrées.

Là je vis & j'aimai une beauté Gothique,

femme d'un certain Chef des Goths, nommé Roderic.

Le cas particulier que j'ai toujours fait du beau sexe, me porte à cacher son nom aujourd'hui, parce que sa conduite envers moi ne prouve pas un cœur excellent, & parce qu'elle m'a paru toujours mépriser cette vertu févere qui résiste à la séduction, & très-éloignée de cet attachement qu'une honnête femme doit à un amant malheureux pour elle-même.

Je devins donc si passionné pour Madame Roderic, que je ne trouvai point d'autre moyen de me satisfaire, que de me vendre en qualité d'Esclave à son mari.

Il étoit d'une nation qui connoissoit peu la jalousie; il me présenta donc à sa femme, par une raison qui eût retenu un jaloux, c'est-à-dire, parceque j'étois un jeune homme bien fait.

Je ne fus pas long-tems sans remarquer quelques petites circonstances qui flattoient mes desirs, & la suite ne fit que fortifier le germe de mon espérance.

Je m'apperçus très-bien que je ne déplaisois pas à Madame Roderic, & qu'elle recevoit mes soins avec complaisance; lorsque ses yeux rencontroient les miens, elle ne les baissoit jamais sans quelque trouble, & ce trouble n'a sûrement jamais lieu lorsque le cœur est innocent & pur.

La considération de mon état m'empê-

cha long-tems de hafarder une attaque en forme ; elle me fembloit auffi vouloir obferver fi févèrement le *decorum*, que je ne devois pas m'attendre qu'elle bleſſeroit les loix auftères de la bienféance pour me prévenir.

Ma paffion éteignit mon refpect, & me fit réfoudre à courir les rifques d'un affaut en regle.

Je profitai de la premiere abfence de mon Maître, pour pouffer l'ouvrage jufqu'au fort, & j'eus le bonheur de l'emporter d'emblée.

Je dis d'emblée, car la réfiftance fut réelle, & me parut avoir été mefurée fur ce que prefcrit la bienféance.

Elle me menaça plufieurs fois de crier ; je lui repréfentai qu'elle s'épuiferoit inutilement, puifque perfonne ne pouvoit l'entendre ; apparemment que je la perfuadai, car elle ne jetta dans le fait aucun cri, cependant elle eût certainement été délivrée.

Lorfqu'elle fe fut perfuadée que fa chafteté avoit été forcée, elle prit fon parti, & me permit volontiers de moiffonner fréquemment les fruits agréables de ma victoire. Hélas ! le fort jaloux de mon bonheur, me fit payer bien cher mes plaifirs.

Un jour que nous nous étions entierement abandonnés aux délices de notre félicité, nous fumes furpris par le retour imprévu de Roderic, qui, arrivant d'abord à l'ap-

partement de sa femme, me laissa à peine le tems de me cacher sous le lit. Le désordre où il la trouva, en auroit certainement fait deviner la cause à tout autre homme moins confiant; mais il parut n'avoir aucun soupçon, & tout se seroit très-bien passé, si, par une malice de la fortune, il n'avoit découvert mes jambes qui n'étoient point assez cachées. Il les empoigne, & me tire violemment de dessous le lit; se tournant ensuite vers sa femme avec un œil furieux, il porta la main sur un poignard qu'il avoit au côté. Je crois qu'elle alloit être immolée à sa jalousie, si je ne l'eusse assuré qu'elle étoit absolument innocente, & si je n'eusse protesté que j'étois seul coupable, dont toutefois le crime n'avoit consisté que dans la mauvaise intention.

Elle appuya si bien ce que je disois, qu'il reconnut son innocence.

En revanche, sa fureur se tourna sur moi; il me menaça de toutes sortes de tourmens.

Soit frayeur, soit finesse, la bonne femme n'osoit employer aucune raison pour le dissuader de l'exécution des menaces qu'il me faisoit; peut-être le moindre chagrin qu'elle auroit fait paroître à mon sujet, auroit excité la jalousie de son mari, & l'auroit porté à quelque chose de funeste contre elle-même.

Après un moment de réflexion, Roderic me

me déclara qu'il avoit trouvé une punition proportionnée à mes desseins criminels, qui me garantiroit en même tems de toute tentation de pareille espece.

Sa cruelle résolution fut aussi-tôt exécutée; l'on me rendit indigne de porter le nom d'homme.

Etant donc hors d'état de l'offenser, ni aucun autre mari, Roderic n'eut point de scrupule à me laisser davantage dans sa maison. Mais sa femme, qui avoit été la cause de mon malheur, ne m'accorda depuis ce tems pas un regard favorable; elle dédaigna de me consoler par un seul mot gracieux. Elle fit pire encore, car, s'étant fait un grand échange d'Esclaves contre des chiens, entre les Romains & les Goths, cette bonne Dame eut la bonté de me troquer contre le petit chien d'une Veuve Romaine, à qui elle donna encore en retour une somme considérable.

Je restai sept ans au service de cette Veuve, & je fus très-maltraité pendant tout ce tems. Je travaillois continuellement, sans recevoir d'autre marque de reconnoissance que des coups de bâton, appliqués par une grosse Servante, qui ne m'appeloit jamais autrement que l'animal. Tous les efforts que je faisois pour plaire, tous les soins officieux que je m'empressois de rendre, étoient inutiles; ni la Veuve, ni ses femmes, ne vouloient manger de

ce que j'avois touché, & disoient que j'étois attaqué de la peste.

Je ne vous ferai pas un plus long récit des mauvais traitemens que j'eus à essuyer; vous ne pouvez en imaginer, ni en trop grand nombre, ni d'aucune espece que je n'aie souffert dans cette maison Romaine.

Un Prêtre payen m'obtint enfin en présent de cette Veuve, & la scène changea totalement. Autant j'avois eu sujet de me plaindre de la rigueur de ma condition passée, autant j'eus à me féliciter de mon sort présent. Je parvins en peu de tems à captiver la faveur de mon maître, au point que les autres Esclaves me rendoient presque autant de respect qu'à lui-même, lorsqu'ils se furent apperçus que leurs bons ou mauvais traitemens dépendoient entiérement de moi.

Je devins le confident même du Prêtre: je fus le dépositaire de ses plus grands secrets, & le complice de ses fourberies.

C'étoit avec mon secours qu'il emportoit secrétement, pendant la nuit, les sacrifices des autels, & le peuple imbécille imaginoit que les Dieux eux-mêmes les mangeoient; chaque jour étoit un festin; les mets les plus exquis, les plus flatteurs, ne nous manquoient jamais.

Une intelligence si particuliere, entre un Prêtre payen & un Esclave Chrétien, aura peut-être de quoi vous surprendre; mais

mon maître, qui connoiſſoit toutes les intentions des Dieux, avec leſquels, à ce qu'il me diſoit, il avoit l'honneur de converſer ſouvent, m'aſſura qu'ils ne blâmoient jamais des hommes de vivre en freres avec d'autres hommes, quand bien même ils auroient des opinions différentes.

Cette heureuſe vie dura quatre ans, & fut terminée par la mort de mon maître, dont l'intempérance & la gourmandiſe abrégerent les jours.

Je paſſai enſuite au ſervice d'un homme, dont le caractere étoit bien différent, c'étoit Saint Chryſoſtôme. Au lieu d'alimens ſucculens & recherchés, il me nourriſſoit de belles paroles, qui rempliſſoient les oreilles, d'excellentes vérités, mais qui laiſſoient l'eſtomac très-vuide.

Bien loin d'être à portée d'acquérir de l'embonpoint, par la pratique des regles d'une cuiſine délicate, je n'appris que des recettes d'hermite, & je n'entendis parler que de mortifications & de pénitences. Je vous avoue que je fus tellement édifié de tout cela, qu'en peu de mois je reſſemblois à un ſquelette. Cependant l'habitude de ce régime me fit du bien, au bout de quelque tems; ſur-tout, lorſque mes paſſions eurent plié ſous les principes auſtères de mon Saint, leſquels, à ce qu'il m'aſſuroit, devoient me procurer une prochaine récompenſe.

Ce Saint étoit, au reſte, un homme d'un

bon naturel, & je n'en reçûs jamais aucuns reproches amers, si ce n'est une seule fois, que j'avois oublié de mettre sous le chevet de son lit, Aristophane, qui étoit son Compagnon de nuit. Il étoit fort entiché de ce poëte Grec; souvent j'étois obligé de lui lire ses Comédies.

Lorsqu'il se rencontroit quelques passages trop libres, le Saint ne pouvoit s'empêcher de sourire, en disant, c'est dommage que la matiere ne soit pas aussi pure que le style: cependant il étoit si amoureux de ces passages si purs de mots, & si impurs de choses, que je me suis vu contraint de les lui lire plus de dix fois. D'ailleurs, il paroissoit avoir beaucoup d'horreur pour toutes les impuretés.

Au reste, le caractere de ce bon homme a été différentes fois attaqué par des Payens ses contemporains, qui l'ont accusé d'avoir du goût pour le sexe. Mais la maniere dédaigneuse & même méprisable dont je l'en ai entendu parler plusieurs fois, semble devoir le justifier pleinement.

Ce saint homme me donna la liberté; je passai au service de Timasius, un des Officiers principaux de l'Armée Impériale. Je réussis si bien auprès de ce nouveau maître, qu'il me procura un emploi considérable dans le Militaire; il me fit son ami & son confident.

Tant de prospérité me rendit orgueilleux.

Plus il m'accordoit de faveurs, plus je me confirmois dans l'opinion que j'en méritois davantage; plus je devenois insensible à ses bienfaits, que je regardois alors comme des devoirs de sa part, plutôt que comme des graces.

La fierté de mon ame ne put supporter le joug de la reconnoissance. Du murmure je passai au mécontentement. L'envie succéda, la haine marcha bientôt à sa suite. Je devins l'ennemi secret d'un maître, dont j'eusse été toute ma vie le fidèle domestique, s'il m'eût moins accablé de bontés.

Mon rang, ma fortune me firent lier avec un certain Lucilius, créature du premier Ministre Eutropius, qui l'avoit élevé à la dignité de Colonel. Ce Lucilius étoit un homme d'un caractere pervers, sans ame comme sans talens, ou du moins il ne possédoit que le plus méprisable de tous : celui d'être habile à tromper, & versé dans toute espece d'artifices.

Imaginant que je pourrois servir à l'exécution des vues du premier Ministre, il commença par sonder mes principes sur l'honneur & sur la probité, qu'il qualifioit de mots vuides de sens & de réalité.

Lorsqu'il se fut apperçu que j'entrois dans ses sentimens, il me recommanda au Ministre, comme un homme utile, & capable d'exécuter les desseins les plus criminels.

Lucilius me proposa donc de me présen-

ter à Eutropius, qu'il me dépeignit comme un homme prévenu en ma faveur par sa recommandation, & comme un Ministre éclairé, qui savoit apprécier le mérite, & récompenser les talens.

Je me rendis volontiers aux propositions de mon ami Lucilius, & nous convînmes de nous rendre le soir même chez le Ministre; rien de plus aimable que cet homme d'Etat. Il me reçut avec cette politesse extérieure des Cours, qui est si séduisante; il me marqua l'estime la plus profonde, dans des termes si énergiques, que moi, qui ne connoissois pas les grandes scenes du grand monde, je me tins pour certain qu'Eutropius étoit le protecteur le plus sincère & le plus désintéressé que je pûsse avoir. Je me sentois plein de la plus vive reconnoissance pour Lucilius, qui m'avoit procuré ce bonheur: la suite fera voir combien j'étois neuf avec mes vieux préjugés.

Après souper, la conversation tomba sur la conduite maladroite des hommes de mérite, qui prétendoient mériter des bienfaits & des récompenses de la part des Grands, sans se montrer absolument disposés à tout sacrifier pour leur service.

Quel cas puis-je faire, dit Eutropius, de la science, de l'esprit, du courage & de toutes les autres vertus d'un homme, s'il ne m'est pas utile? Celui qui manque de tous ces avantages, mais qui prend mes intérêts

à cœur, qui eſt dévoué à mes ordres, n'a-t-il pas réellement le plus grand mérite à mes yeux, & ne lui dois-je pas toute ma faveur ?

Mes réponſes étoient ſi conformes aux ſentimens du Miniſtre & aux vues de ſon Favori, qu'ils en devinrent plus hardis.

Après quelques détours encore, on parla de Timaſius, & l'on en parla dans les termes les plus mépriſables : la méchanceté, l'envie & la calomnie ſe mêloient du portrait ; les couleurs en furent des plus noires & des plus affreuſes. Moi, j'écoutois tout ſans dire mot, & ſans penſer ſeulement à défendre mon bienfaiteur. Lucilius, qui m'obſervoit, jura que Timaſius étoit indigne de vivre, & que dès ce moment il falloit rechercher les occaſions de s'en défaire.

Il pourroit y avoir du danger, reprit Eutropius. A la vérité, Timaſius eſt très-coupable ; ſes crimes ſont ſi bien connus à l'Empereur, que ſa mort ne manqueroit pas d'être très-agréable à Sa Majeſté, & de mériter de ſa part de grandes récompenſes : mais le point de queſtion eſt de ſavoir ſi vous êtes en état de lui rendre ce ſervice important.

Si Lucilius n'eſt pas en état, dis-je avec vivacité, je le ſuis, moi ; perſonne n'a de plus juſtes raiſons de ſe charger de cette entrepriſe ; car, outre ſes perfidies envers mon

Prince, à qui je dois toute fidélité, il m'a fort offensé moi-même, en employant, au grand préjudice de l'Etat, des sujets infidèles comme lui, & en me préférant des gens qui ne me valoient sûrement pas.

Il feroit superflu de rapporter tout ce qui se passa dans cette conversation; c'est assez que de dire quelle en fût la suite.

En nous séparant, le Ministre me serra la main amicalement, vanta beaucoup la noblesse de mes sentimens, & m'assura de la plus tendre bienveillance.

La soirée suivante il me fit venir seul chez lui. Après m'avoir entretenu de mon empressement, de mes talens & de ses vûes, il me proposa enfin d'accuser Timasius du crime de lèze-Majesté, en me promettant la plus haute fortune.

Je fis tout ce qu'il voulut, & la perte de Timasius fut le fruit de mon accusation; mais hélas! je n'y gagnai que des regrets.

La premiere fois que je revis Eutropius pour lui demander les effets de sa parole, il me reçut très-froidement, & trouva ma mémoire fort extraordinaire.

N'êtes-vous point assez récompensé par l'impunité, me dit-il? car, enfin, vous avez dénoncé un criminel dont vous étiez le complice, & qui ne fut plus coupable que vous, que parce qu'il étoit plus élevé. Il m'en a même coûté bien des sollicita-

tions pour obtenir votre grace de l'Empereur ; mon zèle seul pour son service m'a fait employer l'artifice pour acquérir des preuves contre Timasius ; vous ferez bien d'être à l'avenir plus circonspect & plus fidele. Après cette courte harangue, il me tourna le dos, & adressa la parole à une autre personne.

Je fus si indigné d'une pareille réception, que dans le moment je jurai de m'en venger. J'aurois en effet rempli mon serment, si le Ministre n'eût pris promtement de bonnes précautions pour m'en empêcher, en m'envoyant dans l'autre monde.

Vous voyez par mon récit que j'étois assez bien préparé pour mériter d'être précipité dans l'abyme des ténèbres. Minos en effet alloit prononcer cette condamnation ; mais je l'instruisis de la vengeance de Roderic, du service rigoureux que j'avois fait chez la veuve Romaine pendant sept années ; il trouva tout cela suffisant pour réparer les crimes d'une seule vie, & me renvoya ensuite pour éprouver un troisieme sort dans le monde.



CHAPITRE XI.

Julien raconte sa vie sous le caractere d'un Juif.

MON lot fut d'être un Juif, & un Juif des plus avares. Je parus sur la scène à Alexandrie en Egypte, où je reçus le nom de Balthasar.

Il ne se passa rien de remarquable jusqu'au tems de la grande révolte des Juifs, qui, suivant les Historiens, tuerent plus de chrétiens qu'il n'y en avoit dans la Ville. Il est vrai pourtant qu'on en fit un grand carnage; mais je n'y eus aucune part.

Comme tout le peuple avoit eu ordre de s'armer, je profitai de cette occasion pour vendre deux vieilles épées, dont je n'aurois jamais probablement trouvé à me défaire, tant elles étoient rongées par l'antiquité & par la rouille. Moi-même, me trouvant alors sans armes, je ne voulus pas hasarder de sortir.

Quoique je fusse persuadé que c'étoit une œuvre méritoire, très-propre à m'ouvrir le Ciel, que d'assassiner des Nazaréens, cependant, comme cette religieuse tuerie ne devoit s'exécuter qu'à minuit, & que j'étois obligé de rester, jusques-là, tran-

quille dans mon logis, pour éviter tout ſoupçon ; je ne pus me réſoudre à brûler tant d'huile ; je pris le parti de me coucher.

Dans le même tems j'étois amoureux d'une certaine Hypatria, fille d'un philoſophe : c'étoit une demoiſelle jeune, d'une grande beauté, remplie de vertus, qui réuniſſoit les qualités les plus précieuſes de l'ame à toutes les perfections du corps : mais deux obſtacles s'oppoſoient à notre mariage ; ma religion & ſa pauvreté. Peut-être eût-il été poſſible de les ſurmonter tous les deux, ſi les chiens de chrétiens ne l'euſſent aſſaſſinée, & qui pis eſt, brûlée dans cette émeute. Je dis, qui pis eſt, parce que les flammes qui conſumerent ma maîtreſſe, me firent perdre un diamant de quelque valeur, dont je lui avois fait préſent, ſous la condition toutefois de me le rendre, ſi notre union ne pouvoit s'accomplir.

N'étant plus retenu par les liens de l'amour à Alexandrie, je me rendis à la cour de l'empereur, dont le prochain mariage avec Athénaïs, me faiſoit eſpérer d'y trouver un bon débit de mes pierreries.

Dans ce voyage je me déguiſai en mendiant, pour deux raiſons : la premiere, parce que ce déguiſement me donnoit plus de facilité & plus de ſûreté à paſſer mes pierreries ; la ſeconde, dans la vue

de diminuer mes fraix. Cette espérance me réussit si bien, que je ramassai deux oboles de plus que ne me coûta mon voyage, car je ne vivois que de racines, & l'eau faisoit ma seule boisson.

Je me fusse vraisemblablement conduit avec plus de prudence, si j'avois été moins économe & plus diligent. A mon arrivée le mariage de l'empereur étoit terminé; j'appris que plusieurs de mes camarades s'étoient enrichis par la vente de leurs pierreries, tandis que j'avois encore toutes les miennes.

Rien n'est moins digne d'une histoire, que la vie d'un avare : ce sont sans cesse les mêmes actions; gagner de l'argent, le mettre en sûreté. Je ne vous rapporterai donc que quelques avantures qui se présenteront à ma mémoire.

Un certain Juif Romain, grand amateur de vin de Falerne, étant un jour venu dîner chez moi, & craignant de n'y trouver qu'une mauvaise boisson, m'envoya six bouteilles du meilleur crû de Falerne. Croiriez-vous qu'avec ces six bouteilles, j'eus assez d'adresse pour en faire douze. Nous en bûmes six ensemble, & quelque tems après je lui revendis les six autres à très-haut prix, parce que je connoissois son gout.

Un Seigneur Romain vint une fois me voir à une maison de campagne, que je

venois d'acheter très-bon marché, d'un homme qui étoit dans un très-grand besoin. Tous mes pauvres voisins s'empresserent de le divertir avec une musique champêtre : le Romain me remit une piece d'or pour la partager entre tous ces Musiciens. Croyez-vous que je fus assez sot pour suivre ses intentions? Point du tout ; je la mis dans ma poche, & je leur donnai à boire de mauvais vin aigre, que je fus encore très-bien leur faire payer au quadruple, en les faisant travailler.

Dans le fond je n'étois pas absolument sans religion ; mais j'avois l'art de paroître un Saint aux yeux de la multitude ; mes principes religieux me porterent même à régler autant qu'il seroit possible toutes mes actions sur ma conscience.

Voici quelle étoit ma méthode.

Je n'invitois personne à dîner que je n'eusse des vûes sur sa bourse. Lorsque j'avois un convive, j'écrivois sur un registre particulier combien il me devoit pour ce repas, je le portois généreusement au centuple de ce qu'il auroit pu coûter ailleurs. C'étoit du moins un *quid pro quo*, si ce n'étoit un *ad valorem*.

Si je trouvois ensuite l'occasion de tromper ceux qui avoient mangé chez moi, je la saisissois sans scrupule, parce que je regardois la somme que je pouvois surprendre, comme l'acquit d'une dette, pour

laquelle ils étoient notés sur mon livre. Et même je ne me contentois pas toujours de la somme portée sur mon livre, lorsqu'il m'étoit facile d'en escroquer davantage; alors je considerois le surplus comme un intérêt qui m'étoit dû, pour le tems que j'avois attendu.

Je dois avouer pourtant que mon adresse à tromper ne se bornoit pas simplement à mon prochain, elle s'étendoit jusques sur moi-même. A force de me priver de bonne nourriture, & de me refuser du feu en hyver, je gagnai une maladie sérieuse, qui m'obligea d'appeler un médecin. Malgré ses secours, que je payai le moins qu'il me fut possible, je n'échappai qu'à grande peine à la mort, parce que je fis usage de quelques drogues gâtées, que j'avois eues à bon marché.

Par tous ces moyens & d'autres semblables, je devins misérable avec beaucoup de bien, & pauvre au sein d'une grande fortune. Mon unique plaisir étoit d'arrêter ma pensée sur tous mes domaines; je contemplois mon trésor avec volupté; c'étoit une idole favorite à laquelle j'offrois cent adorations par jour, chaque fois avec des transports nouveaux & toujours délicieux.

Quelquefois, à la vérité, le bonheur de ma situation étoit empoisonné par deux réfléxions.

L'une qu'il me faudroit un jour abandonner pour jamais mon cher trésor; celle-ci auroit été insupportable, mais elle ne m'occupa que rarement.

L'autre réflexion étoit, qu'il me manquoit encore beaucoup d'argent, c'est ce qui me tourmentoit cruellement. Je n'avois de consolation que dans l'espérance de gagner à l'avenir, & mes projets étoient à cet égard si extravagans, que je pouvois dire avec Virgile.

His ego nec metas rerum nec tempora pono.

Oui! quand j'aurois possédé tous les trésors du monde, à l'exception d'une seule drachme, cette privation m'auroit certainement causé plus de chagrin, que la plus grande jouissance ne m'eût procuré de plaisir.

Les efforts continuels que je faisois pour augmenter mes richesses, les inquiétudes que je me donnois pour les conserver, m'ôtoient toute espece de contentement pendant le jour, & me privoient du repos toutes les nuits; au point que la mort vint en hâte me délivrer de la vie. Je peux dire avec vérité, que je n'ai jamais été si malheureux dans le monde, que sous le caractere de Juif avare.

Minos me parut avoir la même opinion d'un avare, car, au moment où j'attendois, en tremblant, un arrêt terrible, il m'or-

donna de retourner au monde, & de continuer mes voyages, attendu que je n'avois pas encore mérité d'être damné, & qu'on ne pouvoit l'être qu'une ſeule fois. J'appris enſuite que le Diable ne vouloit recevoir aucun avare.



CHAPITRE XII.

Avantures de Julien sous le caractere d'un Général, d'un riche héritier & d'un Charpentier.

MA nouvelle entrée dans le monde fut à Apollonie en Thrace, & je dus le jour à une belle Esclave Grecque, qu'entretenoit Eutychès, favori de l'Empereur Zénon.

Dès ma quinzieme année, on m'honora d'une compagnie de cavalerie. Peu de tems après, sans avoir vû ni évolutions, ni armée, je fus fait colonel, au préjudice de nombre d'officiers plus anciens & plus instruits.

Le crédit de mon pere, qui étoit un courtisan parfait, ou, pour parler plus clairement, un flatteur de la derniere effronterie, réjaillit sur moi, & me procura le plus libre accès chez l'Empereur. Je profitai si bien des occasions que j'avois de me rendre agréable à sa majesté, je sus si bien imiter mon pere dans l'art de flatter, que l'empereur vouloit m'avoir sans cesse auprès de sa personne.

Cette faveur me mit à portée de faire mes premieres armes à la cour, où j'é-

tois lorsque Marcian vint assiéger & investir le palais impérial.

L'empereur me donna dans la suite le commandement d'une légion, qui eut ordre de marcher en Syrie, sous Théodoric le Goth ; pour moi, je restai toujours à la cour, avec le caractere & les appointemens de général, sans avoir rien à faire, & sans courir aucun danger.

Comme la cour de l'empereur Zénon étoit très-galante, c'est-à-dire, très-voluptueuse, les femmes gouvernoient l'empire.

Une certaine Fausta, femme d'un homme médiocre, avoit alors la plus grande autorité sur l'esprit de l'empereur, non pas tant par sa beauté que par l'agrément & la vivacité de son esprit. Je vivois avec elle en très-bonne intelligence ; nous disposions de tous les emplois militaires ; le mérite & l'ancienneté n'entroient pour rien dans notre choix ; ceux qui offroient le plus, étoient sûrs de la préférence.

Mes anti-chambres étoient, l'hyver, remplies d'Officiers qui venoient solliciter des graces, & m'exposer leurs services, sans que l'expérience, qu'ils faisoient journellement de mon indifférence & de mon insensibilité, pût les éclairer sur la perte de leur tems.

Tous les jours je les voyois très-assidus & très-empressés à me faire la cour,

à me rendre autant de respect, à me témoigner autant d'attachement, que s'ils m'eussent dû leur état & leur fortune. Cependant leurs représentations, leur indigence, celle de leur famille, étoient des choses que je regardois comme étrangeres, & que je me hâtois d'oublier en finissant mes audiences.

Les Poëtes m'offroient aussi leurs hommages; ils m'accabloient d'Odes, d'Epîtres & de Poëmes, où ils célébroient mes talens dans le métier de la guerre. Ce que je trouve à présent de fort singulier, c'est que je recevois cet encens avec plaisir; je m'en enyvrois avec vanité, sans faire attention qu'on me montroit plutôt ma foiblesse, puisque je ne méritois aucune des louanges qu'on me donnoit.

Mon pere mourut; je parvins alors au plus haut degré de faveur auprès de l'empereur. Tous ceux qui connoissent la cour, se feront aisément une idée de la considération & de la soumission que me témoignoient tous les courtisans, sans distinction de rang & d'état.

Une inclination de tête, un sourire, un geste, étoient une faveur particuliere; mais avec une parole gracieuse je faisois un heureux. Et en effet ces bagatelles étoient, à l'égard de la personne qui les recevoit, un véritable bienfait, qui lui faisoit honneur aux yeux des autres, qui

lui attiroit leurs respects, parce qu'elles sont à la cour comme les lettres de change dans le commerce; elles se transmettent de l'un à l'autre avec une valeur toujours réelle.

Le favori, le Ministre, est le garant de tout. Son sourire est la valeur reçue, que le premier heureux passe à un second, celui-ci à un troisieme, &c.

Par exemple, un homme de médiocre qualité cherche un emploi; à qui s'adresse-t-il? Ce ne sera pas au Ministre, au Favori, dont il est séparé par un trop grand intervalle.

Il va donc trouver monsieur *A*, créature de *B*, qui est le camarade de *C*, connu pour familier de *D*; celui-ci est le complaisant d'*E*, qui sert de bouffon à *F*, lequel vit secrétement avec *G*, fille entretenue par *H*, bâtard avoué d'*I*, dont le Ministre ou le Favori du Prince se sert comme d'un osier qui se plie à tout.

La faveur de l'homme élevé en place a la même succession rétrograde, & descend depuis le trône jusqu'à la cabane, ou depuis le Duc jusqu'au Citadin.

Il est manifeste que la Cour ne pourroit pas plus exister sans cette espece de monnoie, qu'une Ville de commerce pourroit se soutenir sans le crédit des papiers; avec cette différence pourtant, que la réalisation de l'effet n'est pas si certaine à la Cour,

& que le favori peut très-bien protester contre son sourire, sans s'exposer au danger de faire banqueroute.

J'étois assis tranquillement au degré le plus élevé de la roue de fortune, & le plus voisin du Trône, lorsque l'Empereur étant mort, eut Anastase pour successeur.

On ignoroit si je resterois en faveur. Cette incertitude me procura les mêmes honneurs, que l'on m'avoit rendus sous le regne précédent, jusqu'à ce que j'allai faire hommage au nouvel Empereur. Le froid de l'accueil qu'il me fit, glaça bien vîte toutes les physionomies, que j'avois d'abord trouvées enflammées de zèle & d'empressement pour mon service.

Tous ceux qui remplissoient mon antichambre me tournerent le dos, avec autant de promtitude qu'un Régiment qui fait un quart de conversion. Mon sourire dès-lors n'eut pas plus de valeur que la signature du banqueroutier, & chacun se défendoit de le recevoir.

Mon séjour ne fut pas long à la Cour. Je me rendis en Thrace, dans ma patrie, où j'avois légitimement acquis de vastes Domaines, des libéralités de mon maître, & du fruit des préférences que j'avois accordées. Je voulus me livrer à des occupations économiques; mais n'ayant ni goût ni connoissance dans ce genre, l'ennui vint m'accabler; il s'y joignit le plus vif

chagrin de la perte de mon crédit & de ma gloire ; je succombai sous les traits de ces deux ennemis.

Minos, en me voyant, parut irrésolu sur le sort qu'il me feroit éprouver. Vous avez trempé, me dit-t-il, dans de grands crimes : vous avez commis bien des injustices ; cependant, comme vous n'avez ni répandu, ni fait répandre de sang, étant Général, je vous permets de retourner dans le monde.

Je naquis à Alexandrie, & même par une fatalité singuliere, je dus la vie à la femme de mon fils ; ce qui me rendit l'héritier des grands biens que j'avois amassés moi-même.

Je fus dissipateur au même degré que j'avois été ci-devant avare ; & ce que j'avois amassé en plusieurs années, avec beaucoup de peine, je le mangeai en très-peu de tems, & sans plaisir.

Obtenant tout ce que je desirois, sans languir un instant, je ne ressentois jamais la volupté qui suit la passion d'une chose pour laquelle on a soupiré. Avec cela, végétant mollement, sans penser, sans reflé-chir, mon esprit m'étoit entiérement inutile. Toute la satisfaction qu'on peut se procurer par l'exercice des facultés intellectuelles, m'étoit absolument étrangere & inconnue. Aussi n'acquis-je, par mon éducation, que des sens matériels & des organes gros-

fiers ; de maniere qu'au milieu de l'abondance de tout, j'étois aussi fatigué par la satiété, que sans cesse excédé par le dégoût. En un mot, je me trouvois dans la même situation où m'avoit jetté l'avarice ; j'avois tout alors, & je n'osois jouir ; actuellement je ne desirois rien, & j'étois mécontent.

Mes grands biens ne me rendoient donc pas heureux. La mélancolie, l'indifférence, les maladies, vinrent m'affliger l'ame & ronger mon cœur ; le flambeau de ma triste vie s'éteignit insensiblement, sans que mon corps languissant ressentît ni crainte ni douleur.

Le jugement de Minos ne me fut pas favorable ; car il m'ordonna de prendre une bonne dose d'avarice, & de roder encore, avant de retourner au monde, trois ans sur les bords du Cocyte, tourmenté par le souvenir d'avoir dissipé, comme petit-fils, de grands biens que j'avois amassé comme grand-pere.

A mon retour sur le globe terrestre, je dûs le jour à un Charpentier, & Constantinople fut ma patrie.

La premiere chose remarquable que j'y vis, fut le triomphe de Bélisaire. Il étoit en effet magnifique ; mais ce qui me plut sur-tout, ce fut le malheureux Gélimer, Roi des Vandales ; sous les chaînes qui le trainoient à la suite du Char triomphal, il

portoit encore un caractere de noblesse & de majesté, qui l'élevoit fort au-dessus de son vainqueur. Ce souverain infortuné, se souvenant dans cette circonstance de sa grandeur passée, & considérant avec mépris la gloire fastueuse du Triomphateur, s'écria, O vanité! vanité! tout est vanité!

Mon pere m'apprit son métier, & l'on peut juger facilement, qu'il ne se passa que peu de scènes intéressantes sur un théatre si bas.

J'épousai une femme que j'aimois; sa conduite fut celle d'une honnête femme; je passois les jours dans un dur travail, & ma santé devenoit plus robuste. Après la fatigue de la journée, je prenois un repas frugal, qui étoit aussi délicieux pour moi, que le repas d'un riche, parce que j'avois appetit, & parce que ma femme, que j'aimois, me tenoit compagnie. Ainsi s'écoulerent mes jours, sans vicissitude dans mon sort, sans orage de la part de la fortune.

Je parus à ma mort devant Minos, avec la plus grande confiance, & dans l'espérance que j'allois aussitôt être introduit dans les champs Elisées. Mais, pour mon malheur, je fus contraint d'avouer certaines petites tromperies de mon métier. Par exemple, je multiplois les dimensions de mon travail, lorsque j'étois payé par mesure; & si je travaillois à la journée, ma paresse allongeoit l'ouvrage.

Après

Après cet aveu, je me disposois à passer plus loin, sans attendre mon arrêt: mais Minos me prit par l'épaule, & me repoussa très-violemment sur la terre.



CHAPITRE XIII.

Julien eſt Petit-Maître.

MA nouvelle contrée fut à Rome, où je naquis héritier d'une famille diſtinguée, & très-opulente.

Comme mes pere & mere en conclurent, que je ne manquerois ni de ſcience, ni de talens, ils eurent la tendreſſe de ne pas me tourmenter pour m'en donner. Les ſeuls Inſtituteurs de ma jeuneſſe étoient, un Maître à danſer, qui m'enſeignoit de fort jolis mouvemens des pieds, & un certain Ficus, qui m'inſtruiſoit dans l'art de baiſſer la tête avec grace & promtitude, qui m'apprenoit à tourner les yeux d'une maniere doucereuſe & agréable.

Lorſque je fus devenu maître dans ces hautes ſciences, je crus, ainſi que mes Parens, être un jeune homme parfait; & nous ne nous occupâmes plus qu'à rechercher chez les Artiſtes & chez les Marchands de la Cour tout ce qu'il y avoit de plus charmant, de plus nouveau pour mon ajuſtement. Enfin dans ma vingtieme année, j'étois un des plus jolis Monſieur de Rome. Dans les quarante-cinq années ſuivantes, je m'ajuſtois élégamment, je danſois, chantois, ſautois & pirouettois; je faiſois des

révérences & les yeux doux, ensuite les yeux doux & des révérences. C'est dans ces nobles travaux, que je parvins à ma soixante-sixieme année, qui termina ma carriere, des suites d'une fluxion de poitrine, que je gagnai dans un bal.

Minos déclara que je n'étois pas digne de l'Elisée, & que j'avois été de trop peu d'importance pour être damné. Je m'en retournai dans le monde.



CHAPITRE XIV.

Aventures de Julien dans la perfonne d'un Moine.

Le fort me fit naître Cadet d'une bonne maifon, & l'on eut grand foin de m'envoyer au College. Mais la fcience jettoit alors une fi foible lueur, qu'elle ne pouvoit percer les ténebres de l'ignorance qui couvroient la face de toute l'Europe. Mon Précepteur favoit à peine compofer quelques phrafes latines, & ne connoiffoit le Grec que de nom. Cet Inftituteur ne me communiqua donc que peu de connoiffances, encore moins de vertus. Mes Parens trouverent que j'en favois affez pour me dévouer à l'Eglife. Dès que j'eus atteint l'âge requis, je pris l'habit religieux.

Je vécus plufieurs années enfoncé dans ma cellule, menant une vie conforme à un naturel fombre, qui m'infpiroit le mépris du monde ; c'eft-à-dire en d'autres termes, que je portois envie aux grands talens, aux grands emplois, & que je haïffois tout le genre humain. Malgré ce caractère, je favois me vaincre affez, quand les circonftances l'exigeoient, pour m'humilier devant l'homme le plus méprifable, s'il pouvoit m'être utile.

Je me conduisis de cette maniere envers Etienne l'Eunuque, Mignon de l'Empereur Justinien II, quoique ce favori fût une des plus viles créatures que la terre ait jamais porté ; je composai son panégyrique, dans mes sermons, je le proposai même pour modele à tous les Courtisans.

Mes flatteries lui plurent, & m'acquirent sa bienveillance, au point qu'après m'avoir présenté à l'Empereur, il me tira de mon Couvent pour me procurer une place à la Cour. Je pris au mieux près de l'Empereur. il me donna toute sa confiance, & je lui fis commettre toutes sortes de cruautés.

Comme j'étois naturellement acariâtre, misantrope & cinique, je ne haïssois rien tant que de voir briller sur les visages, la joie & la satisfaction ; les manieres agréables des autres hommes me déchiroient le cœur. Je déclamois sans cesse contre toute espece de fêtes & de divertissemens. Je traitois la politesse, l'aménité, de frivolité & de légereté ; je recommandois vivement la froideur & la gravité, ou même pour dire la vérité, j'enseignois l'hypocrisie.

Le malheureux Justinien fut si docile à mes instructions perverses, que le peuple, animé par des excès multipliés, le renversa du Trône, & le chassa de sa Capitale.

Pour moi, je gagnai ma cellule. C'est une erreur de la part des Historiens, d'avoir débité que j'avois été assassiné. Mon

couvent me mit à l'abri de la fureur d'une populace effrénée, que je maudissois autant qne j'en étois maudit.

Trois ans après cette catastrophe, Justinien étant venu déguisé à Constantinople, eut la bonté de se ressouvenir de moi, & de me faire une visite. De mon côté je fis semblant de ne le pas connoître; la reconnoissance que je conservois de ses bontés passées étoit même si vive; que d'abord je résolus de ne le pas recevoir.

Cependant il me vint une heureuse idée dont j'espérois tirer un excellent parti. Je lui déclarai donc en l'examinant de plus près, que je le reconnoissois très-bien. Je lui demandai pardon de ma mauvaise mémoire; je maudis ma vue foible, & je l'embrassai de la maniere la plus tendre.

Je le priai très-instamment de passer la soirée avec moi, il y consentit. Au bout d'une demie heure, je prétextai quelques raisons pour m'absenter un instant, & je courus en hâte au Palais Impérial, pour dénoncer à Apsimar l'étranger qui étoit dans ma cellule, espérant d'en recevoir une récompense proportionnée au service éclatant que j'allois lui rendre.

Apsimar ordonna en effet à un détachement de ses gardes de me suivre, & de s'emparer de Justinien; mais soit que mon absence eût inspiré quelques soupçons à cet infortuné, soit que d'autres motifs l'eussent

fait changer de résolution; nous ne le trouvâmes plus à mon retour, & tous nos soins à le découvrir furent inutiles.

Apsimar qui comptoit sur cette proie, fut très-courroucé de l'avoir manquée. Il me menaça des plus affreux tourmens, si je ne lui livrois pas le Monarque détrôné. Mais le premier feu de sa colere étant passé, je parvins à éteindre tout-à-fait son ressentiment, par des flatteries & des artifices.

Justinien Second eut le bonheur de remonter sur le Trône Impérial. Je fus un des plus empressés à l'aller féliciter & à l'assurer de ma soumission.

Probablement il avoit été instruit de ma perfidie, car il me reçut d'abord froidement & ensuite me reprocha publiquement ma trahison. Moi, je niai tout avec effronterie, parce que j'étois sûr qu'il n'y avoit pas de preuves contre moi, & je tentai de me disculper. Je le trouvai enfin irréconciliable, je ne songeai plus qu'à me venger.

Tous mes sermons retentirent du nom de Justinien, & je l'y dépeignois comme un ennemi de l'Eglise, comme un Athée, un Hérétique, un Payen, un imbécille, un Arrien; mes imputations furent à la vérité confirmées par la suite de son regne, car il donna des preuves de la plus exécrable barbarie. Mon bonheur voulut que je rendis l'esprit le même jour qu'un grand nombre

de Soldats, qui avoient commis au Bosphore de Thrace, par ordre de Justinien, des cruautés atroces.

Minos les fit tous précipiter dans le gouffre infernal; & comme il étoit extrêmement las de toutes les condamnations qu'il avoit prononcées, il ordonna que les assistans qui n'avoient point eu part à ces forfaits, & qui ne pouvoient se promettre l'entrée de l'Elisée, retourneroient dans le monde sans être entendus.

Je profitai promptement de cette amnistie & je pris le chemin du Globe terrestre.



CHAPITRE XV.

Julien devient racleur de violon.

ROME fut le lieu de ma naissance ; ma mere étoit Africaine ; & sans avoir une beauté particuliere, elle fut favorite du Pape Grégoire II, peut-être à cause de sa dévotion.

Je ne saurois dire quel fut mon pere, mais je présume que ce n'étoit pas un homme d'une grande considération, puisqu'après la mort de Grégoire, qui faisoit beaucoup de bien à ma mere, nous tombâmes dans une situation si misérable, que nous fumes obligés de mandier du pain dans les rues de Rome.

Notre principale ressource étoit dans mon violon, dont je jouois passablement, car j'avois naturellement beaucoup de goût pour la musique, & d'ailleurs cette science avoit fait partie de l'honnête éducation que j'avois reçue aux dépens du Pape.

Notre gain étoit pourtant fort modique, & quoique j'eusse toujours un assez grand nombre d'Auditeurs dans les places, il y en avoit fort peu qui se crussent obligés de gratifier le pauvre diable qui divertissoit le Public.

Quelques-uns même pour se piquer d'être

des gens sensés & habiles, s'en alloient en secouant la tête, après m'avoir entendu une heure entiere, & disoient tout haut : en vérité, c'est une honte que de souffrir dans les rues de pareils vagabonds.

A dire le vrai, mon violon n'auroit pu nous procurer de quoi vivre, si nous eussions uniquement compté sur la libéralité de mes Auditeurs. Mais ma mere en femme adroite, faisoit valoir aussi son industrie. Tandis que par ma Musique j'amusois agréablement les yeux & les oreilles du peuple, ses poches occupoient ma mere, & son succès étoit si grand, que nous y trouvions l'un & l'autre un abondant entretien. Malheureusement notre prudence n'égaloit pas notre bonheur : si nous eussions réglé notre dépense sur nos besoins plutôt que sur nos profits, il est certain qu'en peu de tems nous eussions été assez à notre aise pour abandonner la vie dangereuse & malhonnête que nous menions.

Tel est l'Arrêt du sort, qu'en général tout ce que l'on gagne à force de travail & par des voies légitimes, se conserve très-bien, au lieu que ce qui s'acquiert par des moyens illicites & par l'extravagance, se dissipe aussi rapidement qu'il s'est amassé.

Nous dépensions donc tout ce que nous gagnions ; par-là nous accoutumant à une folle profusion, nous fûmes contraints de jouer d'adresse encore plus que du violon ;

ou, pour trancher le mot, nous devînmes de francs coquins, sans cependant avoir une inclination naturelle au libertinage.

Nous fîmes assez long-tems ce petit trafic sans être découverts : mais comme la fortune a coutume d'abandonner à eux-mêmes les gens d'un talent extraordinaire, elle nous joua aussi ce vilain tour. Ma mere fut prise sur le fait, & menée devant le Juge, ainsi que moi, comme son complice.

Notre bonheur voulut que ce Magistrat étoit grand amateur de Musique, & qu'il m'avoit plusieurs fois envoyé chercher pour jouer devant lui. Il m'avoit toujours mal payé, & sans doute que sa reconnoissance lui parla en ma faveur, lorsqu'il me vit avec ma mere : au reste, quel que soit le motif qu'il ait eu de nous traiter avec douceur, nos délateurs furent renvoyés, & nous obtînmes notre élargissement avec honneur. Il est vrai qu'il me fallut jouer quelques airs en sa présence, & que je n'eus point d'autre récompense que d'être renvoyé absous. Ce qui facilita aussi beaucoup notre liberté, c'est que la personne volée étoit un Poëte, sur lequel notre Juge prit occasion de s'égayer par des plaisanteries.

Les Poëtes & les Musiciens, disoit-il, doivent vivre en bonne intelligence & en freres, puisqu'ils ont épousé les deux sœurs. Lorsque l'on produisit la piece d'or qui avoit été volée, il faut s'écria-t-il, que nous

soyons dans l'âge d'or, puisque les Poëtes portent de l'or sur eux; or dans cet âge fortuné l'on ne connoît pas les filoux.

Il est de regle ordinaire qu'un danger évité est un avis salutaire; moi, j'avois une autre opinion, & j'étois persuadé qu'un accusé qui est renvoyé absous doit reprendre courage, parce que c'est une marque assurée de la prédilection de la fortune.

Dès-lors, en dépit des loix, des juges & des punitions, nous continuâmes hardiment notre agréable métier de filou.

Un jour que nous avions été appelés chez un riche prêtre, tandis que ses domestiques s'amusoient au son du violon, ma mere trouva l'occasion de s'emparer d'un grand plat d'argent, sans toutefois avoir envie de commettre un sacrilège; cependant il fut prouvé que ce vase étoit destiné à des usages sacrés, & que le prêtre ne l'avoit pris chez lui, que pour traiter sa famille avec plus de magnificence.

Ma mère fut convaincue de ce vol, & menée avec moi chez le même Juge qui nous avoit traité si favorablement.

Sa conduite ne fut pas la même que la première fois; dès que le Prêtre parut, il montra autant de sérieux & de sévérité, qu'il avoit eu ci-devant de gayeté & de douceur.

Nous fûmes condamnés tous les deux à

être fouettés dans les carrefours & dans les rues.

Ce Jugement fut exécuté avec beaucoup de ponctualité ; car le prêtre qui honora notre supplice de sa présence, exhortoit le bourreau à bien s'acquitter de son devoir, & lui crioit charitablement : appuyez, mon ami, c'est pour le salut de leurs ames.

Quoique dans ces circonstances désagréables, nos épaules fussent cruellement déchirées, cependant mes douleurs, celles de ma mère, me furent moins sensibles, que l'affront que l'on fit à mon violon. Il fut porté devant nous comme pour servir de triomphe au bourreau ; la populace en faisoit des risées & des railleries, qui marquoient son mépris pour l'art que j'avois l'honneur de professer.

Je regardois la Musique comme une des plus nobles, comme une des plus heureuses inventions de l'esprit humain, & delà je m'énorgueillissois beaucoup de mon savoir.

Le traitement qu'essuyoit mon pauvre violon, de la part de cette foule imbécille & ignorante, me fendoit le cœur, & m'affectoit au point que j'eusse sacrifié le reste de ma peau pour lui sauver cette avanie.

Ma mère ne survécut que peu de tems à cette punition. Moi j'allois toujours enfonçant dans l'abîme de misere, lorsque mon bonheur me rendit agréable à un

jeune Seigneur, qui me donna un logement chez lui; & me combla de bontés.

Il étoit possédé d'une fureur musicale, qui avoit éteint toute autre passion. Il me choisit pour lui donner la pratique même de l'art du violon, qu'il ne connoissoit que par théorie.

Soit défaut de disposition, soit défaut de génie, il ne fit que peu de progrès. Cependant suivant l'usage de mes confreres, j'encensois son talent, je louois son habileté; ces flatteries me gagnoient sa bienveillance, au point qu'il m'eût fait un sort avantageux, si je les eusse continuées. Mais je m'apperçus qu'elles lui avoient donné une si haute opinion de son savoir, qu'il commençoit à préférer son jeu au mien, dès-lors tant d'orgueil me devint insupportable.

Un jour que nous jouions un Concerto, le petit Seigneur joua si faux, que je ne pus m'empêcher de l'en faire appercevoir. Il répliqua que c'étoit ma faute, que je lui avois donné le faux ton; essuyer un semblable affront de son propre écolier, c'étoit au-dessus de la patience humaine. Je m'emportai, je jettai mon instrument de dépit en jurant, en disant avec vivacité, que j'étois trop vieux pour recevoir des leçons de Musique.

Il me répondit sur le même ton, qu'un racleur de violon dans les rues, n'étoit

pas fait pour le reprendre. La dispute se termina par un défi de jouer devant un maître de l'Art. Il prononça en ma faveur, mais la victoire me coûta cher. Je perdis mon Ecolier, & toutes ses bontés. Je fus éconduit tout aussi-tôt ; il me fit les reproches les plus amers de la punition honteuse, dont mes épaules portoient l'empreinte, & de la misere d'où sa compassion m'avoit tiré.

Une Dame, nommée Sabine, qui se croyoit grande connoisseuse en Musique, & qui m'avoit entendu, n'eut pas plutôt appris que j'étois sorti de chez ce Seigneur, qu'elle se chargea de mon entretien, & de ma personne. Cependant je n'étois rien moins que content ; car j'étois souvent obligé de jouer devant sa Compagnie ; & autant de fois, hélas ! elle m'assommoit d'avis & de leçons d'autant plus insupportables, qu'ils n'avoient pas le sens commun.

Je me persuade, non sans raison, que ces contrariétés avancerent ma mort ; car l'expérience m'ayant appris à sacrifier à mon pain, toute espece de ressentiment, les dégoûts, le chagrin concentrés à l'intérieur me causerent une maladie dangereuse.

Madame Sabine, malgré tous les défauts de mon jeu, sur lesquels vraisemblablement elle ne mesuroit pas sa bienveillance, me fit donner tous les secours possibles. Trois

des plus fameux Médecins furent appellés, & comme la Dame étoit riche, en trois jours j'eus onze visites.

Un d'eux vint seul faire la douzieme, & c'est lui qui me rendit l'utile service de dégager mon esprit de la matière. Peut-être, hélas! réussit-il sans le vouloir. Voici la recette qu'il employa, & qui pourra n'être pas inutile à quiconque voudra assassiner avec une formule médecinale.

J'avois une fiévre continue, avec des rédoublemens furieux, accompagnés de transports & de délire. Ma tête étoit brûlante comme un charbon ardent. Le Docteur imagina de me guérir par les contraires. Il me fit mettre l'occiput sur un gros glaçon, en fit poser un autre sur l'abdomen, & en plaça un dans chaque main, qu'il m'ordonna de laisser hors du lit. Cette opération sembla me transporter tout à coup dans la Zône glaciale. Mon Docteur m'examinoit, & jettoit de tems en tems les yeux sur un Thermomètre, qu'il avoit attaché au rideau de mon lit. Le mal de tête se dissipa tout à coup, mon poulx devint moins fréquent, & je me sentis entierement soulagé.

Mon premier soin fut de faire de grands remercimens au Médecin, en l'assurant que j'étois presque guéri; il ordonna de me laisser encore trois minutes dans cette Atmosphère glacée; de retirer ensuite tous

les glaçons; puis il sortit. Je me soulevai un peu pour voir moi-même le Thérmomètre, & je reconnus qu'il étoit un degré au-dessous du point de congélation; chose inouie dans le mois d'Avril, sous un climat tel que celui de Rome.

Le même Médecin revenoit triomphant au bout de quatre heures, avec ses deux autres Confreres, pour me faire une treiziéme visite, mais on leur dit qu'il y avoit trois heures que j'avois expiré. Ils hocherent la tête, & s'en allerent.

Lorsque je parus devant Minos, il me demanda si j'avois apporté mon violon, & sur la négative que je lui fis, il me pria de m'en retourner, en ajoutant que j'étois heureux de ce que Lucifer n'aimoit pas la la Musique.



CHAPITRE XVI.

Julien paroît dans le monde sous le caractère d'un Sage.

ROME fut encore le Théâtre de ma vie, mais j'y reparus avec un caractère différent; je fus chargé par le destin d'y jouer une scène très-sérieuse. Dès ma jeunesse je donnai des marques de ma destination, car on ne me vit rire que fort rarement : d'où tous ceux qui m'approchoient, concluoient que j'étois un enfant de grand esprit ; quelques-uns même prédirent que je serois un Juge, d'autres un Evêque. Dans ma seconde année, mon pere me donna un joujou, je le cassai aussi-tôt avec mépris. Le bon homme prit cela pour une preuve de ma sagesse, & s'écria, tout extasié : fort bien, mon cher enfant, je te suis caution, que tu seras un jour un grand homme.

Pendant mes études, on ne me vit jamais m'adonner aux jeux, & aux divertissemens des Ecoliers, & cependant je n'en étudiois pas davantage, & mon savoir n'en étoit pas plus étendu. Mais ma conduite sérieuse me gagna tellement l'affection de mon précepteur, qui étoit un homme sage, que je devins son favori, qu'il proposoit sans cesse pour exemple à mes camarades. Aussi étois-

je l'objet de leur jalousie. Et si pourtant ils me témoignoient une certaine estime; c'étoit un tribut qu'ils payoient par force, & dont ils s'indemnisoient; en me chargeant en eux-mêmes de haine & de malédictions.

La réputation d'un jeune homme d'esprit & bien élevé, dont je jouissois alors, je ne la conservai dans la suite qu'avec beaucoup de peine & de contrainte; car la violence que j'étois obligé de me faire pour renoncer aux divertissemens de mon âge, me causoit maints chagrins, qui me flétrissoient l'ame, & qui surpassoient de beaucoup le plaisir que j'avois quelquefois à soutenir la dignité imaginaire de mon caractere sérieux.

Telle fut ma conduite jusques dans ma vingt-troisiéme année, sans que j'éprouvasse aucune affection remarquable. Mais ayant fait connoissance avec une jeune Napolitaine, nommée Arianne, dont la perfection de la taille, & la régularité des traits, attiroient les regards, & enchaînoient les cœurs, je ne pus défendre le mien d'une blessure profonde. La vivacité d'Arianne, les charmes de son caractère, les agrémens de sa conversation, achéverent de me rendre le plus ardent, & le plus humble de ses esclaves.

Cette aimable personne avoit dix-huit ans, lorsque je la vis la premiere fois dans

une maison où j'allois fréquemment. Je m'enflammai d'autant plus facilement que je remarquai, que mes soins étoient reçus avec distinction.

Après un séjour de trois mois à Rome, Arianne en partit emportant mon cœur, & toutes mes espérances.

D'un autre côté j'avois toutes les assurances de retour, qu'on peut desirer d'une Demoiselle, qui regle sa conduite sur la plus austère bienséance.

Son départ me causa un chagrin d'autant plus sensible, qu'il n'étoit pas facile de m'en distraire. J'eus beau chercher un remède dans la dissipation, & sur-tout dans la Musique; du caractere sérieux dont j'étois, cette science ne servit qu'à reveiller mes desirs, & accroître mes peines.

Ma passion devint si violente, qu'elle me fit résoudre à la satisfaire. Un de mes premiers soins fut de m'informer de l'état des parens d'Arianne, que je ne connoissois pas. J'appris que quoique leur état & leur fortune passassent mes espérances, cependant l'un & l'autre n'étoient pas assez considérables pour justifier mon mariage aux yeux des gens sensés & raisonnables. C'est alors qu'il se passa au-dedans de moi-même, un vif combat entre la sagesse & le desir de ma félicité. La premiere triompha. Il est impossible de dire ce qu'il m'en coûta pour sacrifier mon inclination à cette ré-

putation d'homme ſage, que j'avois acquiſe avec tant de peine, & conſervée à force de privations.

Ce combat intérieur duroit encore lorſque Arianne revint à Rome. Qu'on juge quel ennemi ma ſageſſe avoit à redouter alors, puiſque l'abſence de mon amante m'avoit cauſé tant de tourmens!

Ma réputation eut ſûrement ſuccombé ſous l'ardeur de ma paſſion, ſi je n'euſſe imaginé de ſatisfaire cette derniere, ſans porter atteinte à la première. C'eſt-à-dire que je pris la réſolution d'entretenir ſécretement ma maîtreſſe. Selon les mœurs Romaines, il n'y avoit nulle indécence dans cette conduite, pourvû qu'extérieurement je conſervaſſe toujours les regles de la bienſéance, mon ſecret fût-il même connu de tout le monde.

Pour parvenir à mon but, j'avois employé toutes les reſſources d'un homme paſſionné, & toutes les fineſſes des complaiſans. Son Confeſſeur avoit été corrompu, une vieille matronne étoit dans mes intérêts, mais tout fut inutile. Sa vertu fit plus de réſiſtance encore que ma ſageſſe. Elle paya mes propoſitions du plus grand mépris, & refuſa de me voir dès cet inſtant.

Arianne retourne encore à Naples, & me laiſſe dans une ſituation ſemblable à celle d'un homme qui ſeroit enchaîné ſur

un brasier ardent. Une noire mélancolie m'accompagnoit tout le jour, toutes mes nuits étoient marquées par des insomnies.

L'histoire de mes amours, mes vûes de mariage étoient divulguées par-tout, mais mes amis soutenoient que j'étois trop sage, pour me marier si folement. Cette bonne opinion qu'ils avoient de moi, flattoit mon amour propre, mais par combien de tourmens ne l'achetai-je pas.

Un soir qu'après avoir mûrement réfléchi, je m'arrêtois à la résolution de préférer ma félicité à tout; un de mes amis vint m'apprendre qu'Arianne étoit mariée. Quoique cette nouvelle me brisât le cœur, je fus pourtant assez maître de moi pour ne rien laisser paroître de ma douleur devant mon ami. Dès que je fus seul, je m'abandonnai au plus cuisant désespoir; je me serois estimé trop heureux de pouvoir posséder ma chere Arianne, au prix de ma sagesse, de ma fortune, & de tout ce que j'avois de plus cher. Il falloit me consoler, & attendre du tems, ma parfaite guérison. Pour comble de malheur, le Romain qu'Arianne avoit épousé, vint prendre un logement dans mon voisinage; j'avois sans cesse sous les yeux l'image de cette aimable femme, qui menoit la conduite la plus respectable. Je trouvois dans le tableau de la félicité des deux époux, les plus justes motifs de douleur & de regret.

Si j'eus ſujet de maudire ma ſageſſe, de ce qu'elle m'avoit fait perdre Arianne, en revanche je lui dus la facilité de pouvoir épouſer une Veuve, qu'un de mes amis me propoſa comme un parti d'autant plus ſortable, que ſa fortune ſurpaſſoit la mienne, autant que la mienne ſurpaſſoit celle d'Arianne. Ma réputation d'homme ſage parla ſi favorablement à cette Veuve, qui étoit elle-même d'un caractère ſérieux, & d'une conduite très-reglée, que notre mariage fut auſſi-tôt arrêté. La concluſion s'en fit, dès que la bienſéance dont ma future vouloit ſtrictement ſuivre les regles, eût terminé ſon deuil, c'eſt-à-dire le ſecond jour de la ſeconde ſemaine de la deuxieme année qui ſuivit le décès de ſon mari.

Malgré l'honnêteté de ſa conduite, malgré la régularité de ſes mœurs, ma femme me rendit malheureux. Sa perſonne n'étoit rien moins qu'aimable, & ſon caractere étoit revêche & acariâtre. Pendant quinze ans que dura notre union, il ne ſe paſſa pas un jour, que je ne maudiſſe dans le fond de mon cœur, & ma femme, & le ſoleil qui avoit éclairé notre hymen. La ſeule douceur qui corrigeoit un peu l'amertume de ma vie, c'étoit de voir que mes amis prônoient la ſageſſe de ma femme, & n'oublioient pas la mienne.

Vous voyez que l'amour me fit payer cher la gloire de paſſer pour ſage. D'au-

tres fois je l'obtins à meilleur marché, je veux dire par l'hypocrisie. Je me privois de mille petites recréations que je paroissois mépriser, tandis qu'intérieurement j'avois la plus grande inclination à m'y livrer. L'hypocrisie qui me causa sur-tout le plus de déplaisir, ce fut celle qui me portoit à dénoncer comme abominable & scandaleux, un livre que je me faisois une fête de lire dans mon Cabinet.

Mais je ne veux pas trop étendre l'histoire de ma conduite, qui ne contient d'ailleurs rien de bien remarquable : toute ma vie fut une dissimulation continuelle qui m'eût rendu fort heureux, si j'avois pu me tromper moi-même aussi facilement, que je trompois les autres: pour peu que je réfléchisse, j'étois aussi-tôt convaincu, que dans le fait, je n'étois pas aussi sage que je paroissois l'être aux yeux des hommes, & cette réflexion empoisonnoit beaucoup le plaisir que je recevois de la bonne opinion, que les autres avoient de ma sagesse.

Ce reproche que fait la conscience quand on la consulte, ressemble au *Memento mori*, que toute créature doit se dire. C'est le plus dangereux ennemi de toute flatterie; c'est le contrepoison de toutes les fausses louanges. Je ne déciderai pas, si nos Philosophes ou nos Sages modernes, ne veulent point prendre la peine de réfléchir, ou si plutôt la longue habitude où ils sont de

de tromper les autres, les aveugle sur la tromperie qu'ils se font à eux-mêmes, mais il est certain qu'il en est plusieurs parmi eux qui ne se connoissent pas plus, que le monde les connoît.

Qu'un Philosophe paroîtroit ridicule, si l'on pouvoit pénétrer dans le Cabinet de sa sagesse ! C'est alors que l'on seroit étonné de trouver au milieu des mets les plus délicats, l'homme frugal & tempérant, qui parle avec mépris de tous les plaisirs du goût ; de voir un Sage se piquant d'être sobre, faire en public l'éloge de l'eau, & dans le secret, caresser sa bouteille, & se gorger de vin ; d'appercevoir enfin un Sage qui dénonce un tableau un peu libre, ou un Roman gai, comme le poison des bonnes mœurs, oublier sa morale dans les bras de sa Gouvernante.

J'abandonne le pinceau, & je ne continuerai pas la peinture d'un caractère sous lequel j'ai joué le rôle le plus ridicule, de tous ceux que j'ai représentés sur le Théâtre du monde. Ma sagesse finit enfin.

Un de mes amis qui demeuroit dans la partie Orientale de l'Empire, ayant deshérité son fils, m'institua son héritier. Je reçus cette nouvelle au milieu de l'hyver, au moment où je venois de relever d'une maladie dangereuse, & d'atteindre ma grande année climatérique, la soixante-dixiéme.

Imaginant bien que la famille du défunt

s'oposeroit de tout son pouvoir à l'exécution de son Testament, je consultai un de mes amis, sur la conduite que je devois tenir, savoir si je me rendrois sur les lieux aussi-tôt, ou si je donnerois ma procuration, & confierois mes intérêts à quelqu'un jusqu'à ce que la saison fût devenue plus commode, pour faire ce voyage.

J'opinois beaucoup pour ce dernier parti, parce que je me voyois assez riche sans cet héritage, parce que j'étois dans un âge avancé, & que je ne connoissois personne que je desirasse d'enrichir après ma mort.

Mon ami fut d'avis que je partisse promtement. Il me représentoit que si le bonheur lui eût envoyé une pareille succession, il seroit déja en route; que sage comme j'étois, je ne devois pas donner une occasion de me tromper, ce qui arriveroit infailliblement, si j'envoyois ma Procuration; enfin, il appuyoit fortement sur cette maxime : *Ne facias per alium quod per te fieri potest.* J'avoue, poursuivoit-il, que la saison est désagréable, que l'état de convalescence où vous vous trouvez, mérite quelques égards, mais toutes ces circonstances ne sont pas des obstacles invincibles; d'ailleurs c'est à surmonter les obstacles pour le vulgaire, que je reconnois principalement le Philosophe.

Le conseil de mon ami leva toute incertitude; en conséquence je me mis en route

dès le lendemain. Je fus pris du mauvais tems deux jours après ; le troisiéme, la fievre m'assaillit, & consuma mes forces & ma vie.

Minos demanda cette fois mes projets. Je m'approchai avec confiance de la porte de l'Elisée, espérant que la sagesse qui brilloit sur mon front, étoit un passeport assuré, sans avoir d'examen à subir ; mais à mon grand étonnement, Minos me dit d'une voix terrible : Monsieur à l'air sérieux, où allez-vous si vîte ? voulez-vous bien, avant de passer plus avant, me faire le récit de votre conduite dans le monde ?

J'entrai tout de suite en matiere, & j'avois continuellement les yeux sur la porte, que je croyois devoir s'ouvrir à chaque phrase de mon histoire. J'étois dans l'erreur, je ne fus point admis, & Minos m'apostropha ainsi.

Je crois, Monsieur l'homme sage, que votre retour dans le monde est le parti le plus sage que vous ayez jamais pris, & le plus propre à faire honneur à votre sagesse ; ce seroit une extravagance complette d'entrer dans l'Elisée ; car il n'y a qu'un fou qui puisse exporter une marchandise d'un lieu où elle est en grand crédit, pour l'importer dans un endroit où elle n'a aucune valeur. Retournez donc au monde avec votre air sérieux, l'Elisée n'est pas le lot de ceux qui sont trop sages pour être heureux.

Cet Arrêt m'étourdit un peu, mais ne m'accabla pas. Je représentai à mon Juge, que puisque l'entrée de l'Elisée m'étoit interdite, je me flattois de n'avoir commis dans ma vie aucun crime qui méritât que je fusse condamné à reparoître au monde sous le caractere de sage. Vous attendrez votre sort, me dit-il, il me quitta dans le même instant.



CHAPITRE XVII.

Julien parvient à la dignité Royale.

Je naquis à Oviedo en Espagne, du Comte de Veremond; & mon Oncle Alphonse le Chaste, Roi de Castille, m'adopta pour l'héritier de son Trône.

De tous les voyages que j'ai fait sur terre, il n'en est aucun dans lequel ma jeunesse se soit passée avec autant de disgrace & de désagrément.

J'étois dans une gêne continuelle; ou gouverné par des Médecins qui me désoloient avec leurs remedes, ou sans cesse entouré de Gouverneurs & de Précepteurs, qui m'accabloient de maximes & de leçons. Les heures même de mes récréations, que j'eusse donné suivant mon goût, à des jeux de l'enfance, il falloit les perdre à des cérémonies ennuyeuses, à des parades magnifiques; ce qui donnoit à mon cœur innocent & exempt d'ambition des chaînes cent fois plus pesantes, que celles du plus humble des Courtisans, dont le devoir étoit de m'assommer, chaque jour, de soumission & de flatteries.

Les choses resterent en cet état jusqu'à l'âge de puberté, que mes jours devinrent plus doux, je peux dire même délicieux. Les

plus belles femmes de la Cour s'empressoient de me plaire. J'avois le bonheur de voir les beautés les plus ravissantes, recevoir la déclaration de mes desirs avec docilité; mon plus grand embarras étoit de choisir ma victime.

Enfin toutes les femmes se conduisoient envers moi de la même maniere que les hommes se conduisent auprès des plus aimables personnes dont ils veulent attirer l'attention. Celles même qui se piquoient de la plus austere bienséance, loin d'opposer de la résistance à mes feux, ne cherchoient qu'à les exciter, & regardoient la préférence que je leur accordois, comme une bonté particuliere qui méritoit encore leur reconnoissance.

J'avois aussi beaucoup de plaisir à faire du bien, car j'étois d'un caractère débonnaire; & je ne manquois pas d'occasions pour le satisfaire. Je me servois de tout le crédit que j'avois auprès du Roi, pour lui recommander des personnes de mérite indigentes, & pour me procurer la satisfaction de les voir secourues.

Si j'avois bien connu la félicité de mon état actuel, rien n'auroit dû m'affliger davantage que la mort du Roi, qui fit retomber sur moi tout le fardeau de la Royauté.

Mais tel est l'aveuglement de l'ambition, & tels sont les charmes d'une Couronne, que quoique j'eusse la plus sincere recon-

noiſſance, & le plus tendre attachement pour mon oncle, qui m'avoit toujours comblé de bontés, cependant je ne reſſentis qu'une légere douleur de ſa perte; mon couronnement eut bientôt eſſuyé les larmes que j'avois données à ſes funérailles. Je montai ſur le Trône, ſous le nom de Ramire I.

Si l'éclat du Trône m'éblouit, il ne m'aveugla jamais. Ma mémoire fut toujours remplie des devoirs que j'avois contractés envers ceux qui étoient ſous mon ſceptre.

Je les voyois comme un pere voit ſes enfans, dont la proſpérité eſt confiée à ſes ſoins par la providence, ou je les conſidérois comme un ſage Propriétaire regarde les fermiers de ſes terres, qui reconnoît que leur bien être fait la baſe du ſien propre.

D'après ces réflexions, j'oſe dire que la félicité de mes ſujets fut toujours l'objet de mes vœux, & le but de toutes mes entrepriſes.

Le Roi Mauregas s'étoit indignement engagé pour lui & ſes Succeſſeurs, à livrer annuellement aux Mores le tribut de cent vierges. Je réſolus de délivrer mon Etat de ce joug honteux. Quand l'Empereur Abderame II m'envoya demander l'exécution de cet infâme traité, je renvoyai ſes Ambaſſadeurs avec indignation; je les aurois certainement fait étrangler, ſi je n'euſſe ré-

fléchi que c'étoit faire un double outrage à la nature, & au droit des gens.

Je me préparai dès-lors à la guerre; je m'empressai de mettre sur pied une puissante armée. A cet effet j'assemblai mon peuple; & du haut de mon Trône je lui représentai, que ni l'ambition, ni la vengeance personnelle n'avoient part à cette guerre, mais que sa sûreté, son honneur étoient les uniques, les justes motifs qui la faisoient entreprendre & la rendoient indispensable.

J'eus la satisfaction de voir tous mes sujets approuver ma résolution, & jurer unanimement, qu'ils étoient prêts à exposer tout ce qu'ils avoient de plus cher, pour l'honneur de ma Couronne.

Mes troupes furent bientôt prêtes; mes Sujets de toute condition accouroient bravement sous mes drapeaux; il ne resta que peu de monde pour la culture des terres, les Evêques même, les Ecclésiastiques suivirent l'armée.

Nous en vinmes aux mains près d'Avelda, & sans la nuit qui survint, la Monarchie d'Espagne étoit anéantie.

Je me retirai sur une montagne pour m'abandonner à ma douleur; non pas tant encore à cause du danger où je voyois ma Couronne, que par rapport à la perte de tant de braves gens, qui s'étoient confiés à ma conduite.

Si j'ai, me disois-je, l'ame déchirée par les regrets de voir tant d'hommes morts dans une guerre, qui n'a été entreprise que pour leur sûreté ; à quel dégré eussent donc été mes remords, si comme tant d'autres Princes, j'avois sacrifié ces hommes à mon ambition, à ma vanité, ou à un inutile aggrandissement de mes Etats.

Après m'être abandonné pendant quelques jours à la violence de mon chagrin, je me mis à rêver aux moyens de détourner un plus grand malheur ; une heureuse idée jetta tout à coup dans mon ame un rayon d'espérance.

Faisant attention qu'il se trouvoit un grand nombre de Prêtres dans mon armée, & rien n'avoit plus de pouvoir sur les esprits que la superstition. Je résolus de profiter de cette réflexion ; d'assurer que Saint Jacques m'avoit apparu, & m'avoit promis une victoire complette.

Je méditois encore sur cette idée, lorsque l'Evêque de Najara entra chez moi. J'avois quelque scrupule à lui confier le mystere qui m'occupoit, je sentois cependant que j'avois un extrême besoin de son ministere. J'eus donc recours à un petit artifice pour le persuader, & le tourner à mes vues.

Je feignis de ne l'avoir pas apperçu, & je ne répondis rien à ce qu'il me dit. Cependant je parlois à Saint Jacques, comme si

je l'eusse vu, je le remerciois à haute voix de ses faveurs, & de la victoire qu'il me promettoit. Ces complimens finis; je me retourne comme par hasard, j'apperçois l'Evêque, je cours à lui, je l'embrasse, je l'assure n'avoir pas su qu'il étoit présent; lui découvre, d'un air transporté, l'apparition du Saint, & je lui demande très-sérieusement s'il ne l'avoit pas vu.

L'Evêque qui étoit un homme fin & rusé, répond aussi-tôt que le Saint lui a pareillement apparu, & que si je l'avois vu moi-même, j'en avois obligation à ses prieres, puisqu'il avoit passé les deux jours précédents, à en adresser les plus ferventes à ce bienheureux Jacques, qui étoit son Patron. Il y a peu d'heures, ajouta-t-il, que j'ai vu le Saint, & je venois vous rendre compte, qu'il m'a non-seulement promis la défaite des infideles, mais qu'il m'a notifié en même tems la mort de l'Evêque de Tolède.

Cette derniere circonstance me fit douter, si le récit de l'Evêque ne contenoit pas quelques vérités, car quoique je ne fusse pas superstitieux, la réalité de la mort qu'il m'avoit annoncée, & qui me fut bien-tôt confirmée, étonnoit mon esprit, & tentoit ma crédulité. Dans la suite, j'appris que l'homme sacré de Najara avoit perdu récemment trois chevaux, à l'occasion de certaines nouvelles qu'il avoit reçues de To-

lède. Il ne m'en fallut pas davantage pour m'éclairer sur la révélation de son saint Patron.

Le lendemain de ma vision, l'Evêque monta sur le Rostrum; il publia ce miracle avec tant d'énergie, il soufla le feu de l'enthousiasme avec tant de force, que toute l'armée animée du même esprit, ne respiroit que le combat, & sembloit être devenue invincible.

L'Evêque, suivant l'usage de tous les Ministres de toutes les Religions, emprunta les foudres du Ciel pour épouvanter la terre. Il termina son discours par des imprécations fulminantes contre ceux qui auroient le moindre doute d'un heureux succès; il déclara que quiconque oseroit en former, se rendroit coupable de la damnation éternelle, puisqu'il accuseroit le Saint de mensonge; enfin il assura qu'il étoit lui-même caution de la promesse du Saint.

Je m'apperçus bientôt que ce discours avoit produit le plus grand effet, & l'enthousiasme enflammoit toutes les têtes. Pour en accroître encore la force & l'activité, je fis usage d'un autre stratagême, qui servit beaucoup au succès du premier. J'avois à mon service un homme adroit & rusé, que j'avois très-heureusement employé dans des intrigues galantes, je pris le parti de le charger de l'intrigue sacrée; ainsi d'un Dieu du Paganisme j'en fis un Saint moderne.

Je lui fis endosser un habillement de différentes couleurs, qui étoit inconnu, je le fis déguiser de maniere à être méconnoissable. Il montoit un cheval blanc, & portoit de la main gauche une large croix rouge.

Dans cet accoutrement, je lui ordonnai de passer devant l'armée, & de s'écrier : *courage, Saint Jacques combat pour vous!* Toute l'armée répéta ces mots; chaque Soldat combattit en démon forcené, plutôt qu'en homme, & malgré notre petit nombre, nous remportâmes la victoire la plus complette.

Après cette déroute, l'Evêque de Najara parut, & rapporta que le Saint lui avoit fait le récit de tout ce qui s'étoit passé. Il m'a donné ordre, ajouta-t-il, de toucher une somme considérable pour son service, & de demander, en son nom, l'établissement d'une dîme en grains & en vin, pour l'entretien de son Eglise. Le Saint veut encore que pour éternifer la victoire mémorable que nous venons de remporter, on lui paye chaque année une solde de Chevalier, qu'il me charge, ainsi que tous mes Successeurs, de recevoir.

Toute l'armée cria unanimement qu'il falloit tout accorder; je fus obligé d'y donner mon consentement malgré ma répugnance, & dans la crainte d'aliéner les esprits par ma résistance.

J'avois dès-lors tout terminé avec Saint

Jacques, mais je n'étois pas quitte de l'Evêque, qui faisoit les fonctions de son Légat. Huit jours après on apperçut des lumieres dans un bois près du champ de bataille. Au bout de quelques jours on y découvrit le tombeau du Saint. On vint me faire le rapport de cette belle découverte, & l'Evêque étoit présent. Il me contraignit par ses discours à bâtir une Eglise, qu'il fallut dotter de riches revenus. Bref, ce prétendu Légat me tourmenta si fort avec les miracles de son Saint, que pour me défaire de lui, je le nommai avec la permission du Pape, à l'Evêché de Tolède, qu'il ambitionnoit.

Je passe à d'autres faits. Un certain officier supérieur qui s'étoit battu vaillamment dans la bataille contre les Mores, où il avoit reçu plusieurs blessures, me sollicitoit vivement pour avoir son avancement.

J'étois sur le point de lui accorder une place qui venoit de vaquer, quand un de mes ministres me rapporta avec une crainte affectée, qu'il avoit promis cette place au fils du comte d'Alderedo, homme puissant, qu'un refus ne manqueroit pas de mécontenter, puisqu'il avoit déja rappellé son fils de l'Académie, pour le mettre en possession de l'emploi.

Toutes ces raisons m'arracherent mon consentement pour le jeune d'Alderedo ;

mais je recommandai dans les termes les plus forts à mon Ministre, l'Officier de mérite dont je voulois récompenser les services; il m'assura qu'il s'en souviendroit sûrement.

Cependant je viens de rencontrer dans l'Elisée, ce brave homme de guerre, qui m'a appris qu'il étoit mort dans la plus grande misere.

Quiconque a été Souverain ou Prince, ne peut se représenter fidellement, combien les faussetés de ses favoris, la conduite intéressée de ses Ministres, lui font imputer de fautes dont il est innocent.

Le Comte de Saldagne avoit été très-long-tems détenu en prison; son fils Dom Bernard del Carpio, qui s'étoit fort distingué dans la guerre contre les Maures, me supplia de lui accorder la délivrance de son pere, pour récompense de ses services. Le vieillard avoit suffisamment été puni par sa détention; le jeune homme avoit un mérite si bien reconnu, que je sentois ma reconnoissance & la justice, parler en sa faveur; mais mes Ministres s'opposerent fortement à la résolution favorable que j'avois prise. Ils me représenterent que mon honneur exigeoit que je vengeasse l'insulte faite à ma famille; que la demande du jeune Del Carpio avoit plutôt l'air d'une menace que d'une priere; que le compte orgueilleux qu'il faisoit de

ses services, la récompense qu'il sollicitoit étoient de véritables reproches, que consentir à ce qui étoit demandé si hautement, c'étoit ou crainte ou foiblesse dans un monarque; enfin, qu'en accordant la rémission de la peine infligée par mon prédécesseur, c'étoit déclarer que son jugement avoit été injuste. Toute la famille de Saldagne est l'ennemi juré de votre maison, m'ajouta un de mes ministres en secret; voyez maintenant s'il est possible de relâcher son chef.

Avec ces différentes représentations mes ministres parvinrent à leur but, le jeune Del Carpio n'obtint qu'un refus, qui lui fit quitter la cour, & lui causa la mort peu de tems après. D'un autre côté, les tourmens d'une prison éternelle accablerent le vieillard, & le précipiterent au tombeau, ainsi que je l'appris dans la suite. Cette seule injustice me coûta deux de mes plus fideles sujets.

Je dois dire aussi que mes ministres cherchoient continuellement à me donner une très-mauvaise opinion de mon peuple. Tantôt c'étoit un mutin dont il falloit accabler le corps pour ôter l'essor à son esprit; tantôt ils le peignoient prêt à se révolter, & rempli de sentimens qui ne s'accordoient pas avec la soumission qu'il me devoit.

Cependant j'étois généralement aimé &

respecté, malheureusement pour moi, je ne l'ai su qu'après ma mort.

Ce portrait défavorable du peuple dans la bouche d'un ministre est un ressort secret qui empêche le souverain d'agir d'une maniere ouverte & confiante avec ses sujets; car, comme cette conduite ne manqueroit pas de faire adorer le prince, elle seroit aussi très-dangereuse pour le ministre qui ne connoît que son intérêt, auquel il sacrifie sans cesse le maître & les sujets.

Je vous ai rapporté les avantures les plus remarquables de ma vie; je peux vous assurer que tout ce qu'entreprennent les rois, ne mérite pas la même attention. Quantité d'actions médiocres n'attirent les regards, que parce qu'elles se montrent du haut d'un trône. Il est bien des heures & des tems où l'on ne trouveroit point de différence entre la vie d'un monarque & celle d'un manœuvre.

Ce rôle eût peut-être été le dernier que j'eusse joué dans le monde, si Minos n'eût pas été choqué de mon ingratitude envers Del Carpio. L'histoire de Saint Jacques lui donna seulement occasion de rire; mais au récit des autres traits, il rida le front, fronça le sourcil, & me renvoya avec cette réponse laconique: **Roi, retournez au monde.**

CHAPITRE XVIII.

Julien devient bouffon de cour.

MA nouvelle rentrée dans le monde fut en France. Je naquis à la cour du roi Louis III, & j'eus ensuite l'honneur d'être le bouffon, ou le fou de Charles le Simple.

Je crois pouvoir dire avec raison que j'ai plutôt fait extravaguer les gens de cour, que je n'ai extravagué moi-même. Bien loin d'être ce qu'on entend communément par fou, j'étois fin & rusé. Je connoissois la foiblesse de mon maître, de plusieurs courtisans, & je sus en tirer bon parti.

Le bon Charles ne me chérissoit pas moins, que l'empereur Domitien chérissoit le comédien Paris, & de même que ce dernier, je distribuois les charges & les dignités. Je me fis un grand parti parmi les courtisans; ils me traitoient réellement en fou, & cependant ils faisoient l'éloge de mon esprit, peut-être pour s'exercer dans l'art sublime des flatteries.

Parmi ces seigneurs, il en étoit un surtout qui ne se distinguoit que par la plus noire méchanceté. L'esprit, le bon sens, le courage, l'extérieur lui manquoient absolument. Les qualités du cœur n'étoient

pas moins rares chez lui; enfin c'étoit un monſtre le plus malin qui fût au monde.

Ce perſonnage, jaloux de gagner mon affection, prodiguoit ſans ceſſe des éloges à mon eſprit, deſcendoit dans une infinité d'autres petites adulations, qui, quoique mal-adroites & déplacées, produiſirent cependant un ſi bon effet, que je lui accordai la plus ardente protection. Soit vanité de ma part, ſoit reconnoiſſance pour ſes douceurs, je fis ſi bien, qu'il obtint un Evêché. J'avois cru m'attacher ce flatteur, mais la croſſe & la mître que je lui avois procurées, l'éleverent ſi fort, qu'il ne daigna plus s'abaiſſer juſqu'à moi.

Les plus grands ſeigneurs de la cour, le roi même n'étoient point à l'abri de mes inſolences; j'en vais rapporter un exemple.

Sa majeſté ſimple me dit un jour. Tu as tant de pouvoir qu'on te prend preſque pour le roi, & moi pour ton bouffon. Je fis ſemblant d'être fâché de ce propos, & je témoignai de l'humeur. Comment donc, ajouta le roi, as-tu honte d'être roi? non, ſire, répondis-je, mais j'ai honte de mon bouffon.

Hebert comte de Vermandois, avoit été reconcilié avec le roi par mon entremiſe. Il lui perſuada enſuite d'enlever au comte Balduin la ville d'Arras, dont Hebert fit l'acquiſition contre la ceſſion de Perronne,

Balduin vint à la cour pour redemander sa ville d'Arras, mais il négligea, soit par orgueil, soit par ignorance de me prévenir en sa faveur. L'ayant rencontré un jour à la cour, vous n'avez pas, lui dis-je, choisi le bon chemin, pour parvenir à votre but. Il me répondit avec dédain qu'il n'avoit pas besoin du conseil d'un fou. Je lui repliquai que je n'étois pas surpris de ce qu'il réussissoit si mal, puisqu'il ne suivoit effectivement que le conseil d'un sot. J'ajoutai qu'il y avoit des foux qui avoient plus de crédit qu'il n'en avoit apporté. Il répondit brusquement qu'il ne menoit point de fou avec lui, puisqu'il voyageoit toujours seul! Eh, monsieur, repliquai-je, je suis souvent seul, & cependant on dit que j'ai toujours un sot avec moi.

Cette réponse excita la risée de ceux qui étoient présens. Balduin fut si piqué, qu'il me donna un soufflet. Je courus aussi-tôt me plaindre au roi, qui sur le champ renvoya le comte de la cour, sans vouloir écouter sa demande.

Ce que je rapporte ici, prouve plus mon impertinence, & ma vanité, qu'il ne fait honneur à mon esprit; car réellement mes plaisanteries furent plus admirées qu'elles ne le méritoient. Mais dans un pays dont tous les habitans se haïssent, & se portent envie mutuellement de tout leur cœur, quoique à l'extérieur ils s'épuisent en civili-

tés, & s'estropient réciproquement à force de caresses : à la cour, dis-je, rien n'est plus aisé que de se faire la réputation d'homme d'esprit, parce que la raillerie qui blesse la vanité d'un seul, flatte toujours la haine du plus grand nombre.

D'ailleurs, les goûts étant aussi mobiles que les feuilles des forêts, & la volonté du prince & de ses favoris, étant le moule où se modelent les volontés de tous les autres, il n'étoit pas étonnant que je passasse pour un bouffon très-spirituel, puisque sa très-simple majesté me regardoit comme le plus fin des courtisans, & le plus ingénieux de ses sujets. Je suis sûr que le cheval de Caligula passa à la cour de son maître, pour un consul aussi habile qu'aucun autre.

Chaque parole que je disois excitoit le rire, & passoit pour une fine raillerie, surtout auprès des dames, qui très-souvent rioient avant que j'eusse parlé, ou qui se faisoient un plaisir de répéter ce qu'elles venoient d'entendre, quoique moi-même j'eusse honte d'avoir dit une bétise.

Je ne maltraitois pas moins les dames que les hommes, & l'impunité suivoit toujours mes impertinences. Cependant, un jour que j'avois raillé sur la beauté d'une Dame nommée Adelaïde, qui étoit en faveur auprès du roi, elle prit si mal la raillerie, qu'elle résolut de me faire perdre les bonnes graces de mon maître. Elle y

réussit fort bien, car que ne peut pas une femme animée par la vengeance, auprès d'un homme qui mérite le nom de simple?

Dès ce moment la familiarité du roi avec moi diminua de jour en jour. Si je prenois encore des libertés, il me donnoit des marques de mécontentement si visibles, qu'elles n'échapperent pas aux courtisans, qui sans cesse ont les yeux attachés sur leur idole & sur ses mouvemens. Aussi, quand j'eusse été assez aveugle pour ne pas appercevoir moi-même le changement du roi, la conduite des gens de cour envers moi, ne m'eût que trop confirmé ma disgrace. Autant on avoit marqué d'empressement pour m'entretenir, autant on apportoit de soin à m'éviter.

Je devins bientôt l'objet des railleries des pages & des valets. Un officier de la garde, avec lequel je vivois très-librement depuis long-tems, & à qui j'avois ci devant rendu service, me donna même un soufflet, en me disant de me familiariser avec mes semblables.

Jusques-là j'étois sûr du changement du roi, mais je n'en pouvois deviner le sujet. Adelaïde étoit à l'abri de mes soupçons, car nombre de fois j'avois plaisanté sur son honneur que j'avois mis en équivoque, sans qu'elle se fût offensée. Mais cette femme ayant déclaré publiquement que je devois m'attendre à être renvoyé de la cour,

comme un perſonnage ſtupide, j'en conclus que toutes perſonnes de ſon ſexe, ſont en général moins ſenſibles aux doutes qu'on jette ſur leur honneur, qu'aux outrages qu'on fait à leur beauté.

Mes affaires étoient donc dans le plus mauvais état à la cour. Je n'y excitois plus de ſourires; on me fuyoit de tous les côtés; cependant le roi me trouvant un jour ſans mon habillement ordinaire, il m'honora de ces mots. Bouffon, pourquoi ſans ton habit? Monſieur, répondis-je, les Bouffons ſont maintenant ſi communs à votre cour, que mon habit m'ennuye. Pourquoi, reprit ſa ſimple majeſté, ſont-ils actuellement plus communs que ci-devant? c'eſt, repartis-je, qu'il y a bien des dames qui jouent tous les jours auprès de vous le rôle de Bouffon.

Le roi ne comprit rien à ma réponſe; mais pluſieurs de ceux qui l'entendirent, s'applaudiſſoient d'avance de me voir fuſtigé pour une pareille impertinence. La reine à qui on rapporta ma replique, & qui ſavoit quelle regardoit Adelaïde, contre laquelle ſa majeſté avoit des raiſons d'être piquée, me demanda au roi, & me prit à ſon ſervice.

Mon rôle devint à ſa cour auſſi brillant qu'il l'avoit été ci-devant à celle du roi, mais l'acteur n'étoit pas plus ſpirituel, & les ſpectateurs étoient auſſi ſots. D'ailleurs

la reine jouissant d'un pouvoir qui ne s'étendoit pas au-delà de sa cour, la considération dont je jouissois moi-même, avoit les mêmes bornes ; l'on n'achetoit plus comme autrefois ma protection à force de présens.

La reine qui étoit d'un caractere sérieux & indolent, fut bientôt ennuyée de mes folies; on ne s'occupa plus de moi; sa cour ne me regarda plus qu'avec mépris. Ma petite vanité offensée de voir ma personne par-tout rebutée & avilie, s'enfla tellement par la rage & le dépit, qu'elle m'étouffa.

Après avoir ainsi quitté le monde & la cour, il fallut paroître devant Minos; quelques-unes de mes avantures le firent rire, mais le plus grand nombre lui fit pitié: on n'a pas besoin de bouffon dans l'Elisée, me dit-il; en conséquence vous n'avez qu'à retourner d'où vous venez.



CHAPITRE XIX.

Julien paroît dans la personne d'un mendiant.

Le sort me redonna un corps à Rome, où je naquis dans une famille nombreuse & pauvre, c'est-à-dire, pour parler vrai, qu'elle ne trouvoit sa subsistance que dans la charité de son prochain.

A moins d'avoir professé la gueuserie, on ne peut avoir une idée juste de cet art, qui est aussi régulier, & aussi méthodique que tout autre. Il a ses loix & ses secrets qui demandent pour être connus, un noviciat aussi long que l'ordre monastique le plus austere.

La premiere science nécessaire c'est d'avoir une mine pitoyable. Il est vrai que pour réussir il faut des dispositions naturelles; mais avec un peu d'étude, il n'est personne qui ne parvienne à se faire une phisionomie digne de compassion, sur-tout s'il s'exerce dans son adolescence, lorsque les muscles de son visage sont encore tendres & fléxibles.

Il en est de même de la voix qu'on doit avoir aigre & plaintive. Heureux celui que la nature a comblé de ses dons à cet égard! mais l'application & les soins peuvent corriger

corriger un organe trop robuſte, & trop aſſuré.

Les femmes ont également des exercices à ſuivre avant d'être admiſes au premier rang des gueux. Indépendamment des deux points, dont on vient de parler, elles doivent ſavoir pleurer. Certes, ce n'eſt pas une choſe difficile pour elles, car toute leur eſpece a ſans ceſſe les larmes à commandement.

Nulle condition n'exige des connoiſſances ſi profondes dans la nature humaine, que la profeſſion de mendiant. L'étude des caracteres, des inclinations des hommes, eſt d'une néceſſité ſi indiſpenſable, que je ſuis perſuadé qu'un homme d'état en ſeroit plus habile, s'il avoit vécu quelque tems avec des gueux.

Il y a même plus de reſſemblance qu'on ne l'imagineroit d'abord, entre ces deux caracteres, puiſque tous leurs principes, tous leurs mouvemens tendent à un même but, à tromper leurs ſemblables. Si ces deux états different pourtant en quelques points, c'eſt que le mendiant ſe contente de peu; & que l'homme d'état n'eſt jamais content.

Un philoſophe ancien a dit, qu'il eſt de la prudence humaine, de ne jamais donner à perſonne un titre inférieur à celui qu'il mérite réellement. Je ne ſais ſi mon pere avoit fait ſa philoſophie, mais il fut de

même avis que cet antique philosophe, dont il m'inculqua la maxime à coups de fouet.

Ce fut à l'occasion du pape. J'avois eu le bonheur d'approcher le saint pere de fort près, & rien ne m'annonçoit sa sainteté. Je lui adressai donc ces paroles, monsieur, par la grace de dieu, au nom du seigneur, je vous supplie..... Petit drôle, repartit le pape d'un air très-sérieux, tu mérites d'être châtié pour prendre le nom de dieu en vain; il avoit raison, car il ne me donna rien.

Mon pere, qui avoit entendu la charitable sentence du saint pere, s'empressa de l'exécuter, & me donna cent coups de verge. Moi, qui croyois que j'étois fustigé pour avoir pris le nom du seigneur en vain, je promettois de ne plus le prendre; mais à cette promesse mon pere me repliqua que le nom de dieu n'entroit pour rien dans la correction paternelle qu'il me donnoit, mais qu'elle avoit pour but de m'apprendre à être plus prudent une autre fois, & à appeler le pape votre sainteté.

Si tout le monde étoit aussi bien avisé que le sont les Ecclésiastiques; on ne verroit bientôt plus de mendians, car tant que j'ai vécu dans cet état, je ne me souviens pas d'avoir reçu plus de deux aumônes, des gens de cette robe.

La premiere, je la dûs à un homme d'un

tein frais, & d'un embonpoint vermeil, qui, je crois, étoit directeur de nones; il me donna une petite piece d'argent, en m'assurant qu'il ne lui en restoit pas tant à lui-même.

Mon second bienfaiteur Ecclésiastique fut un joli jeune homme amoureux de sa personne, qu'il avoit embellie pour la premiere fois d'un rabat & d'un habit d'abbé. Je l'abordai en lui disant, mon très-révérend, mon bon frere, voyez mon état & considérez votre habit. Cela est bon, mon fils, me répondit-il; tenez, priez Dieu qu'il me conserve la santé.

Auprès des dames, je me servois de cette formule générale; *ma belle & gracieuse dame, dieu bénisse votre famille, dieu conserve votre beauté.* Ce dernier vœu produisoit sur-tout un bon effet, d'autant meilleur que la personne étoit plus laide.

C'étoit une régle généralement reçue parmi nous, que plus un homme avoit un train magnifique, moins il y avoit d'espérance dans sa charité. Au contraire un carrosse brun sans dorure, avec un seul domestique, nous apportoit infailliblement quelque aubaine.

Nous remarquions aussi beaucoup de différence dans la libéralité des mêmes personnes selon le tems & les circonstances.

Un joueur par exemple est communément plus libéral lorsqu'il perd que lors-

qu'il gagne. Dans ce dernier cas, tous ses cheveux lui coûteroient moins à donner qu'un Schelling.

Un avocat qui revient de sa maison de campagne pour plaider à la ville, un médecin qui sort pour aller voir ses malades, méritent des sollicitations dans ces instans; mais quand ils rentrent chez eux, leur ame est un roc insensible.

Une autre de nos maximes qui est très-sûre, c'est que ce sont ceux qui sont le moins riches qui donnent le plus souvent. Le premier art d'un mendiant consiste donc à distinguer le riche & l'indigent; c'est une chose qui demande de la pénétration, puisqu'il s'agit de ne pas prendre l'apparence pour la réalité; car l'indigent est perpétuellement occupé à se donner l'apparence du riche, au lieu que ce dernier se contente d'être, sans chercher à paroître ce qu'il est en effet.

On peut juger sûrement d'après cette regle générale, que toutes les fois qu'une personne se donne les plus grands soins de paroître brillant & magnifique, il est constant qu'elle fait plus qu'elle ne peut.

Nous autres mendians nous n'avons rien de plus avantageux que de discerner ces gens fastueux, de flatter leur vanité, & de louer leur pompe. C'est un moyen sûr d'exciter leur générosité.

Il est cependant une espece de gens ri-

ches qui aiment à faire parade de leurs libéralités. Ce font ceux que l'aveugle fortune a fubitement fait paffer de la mifere à l'opulence; quelquefois l'avarice domine en eux, mais le plus fouvent c'eft la diffipation?

Je me fouviens d'avoir une fois demandé quelque petite chofe à un homme de cette trempe, qui venoit de toucher une groffe fomme; auffi-tôt il me donne une poignée de guinées. L'ami qui l'accompagnoit lui ayant fait des repréfentations à ce fujet. Pourquoi ne lui donnerois-je pas, reprit-il, qu'eft-ce que vingt guinées fur dix mille?

A juger des chofes fur le fond plutôt que par la forme, l'état de mendiant eft peut-être cent fois plus heureux qu'aucun de ceux où nous porte l'ambition. Notre barque n'arrive au port qu'après bien des orages, qu'après une foule de dangers & d'écueils que l'on n'évite qu'à force de fatigues & de travaux. Un mendiant raifonnable, au contraire, n'a qu'à fe rappeler fans ceffe que les hommes font pétris de vanité & de foibleffe. C'eft fur ce reffouvenir que font fondés fa fortune & fes revenus. Qu'il flatte, qu'il careffe leurs défauts; fes profits font affurés.

Il eft une félicité fi bien alliée avec l'argent qu'on acquiert facilement, que rarement il caufe des inquiétudes à l'acquéreur;

autant on a d'occaſion d'obtenir, autant on en cherche pour diſſiper. Il réſulte de-là que notre argent ne nous apporte que du plaiſir & jamais de ſoucis, ni la volupté, ni la ſenſualité ne nous ſont inconnues. L'eſprit dégagé de toute inquiétude ſur l'avenir; entiérement livrés au préſent, je défie le plus opulent des hommes, de goûter des raviſſemens plus délicieux que ceux que nous goûtons dans les bras de l'amour.

En mon particulier, cette charmante paſſion m'a procuré ſur la terre une félicité que je n'ai retrouvée que dans ce lieu de délices. J'épouſai la fille d'un mendiant qui mourut gueux, après avoir toujours joui d'un bon revenu. Il ne lui laiſſa pour héritage, qu'une petite maiſon, avec un jardin bien entretenu, ſituée au pied d'une coline aſſez près d'une grande route. Je n'eus jamais que des ſujets de m'applaudir de notre union. Elle étoit douce, complaiſante, pleine d'attention; à la chûte du jour je trouvois un excellent ſouper préparé, & je la regalois de l'hiſtoire de mes aumônes, du portrait de ceux qui m'avoient donné. Nous nous applaudiſſions mutuellement de les avoir ſi bien trompés; c'étoit un divertiſſement réel pour nous que de nous arrêter à l'idée que nous étions plus ſenſés & plus heureux que tous ces ſots qui ſe laiſſoient duper ſi facilement.

Peut-être me ſuis-je trop arrêté ſur mes

rôles de mendiant, je finis en vous disant, que je mourus à l'âge de cent deux ans, sans avoir connu d'autre maladie que les foiblesses qui accompagnent un grand âge.

Minos, après avoir entendu le récit de ma vie, me demanda combien j'avois menti de fois. Il n'y avoit pas moyen de lui cacher la vérité. J'avouai sincérement que mes mensonges pouvoient aller à cinquante millions ou environ.

Un pareil menteur, dit-il d'un air sévere, oseroit-il espérer d'entrer dans l'Elisée? je m'en retournai aussi-tôt que j'eus entendu ces mots, & j'eus pour la premiere fois le plaisir de n'avoir pas été renvoyé par ses ordres.



CHAPITRE XX.

Julien naît Prince, & ensuite homme d'Etat.

Je naquis d'une Princesse Allemande; mais, pour conserver ma mere, on me déchira par morceaux, de maniere que ma vie finit au même instant qu'elle avoit commencé.

Les ames qui sont séparées des corps avant d'avoir atteint leur cinquiéme année, doivent, immédiatement après cette séparation, retourner animer d'autres corps.

Après avoir passé différentes enfances, e destin me prépara un nouveau rôle considérable sur le théâtre du monde. Je naquis en Angleterre sous le regne du Roi Ethelred II: mon pere étoit Ulnoth, Comte ou *Thane* de Sussex. Je fus ensuite connu sous le nom du Comte Goodwin, & je commençai d'attirer les regards du monde, dans le tems d'Harald Harcfoot; je m'avançois au Trône du Royaume de Wessex, au préjudice d'Hardecanut, fils d'Emma, qui s'efforça dans la suite de mettre la Couronne sur la tête d'un autre de ses fils. Je découvris son dessein; je le communiquai au Roi, en lui proposant de se défaire des deux jeunes princes que leur mere avoit fait

venir nouvellement de Normandie, avec le consentement du Roi.

Emma s'étoit attiré la vénération publique, & la confiance du Roi, par une grande dévotion, & par un mépris affecté des biens de ce monde.

Je conseillai à Harald de l'inviter à venir à sa Cour avec ses enfans, afin d'avoir plus de facilité à la débarrasser d'un monde qu'elle méprisoit. Mais cette prudente mere, qui se défioit de moi, n'envoya qu'Alfred, & garda Edward auprès d'elle. Je n'eus pas plutôt le jeune Alfred en ma puissance, que je le fis transférer à Ely, où je donnai ordre, par la bouche du Roi, de le raser, de lui crever les yeux, & de l'enfermer dans un Couvent.

Cette action, quelque cruelle qu'elle paroisse, coûte peu de scrupule à un Ministre, parce que l'intérêt du Prince est un vernis, qu'il fait appliquer aux entreprises les plus injustes, & qui sert de voile à tout ce qui est le fruit de sa propre cupidité.

Edward, second fils d'Emma, s'enfuit en Normandie pour éviter le sort de son frere. Après la mort d'Harald & d'Hardecanut, il s'empressa de rechercher mon amitié; il me proposa un accommodement si avantageux, que je travaillai volontiers à lui procurer la Couronne, dans la confiance que mon pouvoir sauroit bien enchaîner son ancienne inimitié.

je l'ai dit, dépourvu d'esprit, & même du sens commun; car, après avoir reçu ma fille en mariage, il refusa de le consommer uniquement par haine contre moi, puisqu'Editha étoit reconnue pour la plus belle femme de son tems.

Il se rendit également coupable envers sa mere, de l'ingratitude la plus noire. En récompense des soins qu'elle s'étoit donnés pour lui procurer une Couronne, il la rélégua dans une triste prison, où elle passa le reste de ses jours; je dois dire à la vérité que ce fut par mes conseils. A l'égard de l'histoire des neuf socs ardens, sur lesquels on dit qu'elle fut obligée de marcher, ou des neuf terres qu'elle me donna pour en être dispensée, c'est une pure invention. Comment m'eût-elle donné des terres, elle n'en possédoit pas une seule?

Le premier désagrément que j'eus dans le ministere, me fut causé par mon fils Swane, qui avoit violé dans le comté de Hereford l'abbesse de Lon, appelé dans la suite Leon-Minster. Après cette action, qui n'étoit rien pour le fils d'un Ministre tout-puissant, il se sauva en Dannemarck, d'où il sollicita sa grace auprès du Roi. Elle lui fut refusée d'abord, par le conseil de quelques Ecclésiastiques, & principalement par celui d'un certain chapelain, à qui j'avois empêché le Roi de donner un Evêché.

Mon fils, irrité de ce refus, tomba sur les

côtes du Royaume, avec plusieurs Vaisseaux, les ravagea en commettant mille cruautés, qui réellement eurent un bon effet, puisque Sa Majesté, dont la timidité étoit depuis long-tems la foiblesse capitale, prit une si grande terreur de cette irruption, qu'il pardonna bien vîte à mon fils, non-seulement son premier crime, mais encore celui de sa révolte, qui étoit bien plus punissable. Aussi cette conduite lui fit perdre la reconnoissance du coupable, & lui attira de plus le blâme de tous les gens sensés.

Le Roi favorisoit beaucoup les Normands. Il avoit nommé un certain homme de cette nation à l'Archevêché de Cantorbery, & lui avoit donné la plus grande confiance. Je ne pus supporter la faveur d'un homme qui étoit parvenu sans ma protection. Sa seule présence excitoit mon envie, & me donnoit de l'appréhension.

Un premier Ministre ne se croit assuré de la faveur de son Souverain, qu'autant qu'il n'a point de rivaux. Le moindre partage le rend aussi jaloux que le plus tendre mari l'est du cœur de sa femme. S'il élève quelqu'un, il sait toujours se réserver assez de pouvoir sur lui, pour le remettre en son premier état, quand il ose contrarier sa volonté; mais, quiconque devient favori du Roi, sans la bienveillance du Ministre, une des premieres regles de la politique est de le précipiter bien loin du Trône.

En un mot, la faveur des Rois eſt auſſi mobile que la faveur des femmes; le ſeul moyen de la conſerver, c'eſt d'éloigner tous ceux qui pourroient y prétendre.

Je reconnus bientôt que l'Archevêque de Cantorbery avoit le plus grand crédit auprès du Roi; il procura une charge conſidérable à un certain Rollo, Romain de nation, homme ſans naiſſance, & dépourvu de toute eſpece de talens. Lorſque je repréſentai au Roi qu'un homme de cette trempe étoit indigne d'un pareil emploi, il me répondit que c'étoit un ami de l'Archevêque. En ce cas, repliquai-je, c'eſt l'ami d'un ennemi de Votre Majeſté. Je ne pouſſai pas la converſation plus loin pour cette fois, mais je m'apperçus bientôt que l'Archevêque avoit été informé de cet entretien. J'en conclus que le Roi ſe confioit ſurement plus à lui qu'à moi.

L'autorité que l'on a ſur l'eſprit d'un Prince, étant une fois perdue, il eſt difficile de la recouvrer, à moins qu'on ne puiſſe ſe rendre redoutable. Comme c'étoit par ce moyen que je l'avois acquiſe & que je l'avois conſervée, je cherchai donc les occaſions de la regagner par la même voie.

Le Comte de Boulogne me ſervit très-heureuſement dans cette circonſtance. En s'en retournant dans ſon Comté, il avoit envoyé ſes gens pour lui préparer ſon logement à Douvres; ils voulurent s'emparer

d'une maison malgré le propriétaire; il s'ensuivit une batterie dans laquelle un des gens du Comte fut tué.

Ce Seigneur se rendit aussi-tôt auprès du Roi pour se plaindre, & demander la mort des meurtriers de son domestique. Sa Majesté trouvant cette demande juste, m'ordonna de punir rigoureusement les coupables, parce que j'étois leur Juge naturel, comme Comte de Kent.

Au lieu de marquer ma déférence aux volontés du Roi; les Anglois, répondis-je avec chaleur, ne punissent personne sans l'entendre, & ne laissent perdre ni leurs droits, ni leurs privileges. Je ferai citer l'accusé; s'il est coupable, il sera puni dans son corps & dans ses biens; s'il est innocent, je l'absoudrai. Je suis Comte de Kent, il est de mon devoir de défendre & de protéger tous ceux qui sont sous ma domination.

Cet incident entroit très-bien dans mes vues, puisque ma rupture avec le Roi avoit l'air d'être occasionnée par mon attachement aux intérêts du peuple. En effet, je me conduisis avec tant d'adresse, que tout le monde accourut en foule, sous l'étendart de ma révolte; & je leur insinuai encore que je n'avois pris les armes, que dans la vue de les garantir d'une puissance étrangere.

Le mot d'étranger inspire généralement en Angleterre une haine si forte, peut-être

parce qu'on y a souffert de grandes persécutions des nations étrangeres, sur-tout des Danois, que ce fut un nouveau motif pour le peuple, de prendre mon parti avec tout le fanatisme qui embrase des têtes stupides.

Ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'après mon bannissement de l'Angleterre, étant revenu à la tête d'une armée de Flamands, que je destinois à piller Londres, je publiai que je ne songeois qu'à défendre les Anglois, contre toute puissance étrangere, & l'on ajouta foi à mes déclarations. Ce qui fait voir qu'il n'est point d'absurdité qu'on ne puisse persuader au peuple, quand une fois l'on a gagné sa confiance.

Le roi sauva Londres, en se réconciliant avec moi, & en reprenant ma fille pour sa femme; ensuite je congédiai ma flotte & mon armée.

Aussi-tôt que j'eus regagné la faveur du roi, ou, ce qui m'étoit indifférent, la même autorité que j'avois eue, je me livrai à mon ressentiment contre l'archevêque. Il avoit déjà, de lui-même, pris le parti de se retirer dans un couvent de Normandie, mais ma vengeance n'étoit pas satisfaite. Je le fis bannir du royaume en forme. Son siege archiépiscopal fut déclaré vacant, & je lui nommai un successeur.

Ma nouvelle autorité fut de courte du-

rée. Le roi, qui me craignoit fort, & qui me haïssoit encore davantage, n'osant user de violence ouverte contre moi, employa le poison.

Il fit débiter ensuite le conte ridicule, que j'avois desiré de trouver la mort au premier morceau que je mangerois, si j'avois eu part au meurtre de son frere Alfred, & que la vengeance divine avoit éclaté visiblement contre mon invocation téméraire, puisqu'en effet le premier morceau m'avoit étranglé.

Ce rôle d'homme d'Etat est un des plus mauvais qu'on puisse jouer dans le monde; car il entraîne beaucoup de dangers, il cause de grandes inquiétudes, & ne rend que peu de satisfaction. En un mot, c'est une pilule qui seroit très-amere & très-dégoûtante pour tous les hommes, si elle n'étoit dorée par la vanité, & édulcorée par l'ambition. Aussi Minos use-t-il de beaucoup d'indulgence & de compassion envers ceux qui l'ont avalée. Je ne condamne jamais, me dit ce juge équitable lorsque je parus devant lui, un premier ministre qui a fait une seule bonne action en sa vie, quand même il auroit commis un forfait chaque jour.

J'étendis le sens de cette explication un peu trop loin, & j'en conclus que l'entrée de l'Elisée ne pouvoit m'être refusée; mais Minos me déclara qu'il falloit me retirer,

parce que jusqu'à présent il n'y étoit encore entré aucun premier ministre. Vous devez être assez content de ne pas être précipité dans le gouffre infernal, car tout autre n'y auroit pas échappé s'il avoit commis seulement la moitié de vos crimes.



CHAPITRE XXI.

Avantures de Julien devenu soldat.

Je revis le jour à Caen en Normandie; le nom de ma mere étoit Mathilde. Quant à celui de mon pere, il me feroit très-difficile de le dire, car la bonne Mathilde me révéla, peu d'heures avant fa mort, que fes préfomptions tomboient fur cinq capitaines du duc Guillaume, qui fut furnommé depuis le *Conquérant*.

A l'âge de treize ans, étant grand & robufte, j'entrai au fervice de ce duc, j'abordai avec lui près de Pemfey dans le comté de Suffex, & je fis mes premieres armes à la bataille de Hafting.

Il eft impoffible de vous peindre l'excès de la frayeur qui me faifit lorfque l'armée donna, & fur-tout lorfque je vis tomber les deux camarades qui étoient à mes côtés. Cette crainte fe diffipa pourtant; mon fang s'échauffa, j'oubliai le danger. Mon courage s'anima de maniere que je peux foutenir, que je me battis de mon mieux, jufqu'à ce que je reçus à la cuiffe une bleffure qui m'ôta les forces & la connoiffance.

Je reftai couché parmi les morts, expofé fans ceffe au danger d'être écrafé par les chevaux de l'armée, & par ceux des en-

nemis jusqu'au lendemain matin, qu'un parti qui venoit charitablement dépouiller & enlever les morts, me trouvant un souffle de vie, me transporta à l'hôpital, où ma jeunesse, aidée de bons soins, me fit un peu recouvrer l'usage de ma cuisse.

Aussi-tôt que Douvres eut été conquis, j'y fus transporté avec les autres malades, & ma blessure acheva de se guérir en peu de tems. Mais malheureusement en jouant avec d'autres convalescens, au grand air, je gagnai une fluxion qui m'affoiblit extrêmement, & je ne fus guéri qu'après beaucoup de tems.

Pendant que je me trouvois dans cet état avec une grande foiblesse, & manquant du nécessaire, j'avois la douleur d'entendre dire, comment mes camarades passoient leur tems à piller, à voler, à se divertir dans toutes sortes de débauches.

Après mon rétablissement je restai en garnison dans le fort de Douvres. Les officiers y étoient passablement bien, mais les soldats manquoient de tout, & qui pis est, étoient logés si fort à l'étroit, que faute de place nous couchions quatre sur une botte de paille; ce qui occasionna des maladies qui emporterent plusieurs centaines d'hommes.

J'avois séjourné quatre mois dans ce fort, lorsque le comte de Boulogne vint secrétement de France, pour nous surprendre

pendant la nuit; nous le reçûmes ſi mal, qu'il fut obligé de ſe retirer précipitamment avec une poignée de monde. J'eus le bras caſſé dans cette affaire; trois mois ſuffirent à peine pour être parfaitement guéri de cette nouvelle bleſſure.

Dans ma convaleſcence, j'avois fait connoiſſance avec une jeune demoiſelle du voiſinage, dont les parens étoient d'un état à ne pas donner leur fille à un ſoldat. Mais comme cette jeune perſonne ne ſentoit pas moins d'inclination pour moi, que j'en avois pris pour elle, & que ſes parens l'aimoient tendrement, ils conſentirent à me l'accorder, & dès ce moment on prit jour pour la célébration de notre mariage.

Le ſoir qui précéda ce jour fortuné, je m'enivrois d'avance du plaiſir que me préparoit le jour ſuivant, lorſque je reçus ordre de marcher le lendemain matin, & de me rendre au camp près de Windſor, où Guillaume raſſembloit une armée pour ſoumettre les provinces occidentales. Il n'y a qu'un amant paſſionné qui puiſſe ſe faire une idée de tout ce qui ſe paſſa dans mon ame, lorſqu'on nous annonça cet ordre cruel. Ce qui augmentoit encore ma douleur, c'eſt qu'il étoit défendu de laiſſer ſortir perſonne du fort juſqu'au départ, de maniere qu'il m'étoit impoſſible de prendre ſeulement congé de ma maîtreſſe.

Ce jour qui devoit éclairer mon hymenée

parut enfin, mais que la ſcene étoit différente de ce qu'elle devoit être ! La perſpective riante que j'avois la veille, étoit changée en un tourment réel. Nous étions au milieu de l'hiver. Nous faiſions des marches très-longues & très-pénibles ; le froid & la faim s'uniſſoient pour nous accabler. La nuit même que je devois paſſer dans les bras de ma bien-aimée, je fus réduit à coucher ſur la terre, morfondu par une biſe piquante, & ſans ceſſe agité par une inquiétude cruelle qui chaſſoit le ſommeil, pour accroître mes ſouffrances. Enfin, cette nuit terrible fit une ſi forte impreſſion ſur mon ame, que, pour en diſſiper entiérement le ſouvenir, il a fallu que je fuſſe plongé trois fois dans le fleuve Lethé.

A ces mots, j'interrompis Julien, pour lui dire qu'on ne m'avoit point fait ſouffrir cette triple immerſion à ma ſortie du bas-monde. Il me répondit qu'elle ne ſe pratiquoit qu'à l'égard des eſprits qui retournoient dans le monde, afin de leur ôter le ſouvenir du paſſé, de crainte, comme dit Platon, que ce ſouvenir n'apportât un grand trouble dans leurs idées futures.

Je reviens à mes aventures. Nous continuâmes notre route avec les mêmes fatigues juſqu'à la ville d'Exceter, que nous aſſiégeâmes, & qui ſe rendit bientôt.

Le roi Guillaume y fit conſtruire un fort, où il plaça une garniſon de Normands, au

nombre desquels j'eus encore le malheur d'être compris.

Nous nous y trouvâmes plus gênés que nous n'avions été à Douvres, parce que, comme les Habitans étoient mal intentionnés, il nous fut défendu de sortir du Fort; ou bien pour nous mettre à l'abri du danger, nous n'en sortions que par troupeau. Quelques instances que je fisse auprès du Commandant, je ne pus obtenir un congé d'un mois, pour aller voir ma Maîtresse, dont jusqu'alors je n'avois point reçu de nouvelles.

Au printems suivant, le Peuple s'étoit adouci; un autre Officier vint prendre le commandement du Fort, j'en obtins alors la permission d'aller à Douvres. Ah! ciel, pouvois-je prévoir l'affreux accident qui m'attendoit! J'y trouve le pere & la mere de ma bien aimée, plongés dans la plus profonde affliction de sa mort, arrivée depuis huit jours, qui lui avoit été causée, à ce qu'on m'assura, par le désespoir de mon départ précipité. Ce récit me toucha jusqu'aux larmes. Je devins furieux. Je maudis le Roi & son service. Je fis des imprécations contre l'univers entier, qui, dans ce moment n'avoit plus d'attraits pour moi. Je me jettai sur la fosse de ma défunte Maîtresse, j'y restai couché deux jours & deux nuits entiers sans prendre de nourriture.

Cependant les conseils d'autrui, le propre sentiment de ma faim, & la raison, me firent abandonner un poste où l'amour m'avoit placé, mais dans lequel je ne trouvois qu'à nourrir ma douleur.

L'anéantissement d'un objet que l'on aime, est le mal le plus douloureux & le plus sensible qui puisse affliger la vie humaine; car outre qu'il manque de cet adoucissement que donne l'espérance, on ne peut absolument attendre de consolation, que du tems & de la raison. Il est vrai que leur effet pour être tardif n'en est pas moins sûr; j'en fis moi même l'expérience. Au bout d'un an, je me trouvai aussi heureux, aussi content que je l'avois jamais été; l'objet de cette passion auquel j'avois attaché ma félicité & dont la perte m'avoit rendu pour un tems le plus misérable des humains, étoit totalement oublié.

A l'expiration de mon congé, qui étoit d'un mois, je rejoignis ma troupe à Exeter, d'où peu de tems après nous eûmes ordre de nous porter dans les Provinces du Nord, pour dissiper les forces réunies des Comtes de Chester & de Northumberland. Arrivés à York, le Roi pardonna aux Chefs rebelles, mais punit sévérement quelques autres qui étoient moins puissans, & moins coupables.

Moi, j'eus ordre de m'assurer de la personne d'un homme qui n'étoit jamais sorti

de sa maison, & de le conduire en prison. Une pareille action me faisoit horreur. Dans tout autre état, l'espoir de la récompense la plus considérable ne m'eût jamais rendu l'instrument d'une pareille injustice. Mais telle est la soumission d'un Soldat aux volontés de son Roi, & de son général, que j'arrêtai l'homme désigné sans scrupule, sans même que les larmes de sa femme, ni les cris de trois petits enfans fissent aucune impression sur mon ame.

Quoique cette cruauté soit peu de chose en comparaison de celles que je commis dans la suite, elle est cependant la seule qui répugnât à mes sentimens. Bien-tôt après nous entrâmes, sous les ordres du Roi même, dans le Northumberland, pour punir les Habitans de ce qu'ils s'étoient joints aux Danois, près d'Osbone. On nous abandonna le pays à discrétion; je ne fus pas un des derniers à profiter de cette liberté. Parmi différentes barbaries dont je fus l'auteur, je n'en rapporterai qu'une, dont le souvenir me fait encore frémir.

J'entre dans une maison où je trouve une femme très jolie, qui jouoit avec un petit enfant assis sur ses genoux. A l'instant le feu de la concupiscence s'allume à l'ardeur de la rapacité qui me conduisoit; j'égorge l'enfant, je viole la mere, & je mets

mets le feu aux quatre coins de la maison. Je passe rapidement sur bien d'autres faits héroïques de cette nature, à l'aide desquels les princes deviennent des Héros & des Conquérans; la barbarie fut poussée si loin envers ces pauvres habitans du Northumberland, que, dans l'espace de soixante milles, qui séparent York de Durham, on n'y laissa pas subsister deux pierres l'une sur l'autre. Maisons, Eglises, tout fut brûlé & renversé jusqu'aux fondemens.

Après cette fameuse expédition, nous marchâmes à Ely contre Hereward, vaillant & habile Capitaine, qui commandoit un corps de rebelles, qui combattoient encore pour leur liberté, & ne vouloient pas reconnoître Guillaume pour Roi. Ils furent bien-tôt réduits; mais la gloire, plutôt que le bonheur, m'ayant fait trouver à un endroit où Hereward combattoit lui-même avec une troupe de Braves; je terrein fut disputé vigoureusement, je reçus pour mon compte trois blessures, une à la tête, une à l'épaule, & une autre dans le bras.

Ma guérison traîna long-tems, & m'empêcha de suivre le Roi en Ecosse; le printems suivant, comme j'étois Normand, je suivis le Roi en Normandie, ainsi que tous mes Compatriotes qui restoient de la bataille d'Ely, & nous marchâmes contre Philippe, Roi de France, qui avoit eu

dessein de profiter des troubles d'Angleterre, pour dépouiller Guillaume de son Duché de Normandie. Il y eut une escarmouche près de la Ville du Mans, & j'y fus blessé si dangereusement à la cuisse, qu'il en fallut faire l'amputation.

Ainsi, privé d'une partie de moi-même, je reçus alors mon congé. Je gagnai ma patrie, où, dans la misere affreuse qui me persécutoit, je n'avois d'autres plaisirs que celui de raconter mes prouësses guerrieres, toujours avec quelques petites circonstances, qui, si elles n'étoient pas dans l'exacte vérité, servoient du moins à embellir mes récits. J'atteignis enfin le terme de ma misere & de ma vie, à soixante-trois ans.

J'avois compté que les souffrances de mes dernieres années suffiroient pour effacer le souvenir des cruautés de Northumberland, & pour exciter la compassion de Minos. C'est une grace, me dit ce Juge, que de vous faire retourner dans le monde. Obéissez.



CHAPITRE XXII.

Avantures de Julien dans la condition de Tailleur.

LE destin me fit naître en Angleterre dans un état que l'ingratitude des hommes a couvert de mépris, quoiqu'ils lui ayent la double obligation de voir leurs corps garantis des injures de l'air, & de sentir leur ame flattée dans la plus sensible de ses passions, je veux dire la vanité. Pour parler plus clairement, je naquis Tailleur d'habits. Certes, si l'on veut réfléchir sur cette profession, elle mérite de la considération préférablement à toute autre : car enfin, qui est-ce qui marque plus sûrement la différence des conditions, si ce n'est le Tailleur.

Le Souverain donne les titres, mais c'est le Tailleur qui fait les hommes. C'est à son habileté qu'on doit l'estime du Peuple, l'attention du beau sexe, & souvent tout le mérite personnel. Si les grands Seigneurs impriment du respect au premier abord, c'est lorsqu'ils en ont reçu le sceau de leur Tailleur. Enfin, la bonne mine, les agrémens extérieurs n'attirent l'admiration qu'autant que le Tailleur sait les mettre dans un jour favorable.

Trois habits ſuperbes, que je fis pour la cérémonie du Couronnement du Roi Etienne, prouverent mon habileté, & commencerent ma réputation.

Il eſt plus difficile de dire ſi celui qui porte un habit magnifique, ſent plus de plaiſir en admirant ſa perſonne, que nous ne goûtons de délices nous autres Tailleurs, à conſiderer notre ouvrage.

Le jour de la cérémonie, je fis tous mes efforts pour la voir de près. Si je pouvois vous exprimer combien je reſſentis de ſatiſfaction, quelles furent les douces émotions de mon ame, en entendant dire, aſſurément le Comte de Devonshire, & le Seigneur Hugt Bigot, ſont les plus beaux & les plus magnifiques de toute la Cour; préciſément c'étoit moi qui avois fait leurs habits.

Rien ne ſeroit plus agréable en effet, que de travailler pour les Seigneurs de la Cour, parce que perſonne n'a plus de talent pour apprécier & faire valoir un habit, ſi l'on n'en étoit dégoûté par une petite circonſtance fâcheuſe, c'eſt qu'on en eſt rarement payé.

Eh bien, malgré que j'aie plus perdu à la Cour, que je n'ai gagné à la Ville, j'ai toujours eu plus de plaiſir à porter un habit chez un homme de Cour que chez toute autre perſonne, quand même j'euſſe été

payé comptant chez cette derniere, chose qui n'est jamais arrivée chez le premier.

On doit faire deux classes des gens de la Cour; les uns n'ont jamais envie de payer; les autres n'en ont que l'envie, & n'ont jamais le pouvoir. Parmi ces derniers il faut placer les jeunes Seigneurs que nous habillons à l'entrée d'une campagne, & qui ont le malheur de périr avant d'être avancés.

En tems de guerre, on prend mal à propos les Tailleurs pour des Politiques, parce qu'ils s'informent soigneusement des progrès de l'armée, du succès d'une bataille. Il est certain qu'ils ont bien des raisons pour prendre cette peine, car il ne se donne pas une bataille qui ne fasse faire banqueroute à trois ou quatre honnêtes gens de cette profession.

En mon particulier, j'ai sur-tout eu sujet de maudire la malheureuse bataille de Cardigan, dans laquelle les scélérats de Cambriers tuerent la plupart des meilleures troupes du Roi, & quantité de mes habits tomberent entre leurs mains sans que j'en eusse reçu le paiement.

J'ai appris depuis que j'ai quitté le monde, d'un de mes misérables confreres, qui a gagné l'Elisée en mourant à l'Hôpital, qu'il s'étoit introduit un usage qui les garantit de mauvaises dettes.

Lorsqu'ils s'apperçoivent qu'une pratique

eſt verreuſe, ils l'enrégiſtrent ſur leur livre pour le double du prix de leurs fournitures, puis ils lui envoyent un honnête homme muni d'un petit parchemin pour exiger leur paiement. Si le débiteur ne ſatisfait point, l'honnête homme emmene le beau Seigneur chez lui, & l'y retient ſous ſa garde juſqu'à ce que le Tailleur ſoit payé. De mon tems, au contraire, quand l'homme de qualité ne vouloit pas payer, ce qui arrivoit très-ſouvent, il n'y avoit aucun moyen de l'y contraindre.

Vous aurez peut-être remarqué, dit Julien, en interrompant ſon récit, que, ſans réflexion ſur mon état actuel, je parle des différens rôles que j'ai joués dans le monde, comme ſi j'en étois encore chargé. Je vous en demande pardon. Je viens de me prendre moi-même ſur le fait, en racontant mes avantures de Tailleur. Je ſens que ces affections mondaines ne peuvent plus convenir à mon état actuel. Quoi qu'il en ſoit, je pourſuis. Je ne dois pas vous cacher que j'avois dans ma profeſſion, une certaine méthode qui me rendoit les pertes moins ſenſibles.

J'avois diviſé mes pratiques en trois claſſes; la premiere comprenoit celles qui payoient comptant; la ſeconde celles qui faiſoient long-tems attendre leur paiement. Les pratiques qui ne payoient jamais, compoſoient la troiſieme claſſe.

Je me contentois d'un profit médiocre avec les premieres, parce qu'il étoit assuré. A l'égard des deux autres especes, je les unissois de maniere que les débiteurs qui payoient à longs termes, réparoient la perte que m'occasionnoient ceux qui ne payoient point du tout. De cette maniere j'avois peu de pertes réelles, & j'eusse laissé des biens considérables à ma mort, si je n'avois pas consumé tous mes bénéfices à entretenir une Maîtresse, tandis que ma femme avec deux enfans restoient dans l'indigence.

J'avois donné à cette Maîtresse une jolie maison, située sur le bord de la Tamise, & pourvue abondamment de tout ce qu'elle pouvoit desirer. Quoique son bien-être ne dépendît que de ma volonté, elle me gouvernoit cependant d'une maniere aussi absolue, que si j'eusse dépendu d'elle. Je ne lui obéissois pas moins qu'un cheval dressé, obéit à la main d'un Ecuyer habile; cependant je n'étois point épris de sa beauté, j'en connoissois même toute la médiocrité. Mais elle possédoit un certain art de volupté; elle savoit si bien choisir les instans de l'employer, qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de résister à ses volontés.

Cette femme dépensoit si rapidement, qu'elle sembloit avoir dessein de me réduire à la mendicité. Moi-même, je concourois de toutes mes forces à l'exécution de son des-

sein, car, outre mon extravagance d'avoir une Maîtresse & une petite maison, je pris encore des Chasseurs à mon service, non que leurs jeux me procurassent du plaisir, mais parce qu'il étoit de la mode d'en avoir.

Le loisir de les exercer ne me manquoit pourtant pas; j'avois autant de bon tems que personne, puisque tout mon ouvrage alors consistoit à prendre la mesure de quelques pratiques distinguées. Je ne coupois pas un seul habit; certes, c'étoit encore moins par paresse que dans la crainte de le gâter, puisque j'étois aussi ignorant qu'un Tailleur de Roi.

Ces raisons m'obligeoient d'avoir un garçon habile, qui savoit si bien profiter des circonstances où il me voyoit, qu'il étoit réellement le maître chez moi; il gouvernoit ma maison aussi despotiquement qu'un Ministre gouverne un Prince indolent ou voluptueux. Tous mes autres garçons lui témoignoient plus d'estime qu'à moi-même, parce qu'ils regardoient ma bienveillance comme la suite nécessaire de la sienne.

Je mourus enfin noyé de dettes, & consumé par les plaisirs. Minos réfléchit un instant après avoir entendu l'histoire de ma vie, & m'ordonna de retourner dans le monde, sans m'en dire la raison.

CHAPITRE XXIII.

Julien raconte sa conduite étant Alderman, c'est-à-dire Echevin.

L'ANGLETERRE fut encore ma patrie; je reçus le jour à Londres d'un pere qui eut onze enfans, dont j'étois l'aîné, & qui étoit Magistrat dans cette Ville.

Quoiqu'il eut amassé de grands biens dans le commerce, il ne m'en revenoit pas une assez grosse part pour espérer de vivre sans occupations. Je me livrai donc au commerce de poisson, qui me procura une grande fortune.

Ce feu dévorant qu'on appelle ambition dans les Princes, & qui porte le nom d'esprit de parti chez les Particuliers, j'en avois été enflammé dès ma jeunesse; à l'âge de vingt-un ans, je m'étois déclaré zélé partisan du Prince Jean, & ennemi de son frere Richard, pendant son voyage & sa captivité en Terre Sainte.

Je faisois dès-lors des harangues publiques sur les affaires d'Etat. Je m'efforçois de semer le trouble, & de répandre le mécontentement dans la Ville de Londres. J'étois pourvû d'une belle voix; mes discours promettoient de grandes choses; je les prononçois avec autant d'assurance que de franchise. Tous

Quoique l'ingrat parut faire peu de cas des éloges que je lui avois donnés, je continuai toujours de soutenir son parti, dans la vue de le supplanter, & devenir moi-même le chef de la faction.

L'Archevêque de Cantorbery dérangea beaucoup mes projets, & me défit de mon rival. Guillaume fut arrêté dans une Eglise, & pendu avec neuf de ses partisans.

J'avois été moi-même conduit en prison, comme adhérent de Guillaume: & j'eusse subi le même sort, si je n'avois été délivré par le crédit de mon pere, qui jouissoit d'une grande considération, à cause de ses talens, & pour avoir prêté récemment à la Reine une somme considérable pour la rançon du Roi.

Le souvenir de ce danger me fit tenir tranquille quelque tems. Je redoublai de soins pour faire prospérer mon commerce. J'inventai différentes méthodes de faire hausser le prix des poissons, & pour m'en reserver le débit; ce qui m'apporta des bénéfices très considérables. Mon opulence me donna quelque crédit dans Londres, mais ma vanité, qui savoit bien le distinguer de celui que j'avois ambitionné ci-devant, n'en étoit que peu flattée, parce qu'enfin, dans toute affaire de commerce, l'argent est le mobile de l'autorité, & fait tout le mérite.

Mais comme on a remarqué que la même ambition qui conduisit Alexandre en Asie,

gueil du Pape Innocent, qui, ligué avec le Roi de France, obligea Jean de remettre sa Couronne entre ses mains, de la recevoir ensuite comme son Vassal, & de se reconnoître pour Tributaire du Saint Siege ; droits inouis, que l'arrogance seule avoit pu former, que la foiblesse accorda, & qui causerent dans la suite des maux infinis à la nation.

Le Roi eut besoin d'argent, & ne pouvoit en trouver. Il eut recours à la ville de Londres, où j'avois alors une si grande influence, qu'il n'avoit rien à espérer, s'il n'achetoit mon suffrage. Je connoissois aussi moi-même toute mon importance, ce fut un motif pour me vendre au plus haut prix.

Je demandois une charge, une pension & la dignité de Chevalier. On me fit d'abord Chevalier, & l'on me promit tout le reste.

En conséquence, je me rends à l'Hôtel de Ville, & j'y parle pour l'intérêt du Roi, avec le même zele que j'avois ci-devant employé contre lui. Je m'efforçai de prouver que les vues de la Cour étoient légitimes, & je finis par exhorter vivement mes Concitoyens à ouvrir leurs bourses pour les seconder. Mon éloquence n'eut point l'effet que je m'en étois promis.

Le peuple se regarda d'abord avec étonnement. Un personnage plaisant s'écria ; ce sont *des poissons gâtés par la Cour*. C'étoit

une allusion à mon commerce. Aussi-tôt ces paroles passent de bouche en bouche, & retentissent comme un coup de tonnerre qui se trouve prolongé par l'écho des nues & forêts.

Le mécontentement de l'assemblée étoit général. Je pris le parti de m'évader, mais la populace me reconduisit jusqu'à mon logis en me criant : *poissons gâtés par la Cour.*

Je fus ensuite rendre compte au Roi de ce que j'avois souffert pour ses intérêts. Au lieu de me remercier, il me dit que la Ville porteroit la peine de sa résistance, & me tourna le dos ; sans s'embarrasser de ce que je réclamois l'accomplissement de sa parole royale.

Je fus solliciter quelques courtisans, qui m'avoient témoigné beaucoup d'amitié, & chez lesquels j'avois mangé, après les avoir traité chez moi ; personne ne daigna me faire une réponse ; tout le monde me fuyoit comme l'on fuit un homme attaqué d'une maladie contagieuse.

L'expérience m'apprit dans ces conjonctures, que si rien n'est plus poli & plus agréable qu'un homme de Cour en certains tems, rien aussi n'est plus grossier & plus impertinent en d'autres tems.

Sûr comme je l'étois, d'être aussi mal accueilli à la Ville qu'à la Cour, il fallut pourtant bien y revenir, puisque je n'avois pas d'autre résidence. La réception qu'on

me fit furpaffa mon attente. Dès que je parus, la populace s'affembla & vômit toutes fortes d'injures contre moi; c'étoit à qui pourroit en dire des plus aviliffantes. Des paroles on en vint aux actions. Je ne reçus aucune bleffure, j'arrivai chez moi avec tous mes membres entiers, mais j'avois le corps tellement couvert d'ordure & de boue, que je ne pouvois plus diftinguer la couleur de mes habits.

Pour être débarraffé des infultes du Peuple, en me trouvant dans mon logis, je n'en fus pas plus tranquille. Ma femme, dont j'attendois quelque confolation, m'accabla de reproches, elle fit de grandes complaintes fur mon malheur, & fur celui de fes enfans.

» Comment avez-vous pu, crioit-elle, » faire une femblable démarche fans m'en » parler & fans prendre mes confeils. Quand » même vous n'euffiez pas été dans l'inten- » tion de les fuivre, il étoit au moins du » devoir, de la politeffe, & de l'amitié de » les demander. Vous n'avez apparemment » pas grande idée de mon efprit; mais je » me confole de cette infulte par la juftice » que les autres me favent rendre.

» Vous n'avez jamais fait que des extra- » vagances, toutes les fois que vous avez » voulu fuivre votre tête. Je ne vous au- » rois jamais foupçonné de manquer de bon

» sens au point d'abandonner le parti du
» Peuple pour celui de la Cour.

Ce dernier reproche me fut d'autant plus sensible de la part de ma femme, qu'elle m'avoit sans cesse persécuté pour m'engager à embrasser les principes de la Cour, par lesquels je pourrois être assuré, disoit-elle, de m'avancer & de faire la fortune de ma famille.

Pendant toutes mes menées avec le ministere, mon commerce avoit dépéri. J'étois sans crédit à la Ville. Je n'avois rien gagné à la Cour, je pris le parti de réaliser mes effets, & de me retirer à la campagne où je passai le reste de mes jours, méprisé généralement, sans cesse querellé par ma femme, & fort peu chéri de mes enfans.

Minos trouva que j'avois été assez puni de mon vivant, il me renvoya de nouveau habiter le monde.



CHAPITRE XXIII.

Aventures de Julien devenu Poëte.

ROME me vit renaître dans une famille plus confidérée qu'opulente. En conféquence de ce qu'on m'avoit voué à l'état Eccléfiaftique, je reçus une fort bonne éducation; & c'eft à quoi fe réduifit toute ma fortune. Mon Pere qui mourut bientôt laiffa plus de dettes que de biens; je fus contraint par-là de me jetter dans les bras de S. François.

Je fréquentois encore les favantes Ecoles de cet ordre fublime, que je fentis naître en moi une démangeaifon de verfifier, que je pris pour un rayon du génie d'Apollon. C'étoit une chofe fort curieufe que de voir un Capucin faire la Cour aux neuf Mufes, au lieu de prêcher fur les bienheureux Stigmates; mais mon penchant m'entraînoit vers le Pinde: je m'y livrai de fi bon cœur, que j'en devins ridicule aux yeux de mes freres, qui par mocquerie ne m'appeloient jamais autrement que le *Frere Poëte.*

Mon premier ouvrage fut l'éloge du Pape Alexandre IV, qui charitablement méditoit alors de détrôner le Roi de Sicile, afin de lui ôter les embarras d'une Couronne. Un fi beau fujet ne me fournit pas moins de

deux mille ſtrophes de ſix vers chacune.

Après bien des peines & des mouvemens, j'eus le bonheur de préſenter moi-même mon Poëme à Sa Sainteté, dont j'eſpérois mon avancement pour récompenſe. Après avoir attendu pendant une année, ſans qu'on parlât de l'ouvrage, & ſans qu'on fît l'éloge de l'Auteur, l'impatience me prit. Je fus trouver un Jéſuite de ma connoiſſance, qui étoit le favori du Pape, pour ſavoir au moins comment Sa Sainteté avoit trouvé mon Poëme. Le Saint Pere, me répondit-il froidement, » eſt actuellement occupé d'affaires trop importantes, pour s'amuſer à lire un Poëme de Capucin.

Je fus auſſi piqué de cette réponſe que mécontent du procédé du Pape; cependant je ne perdis pas courage. Je remis auſſi-tôt la main à la forge, & je fabriquai un nouvel ouvrage, qui portoit pour titre LE CHEVAL DE TROYE.

C'étoit un Poëme entierement allégorique. J'y repréſentois l'Egliſe introduite dans le monde, de la même maniere que la fameuſe machine de Troye l'avoit été dans cette Ville. Les Prêtres étoient les Soldats qui y étoient cachés. Les ténebres du Paganiſme étoient la Ville qu'ils avoient détruite.

Je me ſouviens encore de quelques ſtrophes qui vous feront sûrement plaiſir, nous dit Julien:

Mundanos ſcandit fatalis machina muros
Farta Sacerdotum turmis : exinde per alvum
Viſi exire omnes, magno cum murmure olentes.
Non aliter, quam cum humanis furibundus ab antris
It ſonus, & nares ſimul aura invadit hiantes.
Mille ſcatent, & mille alii ; trepidare timore
Ethnica gens cœpit : falſi per inane volantes
Effugere Dei, deſertaque templa relinquunt.
Jam magnum crepitavit equus, mox orbis & alti.
Ingemuere Poli : tunc tu pater, ultimus omnium
Maxime Alexander ventrem maturus equinum
Deſeris ; heu ! proles meliori dignè parente.

c'eſt-à-dire :

» Déjà la fatale machine eſt parvenue au » centre du monde. Soudain une légion de » Prêtres, dont ſon ventre eſt farci, en ſort » avec un grand murmure, & ſe fait ſentir » au loin. Tel un vent furieux échappé bruſquement des cavernes humaines, va frapper tout-à-coup les nez de ſon odeur empeſtée. Mille & mille ſont ſaiſis de frayeur. » La tourbe payenne ne reſpire qu'en tremblant. Les faux Dieux s'enfuient, leurs » temples reſtent déſerts.

» Cependant le Cheval de bois continue » de vômir avec fracas la troupe bénite

» qu'il renferme. La terre en est ébranlée,
» les Pôles du monde en gémissent. C'est
» alors qu'on te vit paroître, Grand Alexan-
» dre. Tu fus le dernier de tous à quitter la
» prison. O digne fils d'une mère moins in-
» digne .....

Je crois que Julien auroit répété tout son Poëme, si je ne l'eusse interrompu. Je remarquois qu'il ressentoit dans presque tous ses récits, les mêmes émotions, que s'il eût encore effectivement représenté les personnes dont il contoit les aventures.

Je le priai de poursuivre son histoire. Il sourit & continua dans les termes suivans.

Nous autres Poëtes, nous trouvons un plaisir si sensible à lire nos ouvrages, que je doute qu'il en soit un plus satisfaisant & plus doux. Quelle seroit notre félicité, si nos Auditeurs goutoient un plaisir semblable? mais hélas! c'est ici *l'ingens solitudo*, dont se plaint Horace. Car il faut observer que la vanité des hommes est encore plus vaste & plus insatiable que leur avarice; qu'un mendiant se présente, il en sera mieux reçu que celui qui va quêtant des louanges.

Je fis souvent l'épreuve de cette vérité. Tous les Religieux de ma Communauté m'évitoient pour ne pas entendre mes poësies, & pour se dispenser d'en faire l'éloge.

Le seul qui me marquoit de la déférence, étoit un frere qui faisoit aussi des vers; mais

si mauvais, que j'achetois bien cher la complaisance qu'il avoit de m'écouter, & les louanges qu'il me prodiguoit; puisqu'il me falloit ensuite supporter la lecture de ses vers, & le payer en même monnoie.

Mon dernier ouvrage me causa plus de déplaisir encore que le premier; au lieu de gloire, il ne me vallut que des plaisanteries. De plus, mon Supérieur m'imposa une punition rigoureuse pour avoir mis trop d'exactitude dans mes tropes; j'avois comparé le Pape à un pet. Ainsi, loin de me procurer de la considération & de l'avancement dans mon ordre, je perdis toute espérance d'être jamais plus que Poëte, & simple Profès.

Ces essais malheureux me découragerent pour quelque tems; mais malgré ma résolution de laisser reposer ma Muse, je ne pus tenir contre le desir de lui faire de nouvelles caresses. Un Poëte ressemble parfaitement à un homme qui aime une femme laide. Le premier trouve dans sa Muse, comme l'autre dans sa Maîtresse, un plaisir qui perd de son prix aux jugemens du monde; cependant il s'en console en se persuadant que ce jugement n'est qu'une affaire de goût.

Il seroit inutile de vous citer d'autres fragmens de mes Poësies; toutes eurent le même sort que les premieres. Quoique quelques-unes des dernieres fussent dignes d'un bon accueil, je puis le dire aujourd'hui sans va-

nité, ma réputation de mauvais Ecrivain étoit si bien établie, que le mérite d'Homere même, quand j'aurois pu l'acquérir, ne m'auroit pas procuré des suffrages, puisque personne ne vouloit plus me lire.

Les Poëtes de mon tems, ainsi que vous pouvez le savoir, ne se sont pas rendus bien fameux. Un seul d'entr'eux jouissoit de quelque célébrité, & j'ai eu la consolation d'apprendre depuis quelque tems que ses Œuvres étoient totalement tombées dans l'oubli. Il n'y a qu'un Poëte plein de fiel & de jalousie, qui puisse se faire une idée de l'envie & de la haine que je portois à ce Poëte contemporain. Par exemple, votre *** dont j'ai entendu parler depuis quelques années, & que vous avez connu, concevra sans peine toute l'intensité de ces sentimens odieux.

Je ne pouvois pas souffrir qu'on dît du bien de mon rival, qui pourtant me rendit quelque service; mais au lieu de témoigner de la reconnoissance à ce bienfaiteur, je m'enveloppai du manteau d'anonyme, & j'écrivis contre lui une vigoureuse satyre, où je n'épargnai ni la calomnie, ni les injures.

On a remarqué dans des tems assez récens, qu'il n'y avoit point de créatures plus méchantes & plus dangereuses, que les mauvais Ecrivains & les femmes laides. La raison de cette vérité est que les uns & les

autres portent envie aux avantages qui leur manquent, & qu'ils voyent dans autrui, cette funeste passion distile son poison sur tous leurs penchans, & les dispose à entreprendre les choses les plus horribles.

Ma vie n'eut qu'une courte durée, parce que le ver rongeur de l'envie me dévora le cœur. Minos ne me jugea pas digne de l'Elisée. J'eusse été précipité dans le goufre éternel, si Pluton n'eut juré qu'il ne recevroit plus de Poëte depuis l'aventure d'Orphée. [*] Je fus obligé de m'en retourner.

(*) Tout le monde sait qu'Orphée descendit aux enfers pour en ramener sa chere Eurydice. Mais à moins d'avoir voyagé dans ce ténébreux séjour, on ne sait pas que la lyre enchanteresse de ce prince des musiciens, y causa le plus grand désordre, car les damnés donnoient tant d'attention à sa musique, qu'ils ne ressentoient plus leurs tourmens.



CHAPITRE XXV.

Julien devient Templier, & ensuite Maître de Danse.

LA Sicile fut le lieu de la scène, où je revins jouer un nouveau rôle, & je fus admis dans l'ordre des Templiers. Je ne vous amuserai pas long-tems du récit de mes avantures dans cet état. Elles sont à peu-près les mêmes que celles qui me sont arrivées étant Soldat. Dans le fait, il y a peu de différence entre ce dernier & un Capitaine. Que l'on ôte à celui-ci son habit qui est plus fin, son ordinaire qui n'est pas aussi frugal que celui du Soldat, dans tout le reste on trouve deux hommes semblables.

Ma rentrée dans le monde fut ensuite en France, où le sort me fit Maître de Danse. Mon habileté dans cet art sublime me fit appeler à la Cour, pour me confier le soin des pieds de Philippe de Valois, qui dans la suite parvint à la Couronne.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais été dans aucun de mes rôles précédens, aussi arrogant, & d'avoir jamais eu une si bonne opinion de moi que j'en eus dans celui-ci. Je considérois la danse comme le premier des talens. Après David, que je regardois comme

comme le premier Maître à danser du monde, je m'estimois le plus grand qui eût jamais existé. Cette opinion dominoit même à la Cour, car toute la jeunesse de l'un & de l'autre sexe n'étoit censée bien élevée, qu'après avoir reçu de mes leçons.

De mon côté, tous ceux qui ne savoient pas danser, étoient des ignorans à mes yeux. Je ne croyois pouvoir mieux louer un homme qu'en disant qu'il savoit très-bien faire la révérence. D'après cette façon de penser, les savans les plus profonds, les plus braves Militaires, les Courtisans même ne me paroissoient d'aucune utilité dans un Royaume, s'ils ne savoient ni sauter légérement, ni marcher avec grace.

Quoique je susse à peine lire, & encore moins écrire, j'entrepris cependant de faire un Traité sur l'éducation de la Jeunesse.

Dès ce tems-là comme à présent, un homme à grands talens sans celui d'écrire, trouvoit avec de l'argent des *Ecrituriers*, qui se chargeoient de ses idées, & de les habiller pour le Public. Quoi qu'il en soit, j'éclairai mes Confrères sur de vieux préjugés, sur des erreurs de routine; je leur prouvai qu'il ne falloit jamais exercer un enfant à faire des sauts, avant de l'avoir instruit dans les honneurs de l'appartement, c'est-à-dire à entrer, à saluer, à baiser la main d'une Dame, &c.

Au reste, c'est vous en avoir assez dit,

ſur une vie qui ne conſiſta qu'en coupés; en coulés & en cabrioles.

J'atteignis un âge fort avancé, & j'enſeignois encore à ſauter dans un tems où je ne ſavois plus marcher.

Minos me témoigna peu d'eſtime, & me pria de retourner en danſant dans l'autre monde.

J'obéis, & je naquis de nouveau en Angleterre. On me deſtina à l'Egliſe, je parvins avec bien de la patience, avec bien de l'intrigue & de l'hypocriſie, à la dignité Epiſcopale.

Rien n'eſt ſi remarquable dans ce caractère que le ſouhait continuel que je faiſois (*).

(*) Il paroît que depuis cet endroit il s'eſt perdu une partie conſidérable du manuſcrit, puiſque ce qui ſuit commence par le ſeptiéme chapitre de la dix-neuvieme partie. A quel propos vient l'hiſtoire d'Anne de Boulen? à qui eſt-elle adreſſée? voilà deux grandes queſtions à décider. Je dirai ſeulement que l'écriture de ce chapitre paroiſſoit être de la main d'une femme. Quoique ce morceau ne porte pas moins d'inſtruction, & contienne autant de morale, que tout ce qu'on a vu, on trouvera pourtant quelque différence dans le ſtyle. D'ailleurs, comme il renferme le portrait d'une femme, je jugerois, plutôt que je ne gagerois, qu'il eſt en effet l'ouvrage d'une perſonne du ſexe.

DIX-NEUVIÈME PARTIE.

CHAPITRE VII.

Anne de Boulen raconte sa vie.

JE vais raconter avec la plus grande fidélité, une vie qui a causé plus d'une dispute parmi les Ecrivains de l'autre monde.

Les uns m'ont dépeinte avec des couleurs aussi noires que celles dont on se sert pour peindre l'enfer & ses satellites. Les autres m'ont citée comme une Sainte, aussi pure qu'un heureux habitant de l'Elisée. Le brouillard des préjugés a offusqué la vue des uns; le zèle des autres leur a montré tous les objets dans le jour qui leur plaisoit davantage.

Mon enfance se passa dans la maison de mon père, au milieu de tous les jeux & de tous les plaisirs enfantins, qui convenoient à mon âge. Certainement c'est la plus heureuse époque de ma vie; mes parens, loin de me considérer comme un objet que le sort eut destiné à leur tyrannie, me regardoient comme un gage chéri de leur union, & me conservoient comme un fruit précieux de leur tendresse mutuelle.

J'avois à peine atteint ma septiéme année,

que je passai en France, à la suite de la sœur du Roi; une amie de mon père se chargea de mon éducation, qui fut convenable à une jeune personne de qualité.

Je n'éprouvai ni variétés ni vicissitudes dans mes plaisirs & dans mes amusemens, jusqu'à ma quatorzieme année, que le germe de ma vanité commença de poindre.

Chaque jour le vit croître dès cet instant, qui fut aussi le commencement de mes peines. La Dame qui me servoit de mère, aimoit beaucoup le monde, & voyoit grande compagnie. Ma jeunesse, mes charmes attiroient l'attention, & se faisoient admirer; mon cœur tressailloit de joie à chaque louange qu'on donnoit à ma beauté. Est-il de satisfaction plus ravissante pour une jeune personne qui est contente d'elle-même? Hélas! je n'en jouïs pas long-tems avec autant de tranquillité.

J'atteignois à peine mon troisiéme lustre, que je fus choisie pour être Demoiselle d'honneur de la Reine.

Un jeune Seigneur, dont la bonne mine & l'élégance faisoient le sujet perpétuel de la conversation des Dames, venoit assidûment à la Cour. Il mettoit tant d'agrément dans ses manieres, il assaisonnoit tout ce qu'il disoit d'une tendresse si naturelle, que toute femme à qui il parloit, se regardoit comme l'objet de son amour.

Outre une bonne dose de vanité, j'avois

assez de confiance en mes charmes, pour espérer de m'attacher un homme sur lequel toute la Cour avoit des prétentions. Toutes mes idées se tournerent donc alors vers les moyens d'enchaîner ce cœur, dont la conquête eût enorgueilli les plus belles Dames de la Cour.

J'étois trop jeune pour employer l'artifice dans mes desseins ; la nature seule fit tous les frais ; le beau Monsieur, qui n'étoit pas novice, s'apperçut bien-tôt de mes vues, & me donna la préférence la plus marquée.

Soit que mon inclination pour lui fût naturelle, soit qu'elle eût sa source dans l'amour-propre, néanmoins je trouvois dans ses empressemens à me plaire, une félicité incomparable, qui influoit sur toute ma conduite.

Je devins si vive & si enjouée, que ma personne & ma conversation en acquirent chaque jour de nouveaux agrémens. Toutes les personnes de ma société sembloient y trouver plus de plaisir que jamais.

Quoique fort jeune, je m'apperçus pourtant qu'il entroit beaucoup de fausseté dans leurs complimens, beaucoup de dissimulation dans leurs soins à me persuader que j'étois plus aimable ; à quelques propos malins, à quelques plaisanteries piquantes, je reconnus distinctement le langage de l'envie. Cette connoissance fut un nouveau

triomphe pour moi, puisqu'elle me faisoit sentir l'humiliation de mes rivales. Aussi ne manquai-je pas d'en tirer vanité le plus souvent qu'il me fut possible ; mon cœur féminin jouissoit doublement, & de l'envie de mes compagnes, & de la possession d'un bien que tout le monde ambitionnoit.

Je vivois dans ces heureuses circonstances, lorsque la Reine se trouva forcée par une maladie de consomption, d'aller habiter la campagne. Ma place m'obligeoit à la suivre. Mon jeune Héros parvint, je ne sais par quel moyen, à se faire comprendre dans la petite suite qui étoit du voyage.

Jusques-là je n'avois eu d'entretien avec lui qu'au milieu d'un grand cercle, & je n'avois considéré cet adorateur que comme un instrument fait pour flatter ma vanité ; ici la scène changea bien-tôt. Mes rivales étoient éloignées. L'art & la nature s'étoient concertés pour embellir l'endroit que nous habitions. Les solitudes charmantes, les bosquets délicieux qu'il renfermoit, les accens mélodieux des oiseaux, qui sans cesse chantoient leurs amours ; enfin le coupd'œil ravissant qu'offroit par-tout la nature, mise en mouvement chaque jour par les rayons du bienfaiteur du monde, tout cet assemblage de beautés produisit en moi le changement le plus subit. La vanité s'évanouit ; mon ame entiere fondoit de tendresse.

Mon vainqueur avoit trop d'expérience pour ne pas s'appercevoir de ma situation. Il en témoigna tant de joie, que j'en pris occasion de me persuader que son cœur étoit entiérement à moi ; cette assurance répandit dans mon ame une émotion délicieuse qui ne peut être sentie que par l'amante la plus tendre & la plus sûre d'être aimée. Hélas! mon bonheur ne fit que passer. Je reconnus bien-tôt que mon amant étoit de l'espece de ceux qui ne recherchent l'affection de notre sexe, que pour en faire le sacrifice à leur vanité, & pour immoler leur triomphe au desir insatiable qu'ils ont de se faire admirer. Aussi son indifférence commença dès l'instant qu'il se fût apperçu de ma défaite ; cependant, ma passion n'en devint que plus forte, ainsi qu'il arrive toujours lorsqu'elle est contrariée. Malgré le désespoir de me voir trompée ; malgré les soins & les résolutions que je prenois de vaincre cet amour, qui, sans cesse, tyrannisoit mon cœur, ma fierté humiliée dégénera en une conduite extravagante, qui est la suite ordinaire des passions violentes.

Tantôt je maudissois mon amant & sa conduite. L'instant d'après, ma tendresse parloit en sa faveur ; elle le justifioit pleinement, elle me blâmoit même de voir en lui des choses qui n'y existoient pas.

L'état perplexe de mon ame n'échappa pas à ses regards ; il s'en réjouit maligne-

ment. Mais comme le peu de témoins qu'il avoit de sa victoire, ne suffisoient pas pour procurer une jouissance complette à sa vanité, il prétexta des affaires à Paris, & quitta notre séjour champêtre, me laissant dans une situation plus aisée à imaginer qu'à décrire.

Mon ame ressembloit à une ville séditieuse & remplie de trouble, où chaque nouvelle pensée multiplioit les embarras & augmentoit la confusion. Le sommeil me privant aussi de ses faveurs, l'ardeur de mes inquiétudes passa dans mon sang, & me causa une fiévre violente qui m'auroit coûté la vie, sans la bonté de ma constitution, & sans les soins qu'on prit de moi. Mon corps resta tellement affoibli, que les sentimens de mon cœur en furent altérés. Je me consolois par la réfléxion, que la vaine légéreté de mon amant m'avoit heureusement garanti d'une foiblesse que lui seul auroit pu me faire craindre.

Peu de tems après mon rétablissement, nous retournâmes à Paris, où j'avoue que je desirois & redoutois à la fois de revoir la cause de mon tourment.

J'espérois à la vérité que le dépit soutiendroit mon indifférence; & ces idées m'occuperent jusqu'au lendemain de notre arrivée.

La cour étoit fort nombreuse, tout le monde s'empressoit de féliciter la reine sur

ſa convaleſcence. Mon amant parut auſſi, paré comme s'il eût eu deſſein de faire une nouvelle conquête. Loin qu'il cherchât à m'éviter comme une perſonne qu'il dédaignoit, il m'approcha avec cet air libre & content qui marche avec la victoire. Je remarquai en même tems que toutes les femmes, qui nous entouroient avec une attention maligne, ne deſiroient autre choſe pour ſatisfaire leur petite vengeance, que de me voir embarraſſée, & faire une figure ridicule.

Toutes ces obſervations me troublerent ſi fort, que, dès que mon amant m'eut parlé, je tombai évanouie dans ſes bras. Quand j'aurois eu le plus vif deſir de lui faire plaiſir, je n'aurois pas mieux réuſſi. Des eaux de ſenteurs m'eurent bientôt rendu la vie. Mais j'eus à eſſuyer tous les mauvais propos, toutes les railleries que la malice peut inſpirer à l'envie.

L'une diſoit, il me ſemble cependant que Monſieur n'a rien d'aſſez effroyable pour tuer une jeune Demoiſelle.

Non, non, répondoit une autre, on en eſt bien ſûr. Mais les ſens de certaines femmes ſont quelquefois dans une telle diſpoſition, que les objets gracieux les irritent & les bleſſent plus que des objets déſagréables. Il y eut encore bien d'autres traits qui étoient plus méchans que ſpirituels. Avec auſſi peu de force que j'en

avois, je ne pouvois ſupporter tant de plaiſanteries. Je m'empreſſai donc de me rendre chez moi, où d'abord le ſouvenir de ce qui venoit de m'arriver m'auroit jetté dans le déſeſpoir, ſi je n'euſſe réfléchi que cet accident, au contraire, étoit le remede le plus efficace pour guérir ma paſſion. Je réſolus en même tems, pour me venger doublement de l'envie de mes rivales, & de la cruauté de mon vainqueur, de m'appliquer à rétablir ma beauté qui avoit été beaucoup altérée, & à lui donner un nouvel éclat, qui m'attirât une nouvelle foule d'adorateurs.

Cette agréable réſolution ranima mes eſprits, & me procura cent fois plus de tranquillité que la philoſophie avec ſes meilleurs conſeils n'auroit pu m'en procurer.

Je donnois donc tous mes ſoins à ma parure, bien décidée de demeurer dans l'indifférence, & de chaſſer toute impreſſion tendre d'un ſeul objet, par le deſir de plaire à tous. Chaque matinée je l'employois à conſulter mon miroir, je cherchois des mines gracieuſes; j'étudiois mes geſtes & ma contenance. Quoique j'euſſe à peine dix-huit ans, j'avois eu tant d'occaſions de voir des hommes, que l'envie d'attirer leur attention m'inſpira celle de rechercher dans leurs diſcours & dans leurs actions des regles pour me conduire

avec eux d'une maniere convenable à mes vues.

En effet, je remarquai que les hommes aimoient à trouver dans notre ſexe tout ce qui étoit le plus oppoſé à leur propre caractere. En conſéquence, je paroiſſois vive & enjouée avec les hommes ſérieux & raiſonnables; j'affichois un cœur tendre, je me parois d'une ame délicate & ſenſible aux yeux de ceux qui pétilloient de vivacité & d'enjouement : froide & retenue pour les gens paſſionnés, je devenois folle, mes yeux étincelloient avec des adorateurs timides ou embarraſſés.

A l'égard des agréables, de cette eſpece de Damerets, dont la vanité eſt l'unique idole, l'expérience m'avoit appris que la meilleure façon de les traiter étoit de rire d'eux, comme on rit de jolis bouffons, & de ne leur laiſſer d'autre eſpérance que celle qu'ils fondent ſur leur petite préſomption.

Après toute cette proviſion de coquetterie, je parus dans le monde comme ſi j'y fuſſe entrée pour la premiere fois.

On me trouva plus belle & plus aimable que jamais par-tout où je me montrai, & l'étonnement fut général. Mon joli Monſieur ſur-tout porta la ſurpriſe juſqu'au trouble, car il s'étoit perſuadé que je n'échapperois jamais aux chaînes dont il m'avoit enlacé. Il ſe donna beaucoup

de mouvement pour tenter de recueillir encore les fruits de sa victoire, mais j'évitai soigneusement de me trouver près de lui; je refusai constamment de l'entendre; chose qui m'étoit d'autant plus facile, que j'étois sans cesse au milieu d'un cercle nombreux de courtisans.

Dès cette époque, je fus pendant plus de trois ans l'idole à laquelle toute la la cour, jeunes & vieux, adressoit ses vœux. On me proposa différens bons partis, mais j'espérois toujours d'en trouver de meilleurs; & c'étoit une très-grande satisfaction pour moi, que de voir de jeunes personnes, qui avoient autant demérite que moi, accepter les maris que je refusois.

J'avois assez bien rempli mon but, cependant je n'étois pas parfaitement heureuse; car l'attention que l'on donnoit aux charmes d'une autre, l'insensibilité d'un seul homme, me causoient plus de chagrins que je n'éprouvois de plaisirs à voir la foule de mes adorateurs.

L'ambassade de mon pere à la cour de France, étant finie, il me reconduisit en Angleterre avec lui, & nous allâmes habiter une maison de campagne agréable, où d'abord l'ennui faillit à me donner des vapeurs. Mais bientôt l'agrément de l'endroit ayant ramené le calme dans mon ame, je repris une nouvelle existence. Je m'amusai de toutes sortes d'occupations

champêtres, telles que d'élever des oiseaux, de cultiver un petit parterre; si je ne trouvois pas à ces amusemens des plaisirs bien touchans; au moins je remarquois qu'ils entretenoient ma gaieté, chose la plus nécessaire à la félicité humaine.

Je goûtois les douceurs de cette vie champêtre, sans craindre les orages des passions violentes, lorsque le hasard fit que Milord Peirey, fils aîné du Comte de Northumberland, qui s'étoit égaré à la chasse, rencontra mon pere, qui l'invita à venir se reposer au logis. Il me trouva tellement à son goût, qu'il passa trois jours dans notre campagne.

J'avois trop d'expérience pour ne pas m'appercevoir de l'impression que mes attraits avoient faite. Mais j'étois alors si dégagée d'ambition, que je ne craignois rien tant que d'abandonner la vie que je menois. L'idée même d'être une riche comtesse, ne fut pas capable de m'en dégoûter.

La passion de ce jeune Lord, qui étoit à la fleur de son âge, devint si forte, que la semaine suivante, il nous rendit une seconde visite, & se conduisit envers moi avec toute l'estime & la tendresse qu'il crut propres à me plaire. Il me déclara que quoique sa naissance & ses biens pussent lui faire espérer de voir des propositions de mariage bien reçues de mon pere, cependant il seroit au désespoir de

devoir sa félicité à d'autres moyens qu'à mon inclination.

Une conduite aussi noble m'inspira des sentimens qui ne tenoient rien de ma premiere passion, puisqu'ils ne me causoient ni insomnies, ni inquiétudes; cependant je me faisois un devoir de lui procurer toute la satisfaction qui dépendoit de moi, sans blesser la décence.

La connoissance que mon pere m'avoit donnée de son caractere, en me faisant le portrait de toute la noblesse qui nous avoisinoit, m'assuroit qu'en l'épousant je serois heureuse. Il étoit de bonne conduite, & généralement estimé.

Il ne me resta de crainte qu'à l'égard du sacrifice que j'allois faire de ma vie champêtre, à une vie tumultueuse. Les manieres honnêtes, la complaisance de mon amant dissiperent cette crainte; il fit ses propositions à mon pere, qui les accepta très-volontiers.

Il n'étoit plus question que d'obtenir le consentement du Comte de Northumberland. A cet effet, comme il falloit se rendre à Londres, il nous pria, mon pere & moi, de vouloir bien y venir aussi la semaine suivante, & nous cédâmes à sa priere, malgré les rigueurs de l'hyver qui venoit de commencer. Nous étions à peine arrivés, que Milord m'apporta la nouvelle agréable que son pere consentoit à notre

union, dont le terme fut fixé dans le mois de mars.

Dès-lors mon amant eut un accès libre chez mon pere, & notre commerce de tendresse étoit aussi doux qu'innocent. Hélas! un bonheur parfait n'est pas le partage de l'humanité. Notre vie délicieuse fut bientôt troublée par une tempête d'autant plus terrible, qu'il fut impossible de nous en garantir.

Un jour que le Lord revenoit de la cour, où son pere lui avoit ordonné de paroître, je remarquai une tristesse si profonde sur son visage, un chagrin si sombre dans toute sa personne, que la frayeur me saisit, & m'arracha des larmes. Je profitai de ce moment touchant, qui donne tant d'empire à une femme, pour presser mon amant de me dire le sujet de la douleur extraordinaire qu'il vouloit me cacher. J'insistai si fort & si tendrement, qu'il me découvrit que le cardinal Wolsey l'avoit fait venir chez lui, & lui avoit sérieusement ordonné de ne plus penser à moi.

Il lui avoit représenté que nos parens avoient donné leur consentement à cette union, dont même le jour étoit fixé; mais le ministre avoit répondu d'une maniere impérieuse. » N'importe, j'ai des rai» sons pour empêcher ce mariage, dont » je prévois des suites très-fâcheuses; j'en

» informerai votre pere, certainement il
» changera de résolution; le cardinal l'a-
» voit quitté sans attendre sa réponse.

C'étoit un mystere impénétrable pour moi, que de concevoir par quelles raisons le cardinal se mêloit de mon mariage; mais ce fut un coup de poignard pour mon cœur que de voir que mon pere n'accueilloit plus Milord Peirey, qu'avec cette froideur repoussante qu'un prince témoigne à un ministre qu'il va disgracier.

Le mystere s'éclaircit quelques jours après. Mon pere me fit appeler dans sa chambre, & débuta par un beau discours sur l'admirable pouvoir de la jeunesse & de la beauté; sur les avantages que l'une & l'autre procuroient, quand on étoit assez sensé pour en profiter, avant que l'âge, le plus cruel ennemi de ces biens périssables, en eût flétri la fraîcheur, & avant que le tems eût amené les regrets de n'avoir pas cueilli les fruits qu'ils apportoient naturellement.

Ce préambule m'étourdit, & me causa quelque trouble; asseyez-vous, me dit mon pere qui s'en apperçut. J'ai des choses de la plus grande importance à vous communiquer, & je vous connois assez de raison pour espérer que vous voudrez bien suivre mes conseils. Certainement vous pouvez être assurée qu'ils n'auront d'autre but que votre bonheur.

Ne trouveriez-vous pas quelque satisfaction à devenirreine,ajouta-t-il d'un air moins composé; la place est assez belle du moins. Je répondis, d'un ton sérieux, que j'étois si fort dégoûtée de la cour, que je ne pourrois jamais me résoudre à y vivre, dussai-je devenir la plus grande reine du monde; que d'ailleurs j'avois un amant qui m'aimoit assez tendrement, & qui avoit assez de fortune & d'élévation pour me donner une puissance au gré de mes souhaits.

Cette réponse déplut à mon pere; il se fâcha, m'appela extravagante, me traita d'héroïne de Roman, & finit par m'assurer que si je voulois être docile à ses avis, je pourrois réellement devenir reine d'Angleterre. Il me déclara que le cardinal l'avoit instruit, que le roi m'avoit trouvée fort à son goût la derniere fois que j'avois paru à la cour, qu'il avoit résolu de se séparer de sa femme pour m'épouser, & que jusqu'à ce tems, il desiroit que je restasse fille d'honneur de la reine, afin qu'il continuât d'avoir le plaisir de me voir à la cour.

Il n'est pas possible de rendre la surprise que me causa cette déclaration. Quoique peu d'instans auparavant j'eusse sincèrement marqué peu d'estime pour une couronne que je voyois dans un lointain inaccessible, j'avoue que sa proximité fit chanceler mon cœur; son éclat éblouit mes yeux.

D'abord mon imagination se représenta toute la pompe & la puissance qui accompagnent le trône ; & les idées de grandeur & d'élévation me troublerent si fort, que je ne pus répondre. Mon pere s'attachoit encore à accroître mon embarras, en ajoutant les couleurs les plus brillantes au tableau que me faisoit la vanité.

Enfin je revins à moi comme d'un rêve. Je priai mon pere, je le conjurai par tout ce qu'il avoit de plus cher, de ne me point forcer d'abandonner un homme dont je connoissois l'attachement, & qui étoit assez opulent pour ne pas me laisser de desirs.

Toutes mes représentations furent sans effet. Il m'ordonna de me disposer à retourner à la cour, la semaine suivante, pour y reprendre mes fonctions de fille d'honneur.

Je vous prie aussi, dit-il encore en me quittant, de faire vos réfléxions sur tout ce que je viens de vous confier sous le sceau du secret ; prenez garde sur-tout de sacrifier à des sentimens romanesques, l'honneur & la félicité de toute votre famille.

Etant restée seule en proye à mes réfléxions, elles tomberent sur le peu de tendresse que mon pere me témoignoit en ce moment, où sans doute il cherchoit moins ma félicité particuliere, qu'une échelle pour

atteindre au comble de ses vues ambitieuses. Si je me rappelois encore la tendresse qu'il avoit eue pour moi dans mon enfance & dans ma jeunesse, je n'y voyois autre chose que l'attachement que l'on a pour un joujou amusant, ou j'y découvrois la vanité d'un auteur qui a fait un ouvrage d'une grande beauté.

Après ces réflexions qui ne m'arrêterent pas long-tems, mes pensées se tournerent sur Milord Peirey qui m'aimoit, sur la couronne qui s'offroit à moi, & je restois indécise dans mon choix.

Quoique mon pere m'eût expressément défendu de parler à personne de tout ce qui s'étoit passé, je ne pus m'empêcher d'en faire confidence à mon amant, sans toutefois lui faire l'aveu du goût que j'avois d'abord senti pour la royauté & pour tous ses brillans accessoires.

Je m'attendois à le voir dans la plus grande émotion, à le voir tout-à-fait hors de ses sens; mais point du tout, il pâlit seulement un peu; il me prit la main, me regarda d'un œil tendre, & me dit avec un air naïf: si la pourpre royale s'offre à vous & peut vous rendre heureuse, rien au monde ne me portera jamais à contrarier vos projets: ma perte fut-elle cent fois plus considérable que celle que je fais en vous perdant.

Cette générosité qui méritoit l'admira-

tion, produisit en moi bien d'autres sentimens. Elle éteignit l'amour que j'avois pour lui, parce que je me persuadai que puisque son attachement n'étoit ni plus solide, ni plus délicat, le mien ne devoit pas l'être davantage.

Je suis sure que quels que soient les sentimens généreux qui portent un homme à se désister de la possession d'une amante qui s'est déclarée en sa faveur, elle ne manquera jamais de s'offenser de sa légéreté, fut-elle fondée sur la grandeur d'ame & sur la générosité.

Je ne pus m'empêcher de marquer mon mécontentement au Lord, & je lui déclarai franchement que j'étois charmée qu'il prît son parti si gaiement.

Il fut si frappé de cette replique inattendue, & vraiment peu naturelle, que sans me répondre, il me fit la révérence, & se retira.

Il seroit impossible de dire quel choc d'idées m'agitoit & bouleversoit ma tête, quand je fus restée seule. Je desirois d'être reine, & je voulois aussi ne l'être pas, & rendre mon amant heureux. Cependant je voyois avec chagrin que mes charmes eussent si peu de pouvoir, que mon amant supportoit l'idée de me perdre sans tomber dans le désespoir, sans mourir de douleur. Bref, le résultat de toutes ces diffé-

rentes idées fut que je devois obéir à mon pere.

Peut-être ne regardera-t-on ce devoir que comme une ombre refléchie par la vanité, & transformée en réalité par l'ambition. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que je reçus mon amant très-froidement à la premiere viſite qu'il me fit. Etant une fois réſolue de l'abandonner, chacun de ſes regards étoit un reproche de mon inconſtance.

Mon pere me conduiſit bientôt à la cour, où je n'eus pas de peine à bien jouer mon rôle avec l'expérience que j'y avois acquiſe dès mes premieres années. Rien ne me fut plus facile que de montrer de la retenue envers un homme qui m'étoit non-ſeulement indifférent, mais que je déteſtois de tout mon cœur. Et cette retenue, qu'il prenoit pour de la vertu, ne ſervoit qu'à attiſer le feu de ſon amour. Je me contraignois pourtant, quelquefois, au point de lui dire des choſes agréables. J'exaltois la félicité d'une femme qui pourroit voir agréer ſon cœur par un prince tel que lui, ſans craindre que ſon amour fût regardé comme une affaire de vanité, ou attribué à des vues intéreſſées.

Le roi, qui étoit amoureux, recevoit ces pilules dorées avec empreſſement, & pouſſoit l'affaire de ſon divorce avec beaucoup de vivacité, tandis que je reſtois toujours derriere le rideau, pour attendre le dé-

nouement. Lorſqu'il me parloit de ſes vues, je tâchois de l'en détourner par les moyens que j'eſtimois intérieurement les plus propres à l'encourager.

Si votre conſcience ne vous porte pas au divorce, lui diſois-je, ne vous laiſſez pas conduire par l'amour que vous avez pour moi. Je ſerois déſolée d'occaſionner ce chagrin à la reine. C'eſt aſſez d'honneur pour moi d'être ſa fille de cour. Elle eſt ſi bonne! J'aimerois mieux perdre pour jamais le plaiſir de vous voir, que d'être le ſujet de votre déſunion avec cette princeſſe; & je ſacrifierois mille couronnes au plaiſir de la voir heureuſe.

Ce diſcours, & pluſieurs autres dans le même goût donnoient au roi la plus haute opinion de la nobleſſe de mes ſentimens, & l'échauffoient au point, qu'il regarda comme une œuvre méritoire, de répudier ſon épouſe dont il n'avoit point ſi bonne opinion, pour me donner ſa place.

Après un an de ſéjour à la cour, comme on commençoit à parler de l'amour du roi, l'on jugea convenable de m'éloigner, pour ôter tout ſoupçon au parti de la reine.

Je m'en retournai donc vivre à la campagne avec mon pere. Je n'y trouvai plus les mêmes agrémens. J'étois ſi fort agitée par la crainte de l'inconſtance du roi, ſi fort dévorée de la ſoif de l'ambition, que

mon ame absorbée par ces deux passions, étoit inaccessible à toute idée étrangere.

Mon royal amant me faisoit souvent remettre par ses favoris des lettres, auxquelles je répondois toujours d'une maniere convenable au desir que j'avois d'être bientôt rappelée à la cour.

La violence de mon ambition ne m'empêchoit pourtant pas de remarquer dans notre commerce de lettres, beaucoup de soumission & de contrainte de mon côté, & de voir du sien, un roi qui ordonne, plus qu'un amant qui supplie. Je faisois ensuite le paralelle de cet amour avec celui de mylord Peirey : l'avantage restoit à ce dernier ; mais je glissois rapidement sur toutes ces réflexions ; mes yeux étoient fixés sur la couronne ; tous mes sens frémissoient d'impatience de ne la considérer toujours que de loin.

Je ménageois si bien ma conduite avec le roi, je lui montrois tant de zèle pour sa gloire, j'affectois tant de goût pour la retraite, dont cependant je me plaignois comme d'une chose contraire à ma santé, qu'il m'envoya un ordre exprès de revenir. Comme je tardois à dessein de l'exécuter, il engagea mon pere à m'obliger à une chose que je desirois de tout mon cœur, & à laquelle je ne résistois que pour exciter son impatience royale.

Pour mieux réussir encore à détacher le

roi de la reine, avec laquelle il continuoit toujours de vivre, j'eus soin de faire séduire la princesse Marie leur fille, qui avoit alors seize ans, & qui étoit d'un caractere vif. De jeunes personnes de son âge, qui m'étoient dévouées, & qui se disoient ses amies, déclamoient sans-cesse contre le peu de conscience du roi, & contre ses projets de divorce. Ces propos aigrissoient l'esprit de la jeune princesse, qui parloit de son pere dans des termes très-libres, & avec beaucoup de mépris.

Tout se redisoit au roi qui recevoit ces rapports tels que je le desirois. Il me disoit souvent que de pareils discours venoient moins de la jeune princesse, que de sa mere, à qui elle les avoit entendus tenir. Je le confirmois dans cette opinion, mais, pour marquer toujours la bonté de mon cœur, j'ajoutois que rien n'étoit plus naturel que le mécontentement d'une personne que l'on veut dépouiller de la dignité royale, à laquelle elle est habituée, & qui peut se flatter de la mériter. Tous les propos qu'elle tient, disois-je bénignement, échappent au dépit, plutôt qu'ils ne sont dictés par la haine.

Ces artifices firent si bien leur effet, que le roi vivement piqué contre la reine, se sépara tout-à-fait d'elle.

Mon chemin au trône étant donc solidement tracé, je n'avois autre chose à faire que

que d'abandonner le roi à ses desirs, sûre qu'ils me meneroient naturellement au but où je tendois.

Je fus faite marquise de Pembrok; mais l'attente d'un titre plus illustre m'ôta le sentiment de cette dignité, que je regardois comme une bagatelle, en comparaison de celle dont j'espérois de me voir bientôt revêtue. En effet, la passion du Roi devint tellement impatiente, que, dès que je fus marquise, je devins sa femme en secret.

Mon ame sembloit avoir pris des affections toutes royales. Ma dignité l'enveloppoit entiérement. Mes yeux éblouis & troublés par l'éclat du trône, ne voyoient plus mes intimes amis, que comme des étrangers que j'avois pu rencontrer anciennement.

Enfin je ressemblois à un homme qui, placé sur une piramide très-élevée, ne voit dans les créatures qui sont au-dessous de lui, que des nains qui rampent sur la terre. Cet aspect avoit tant de charmes, que je ne faisois pas attention qu'en descendant quelques marches, qui étoient l'ouvrage des hommes, je devenois semblable à ces nains qui paroissoient si méprisables.

Le divorce du roi se trouvant consommé, & ma grossesse paroissant, notre mariage, qui avoit été jusques-là tenu secret, fut rendu public, & mon couronnement se

fit auſſi-tôt que je fus accouchée de la princeſſe Eliſabeth.

Cette faſtueuſe cérémonie m'aſſuroit une place après laquelle mon ambition ſoupiroit depuis long-tems; mais elle ne fixoit pas le bonheur. Depuis que j'étois reine, je ne pouvois plus cacher mon peu d'inclination pour le roi, & même mon indifférence ſe changea en un dégoût décidé pour ſa perſonne. Mon imagination échauffée ci-devant par l'eſpérance, & à préſent refroidie par la poſſeſſion, voyoit les objets tranquillement & les réduiſoit à leur juſte valeur. Plus je refléchiſſois; plus je me diſois à moi-même; « quelles grandes choſes ai-je donc acquiſes » avec les grandes peines que je me ſuis » données ? „

Je me comparois fréquemment à un chaſſeur de renard, lequel, après s'être épuiſé de ſueur & de fatigues, toute une journée, attrape enfin l'objet de ſes peines, & n'y trouve qu'un animal infect & dégoûtant, qui n'a rien de bon que l'extérieur. Mon état me ſembloit pire encore, car le chaſſeur abandonne ſa proie à ſes chiens, moi j'étois obligée de flatter la mienne, & de lui témoigner qu'il étoit l'unique objet de mon amour.

Tout le tems que j'ai paſſé dans cet état élevé, ſi expoſé à l'envie, mes jours n'ont été qu'un tiſſu d'hypocriſie & de fauſſetés. Suivant ce que je reconnois à préſent, c'eſt

la condition la plus misérable dans laquelle puisse tomber une créature raisonnable.

Un mari que je haïssois faisoit toute ma société; je n'osois découvrir ma façon de penser à personne, & personne n'osoit avoir de la familiarité à mon égard. Tous ceux qui me parloient, s'adressoient à la reine, & non à moi; car ils auroient dit la même chose à une poupée, si le roi avoit eu la fantaisie d'en prendre une pour sa femme. Il n'y avoit aucune personne de mon sexe qui ne me détestât cordialement, parce que chacune se croyoit plus digne que moi, du rang que j'occupois.

Je me figurois être au milieu d'une forêt déserte, éloignée de tout commerce humain, dans laquelle j'avois continuellement à prendre garde de ne laisser aucune trace de mes pas, crainte d'être poursuivie par les bêtes féroces, ou déchirée par les serpens & les viperes.

Dans cette douloureuse situation, j'étois encore obligée de jeter sur la tristesse profonde qui me rongeoit, le voile d'une gaieté qui étoit bien loin de moi. Aussi, pour me distraire un peu de l'humeur sombre qui me suivoit par-tout, je donnois quelquefois dans la frivolité la plus françoise, c'étoit préparer un cannevas à l'envie; elle traita de goût criminel, un goût qui n'étoit que futile.

Il arriva, je ne sais par quel accident,

que j'accouchai d'un garçon mort ; je m'apperçus que cet événement refroidit beaucoup l'amour du roi, dont le caractere ne pouvoit absolument rien supporter de contraire à ses vues. Loin de me chagriner de ce changement, j'en fus d'autant plus contente, que je n'étois plus surchargée de son ennuyeuse compagnie. Je découvris bientôt qu'il étoit amoureux d'une femme de ma cour. Soit effet de son amour violent, soit effet des ruses de ma rivale, je fus traitée comme j'avois traité la reine répudiée.

Les courtisans, qui sont des automates que leur maître meut à son gré, ne furent pas plutôt instruits de son refroidissement pour moi, que chacun d'eux se fit un mérite de dénoncer mes actions les plus innocentes, mes paroles, mes regards les plus indifférens, comme autant de preuves de mes crimes.

Le roi, qui brûloit d'impatience de satisfaire ses nouveaux desirs, & qui étoit bienaise d'avoir des raisons de faire ce qu'il avoit déjà résolu de faire sans raisons, écouta favorablement la calomnie, qui m'accusoit d'avoir violé la foi conjugale ; je fus mise à la tour.

Pour me servir de garde & de compagnie perpétuelle, on me donna ma plus cruelle ennemie, qui prit si bien à tâche de me désoler par ses railleries, de me tour-

menter par des reproches, que la mort m'eût été mille fois plus agréable qu'une pareille punition.

Cependant on inſtruiſit méthodiquement mon Procès. Pour me rendre plus criminelle, on m'accuſa d'avoir eu des liaiſons avec mon propre frere. Il eſt vrai que je l'aimois tendrement, mais je ne l'avois jamais regardé que comme mon frere & mon ami.

Bien que tous les crimes que l'on m'imputoit fuſſent dénués de preuves, mes Juges-Commiſſaires, ſuivant l'uſage, me condamnerent à être brûlée ou décapitée, ainſi qu'il plairoit au bon maître qui achetoit leur jugement. Le Roi, peut-être par un reſſouvenir de ſon amour, eut la bonté de choiſir le ſupplice le plus doux.

Je dois avouer que lorſqu'on m'annonça mon arrêt, j'en fus moins effrayée que je ne l'aurois été dans tout autre état. Mais depuis que j'étois Reine, j'avois eu tant de chagrins, j'avois eſſuyé tant de peines, que j'enviſageois la mort comme le terme de mes malheurs.

Les ſeules inquiétudes qui allarmoient ma conſcience, c'étoit d'avoir uſé d'artifice pour engager le Roi à répudier la Reine; d'avoir perdu la jeune Princeſſe Marie, & d'avoir abandonné Milord Peirey. Toutefois j'eſpérois le pardon de ces fautes, en faveur de la vie innocente à tout autre

égard, que j'avois toujours menée; d'ailleurs, je n'avois négligé aucune occasion de faire du bien. J'avois distribué des sommes considérables aux pauvres, je m'étois toujours très-dévotement acquittée de mes devoirs de Chrétienne.

Toutes ces idées m'occuperent jusqu'à l'instant de la mort, que je reçus avec assez d'assurance.

Quoique ma carriere n'ait pas été au-delà de vingt-neuf ans, ce court espace m'a suffi pour jouer dans le monde plus de scènes importantes, que bien des personnes qui parviennent à un âge fort avancé.

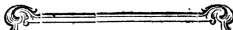
J'avois passé ma jeunesse à la Cour, au sein des plaisirs, au milieu d'une foule de courtisans qui m'encensoient continuellement. L'Expérience m'avoit appris combien les passions violentes qui subjuguent l'ame, causent de tourmens & d'inquiétudes. J'avois eu un amant que j'estimois, & dont la tendresse me promettoit le sort le plus heureux. Dans mes dernieres années j'étois montée au plus haut dégré de grandeur où puisse aspirer la vanité d'une femme. Eh bien, je dois confesser, que dans toutes ces conditions différentes, je n'avois jamais goûté de plaisirs plus purs, que pendant mon séjour à la campagne, où la satisfaction de me voir l'objet de l'amour & de l'estime d'un homme d'honneur, répandoit dens tous mes sens un calme délicieux, &

pénétroit mon ame des plus agréables ſentimens.

Minos réfléchit un moment, après avoir entendu cette hiſtoire ; enſuite il ordonna d'ouvrir l'Eliſée à Anne de Boulen, en diſant : que celle qui avoit été Reine pendant quatre ans, & qui avoit ſouffert toutes les diſgraces qui accompagnent ce haut rang, méritoit de droit le pardon de tout ce qu'elle avoit pu faire pour y parvenir. [*]

(*) Ici finit le manuſcrit incomparable ; le reſte avoit été vraiſemblablement employé à enveloper des plumes & du tabac. Il eſt à croire que cette perte rendra le public, toujours ſtupide, plus prudent à l'avenir, & le portera à examiner plus ſcrupuleuſement, quels ſont les écrits qu'il brûle ou qu'il ſacrifie à des uſages ignobles. Car enfin un pareil ſort pouvoit arriver au divin Milton. Et qui ſait, ſi les œuvres d'Homere n'ont pas été découvertes dans la boutique d'un chandelier de la Grece.

F I N.



TABLE

DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

